ŒUVRES POÉTIQUES

DE

ANDRÉ DE CHÉNIER

Avec une notice et des notes

PAR

RAOUL GUILLARD

TOME SECOND



PARIS

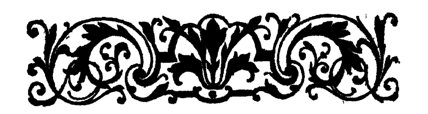
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIX



ÉPITRES



EPITRES

I

Qu'un autre soit jaloux d'illustrer sa mémoire;
Moi, j'ai besoin d'aimer; qu'ai-je besoin de gloire,
S'il faut, pour obtenir ses regards complaisants,
A l'ennui de l'étude immoler mes beaux ans;
S'il faut, toujours errant, sans lien, sans maîtresse,
Étouffer dans mon cœur la voix de la jeunesse,
Et sur un lit oisif, consumé de langueur,
D'une nuit solitaire accuser la longueur:
Aux sommets où Phébus a choisi sa retraite,
Enfant, je n'allai point me réveiller poëte;
Mon cœur, loin du Permesse, a connu dans un jour

Les feux de Calliope et les feux de l'amour.
L'amour seul dans mon âme a créé le génie;
L'amour est seul arbitre et seul dieu de ma vie;
En faveur de l'Amour quelquefois Apollon
Jusqu'à moi volera de son double vallon.
Mais que tous deux alors ils donnent à ma bouche
Cette voix qui séduit, qui pénètre, qui touche;
Cette voix qui dispose à ne refuser rien,
Cette voix, des amants le plus tendre lien.
Puisse un coup d'œil flatteur, provoquant mon hommage
A ma langue incertaine inspirer du courage!
Sans dédain, sans courroux, puissé-je être écouté!
Puisse un vers caressant séduire la beauté!
Et si je puis encore, amoureux de sa chaîne,
Célébrer mon bonheur ou soupirer ma peine;
Si je puis par mes sons touchants et gracieux
Aller grossir un jour ce peuple harmonieux
De cygnes dont Vénus embellit ses rivages
Et se plaît d'égayer les eaux et ses bocages,
Sans regret, sans envie, aux vastes champs de l'air
Mes yeux verront planer l'oiseau de Jupiter.

Sans doute, heureux celui qu'une palme certaine
Attend victorieux dans l'une et l'autre arène;
Qui, tour à tour convive et de Gnide et des cieux,
Des bras d'une maîtresse enlevé chez les dieux,
Ivre de volupté, s'enivre encor de gloire,
Et qui, cher à Vénus et cher à la victoire,
Ceint des lauriers du Pinde et des fleurs de Paphos,

Soupire l'élégie et chante les héros!
Mais qui sut à ce point, sous un astre propice,
Vaincre du ciel jaloux l'inflexible avarice?
Qui peut voir en naissant, par un accord nouveau,
Tous les dieux à la fois sourire à son berceau?
Un seul a pu franchir cette double carrière :
C'est lui qui va bientôt, loin des yeux du vulgaire,
Inscrire sa mémoire aux fastes d'Hélicon,
Digne de la nature et digne de Buffon.
Fortunée Agrigente, et toi, reine orgueilleuse,
Rome, à tous les combats toujours victorieuse,
Du poids de vos grands noms nous ne gémirons plus.
Par l'ombre d'Empédocle étions-nous donc vaincus?
Lucrèce aurait pu seul, aux flambeaux d'Épicure,
Dans ses temples secrets surprendre la nature.
La nature aujourd'hui de ses propres crayons
Vient d'armer une main qu'éclairent ses rayons.
C'est toi qu'elle a choisi; toi, par qui l'Hippocrène
Mêle encore son onde à l'onde de la Seine;
Toi, par qui la Tamise et le Tibre en courroux
Lui porteront encor des hommages jaloux;
Toi, qui la vis couler plus lente et plus facile
Quand ta bouche animait la flûte de Sicile;
Toi, quand l'amour trahi te fit verser des pleurs,
Qui l'entendis gémir et pleurer tes douleurs.
Malherbe tressaillit au delà du Ténare
A te voir agiter les rênes de Pindare;
Aux accents de Tyrtée enflammant nos guerriers,
Ta voix fit dans nos camps renaître les lauriers.

Les tyrans ont pâli quand ta main courroucée
Écrasa leur Thémis sous les foudres d'Alcée
D'autres tyrans encor, les méchants et les sots,
Ont fui devant Horace armé de tes bons mots;
Et maintenant, assis dans le centre du monde,
Le front environné d'une clarté profonde,
Tu perces les remparts que t'opposent les cieux,
Et l'univers entier tourne devant tes yeux.
Les fleuves et les mers, les vents et le tonnerre,
Tout ce qui peuple l'air, et Téthys, et la terre,
A ta voix accouru, s'offrant de toutes parts,
Rend compte de soi-même et s'ouvre à tes regards.
De l'erreur vainement les antiques prestiges
Voudraient de la nature étouffer les vestiges;
Ta main les suit partout, et sur le diamant
Ils vivront, de ta gloire éternel monument;
Mais toi-même, Le Brun, que l'amour d'Uranie
Guide à tous les sentiers d'où la mort est bannie;
Qui, roi sur l'Hélicon, de tous ses conquérants
Réunis dans ta main les sceptres différents;
Toi-même, quel succès, dis-moi, quelle victoire
Chatouille mieux ton cœur du plaisir de la gloire?
Est-ce lorsque Buffon et sa savante cour
Admirent tes regards qui fixent l'œil du jour;
Qu'aux rayons dont l'éclat ceint ta tête brillante
Ils suivent dans les airs ta route étincelante,
Animent de leurs cris ton vol audacieux,
Et d'un œil étonné te perdent dans les cieux;
Ou lorsque, de l'amour interprète fidèle,

Ta naïve Érato fait sourire une belle;
Que son âme se peint dans ses regards touchants,
Et vole sur sa bouche au-devant de tes chants;
Qu'elle interrompt ta voix, et, d'une voix timide
S'informe de Fanny, d'Eglé, d'Adélaïde,
Et, vantant les honneurs qui suivent tes chansons,
Leur envie un amant qui fait vivre leurs noms?

II

Le Brun, qui nous attends aux rives de la Seine,
Quand un destin jaloux loin de toi nous enchaîne;
Toi, Brazais, comme moi sur ces bords appelé,
Sans qui de l'univers je vivrais exilé;
Depuis que de Pandore un regard téméraire
Versa sur les humains un trésor de misère,
Pensez-vous que du ciel l'indulgente pitié
Leur ait fait un présent plus beau que l'amitié?

Ah! si quelque mortel est né pour la connaître,
C'est nous, âmes de feu, dont l'Amour est le maître.
Le cruel trop souvent empoisonne ses coups;
Elle garde à nos cœurs ses baumes plus doux.
Malheur au jeune enfant seul, sans ami, sans guide,

Qui près de la beauté rougit et s'intimide,
Et, d'un pouvoir nouveau lentement dominé,
Par l'appât du plaisir doucement entraîné,
Crédule, et sur la foi d'un sourire volage,
A cette mer trompeuse et se livre et s'engage!
Combien de fois, tremblant et les larmes aux yeux,
Ses cris accuseront l'inconstance des dieux!
Combien il frémira d'entendre sur sa tête
Gronder les aquilons et la noire tempête,
Et d'écueils en écueils portera ses douleurs
Sans trouver une main pour essuyer ses pleurs!
Mais heureux dont le zèle, au milieu du naufrage,
Viendra le recueillir, le pousser au rivage;
Endormir dans ses flancs le poison ennemi;
Réchauffer dans son sein le sein de son ami,
Et de son fol amour étouffer la semence,
Ou du moins dans son cœur ranimer l'espérance!
Qu'il est beau de savoir, digne d'un tel lien,
Au repos d'un ami sacrifier le sien!
Plaindre de s'immoler l'occasion ravie,
Être heureux de sa joie et vivre de sa vie!

Si le ciel a daigné d'un regard amoureux
Accueillir ma prière et sourire à mes vœux,
Je ne demande point que mes sillons avides
Boivent l'or du Pactole et ses trésors liquides;
Ni que le diamant, sur la pourpre enchaîné,
Pare mon cœur esclave au Louvre prosterné;
Ni même, vœu plus doux! que la main d'Uranie

Embellisse mon front des palmes du génie;
Mais que beaucoup d'amis accueillis dans mes bras,
Se partagent ma vie et pleurent mon trépas;
Que ces doctes héros, dont la main de la Gloire
A consacré les noms au temple de Mémoire
Plutôt que leurs talents, inspirent à mon cœur
Les aimables vertus qui firent leur bonheur;
Et que de l'amitié ces antiques modèles
Reconnaissent mes pas sur leurs traces fidèles.
Si le feu qui respire en leurs divins écrits
D'une vive étincelle échauffa nos esprits;
Si leur gloire en nos cœurs souffle une noble envie,
Oh! suivons donc aussi l'exemple de leur vie :
Gardons d'en négliger la plus belle moitié;
Soyons heureux comme eux au sein de l'amitié.
Horace, loin des flots qui tourmentent Cythère,
Y retrouvait d'un port l'asile salutaire;
Lui-même au doux Tibulle, à ses tristes amours,
Prêta de l'amitié les utiles secours.
L'amitié rendit vains tous les traits de Lesbie;
Elle essuya les yeux que fit pleurer Cynthie.
Virgile n'a-t-il pas, d'un vers doux et flatteur,
De Gallus expirant consolé le malheur?
Voilà l'exemple saint que mon cœur leur demande.
Ovide, ah! qu'à mes yeux ton infortune est grande!
Non pour n'avoir pu faire aux tyrans irrités
Agréer de tes vers les lâches faussetés;
Je plains ton abandon, ta douleur solitaire.
Pas un cœur qui, du tien zélé dépositaire,

Vienne adoucir ta plaie, apaiser ton effroi,
Et consoler tes pleurs, et pleurer avec toi!
Ce n'est pas nous, amis, qu'un tel foudre menace :
Que des dieux et des rois l'éclatante disgrâce
Nous frappe, leur tonnerre aura trompé leurs mains
Nous resterons unis en dépit des destins.
Qu'ils excitent sur nous la fortune cruelle;
Qu'elle arme tous ses traits, nous sommes trois contre elle.
Nos cœurs peuvent l'attendre, et, dans tous ses combats,
L'un sur l'autre appuyés, ne chancelleront pas.

Oui, mes amis, voilà le bonheur, la sagesse.
Que nous importe alors si le dieu du Permesse
Dédaigne de nous voir, entre ses favoris,
Charmer de l'Hélicon les bocages fleuris?
Aux sentiers où leur vie offre un plus doux exemple,
Où la félicité les reçut dans son temple,
Nous les aurons suivis, et, jusques au tombeau,
De leur double laurier su ravir le plus beau.
Mais nous pouvons, comme eux, les cueillir l'un et l'autre.
Ils reçurent du ciel un cœur tel que le nôtre;
Ce cœur fut leur génie; il fut leur Apollon,
Et leur docte fontaine, et leur sacré vallon.
Castor charme les dieux, et son frère l'inspire.
Loin de Patrocle, Achille aurait brisé sa lyre.
C'est près de Pollion, dans les bras de Varus,
Que Virgile envia le destin de Nisus.
Que dis-je? ils t'ont transmis ce feu qui les domine.
N'ai-je pas vu ta muse au tombeau de Racine,

Le Brun, faire gémir la lyre de douleurs
Que jadis Simonide anima de ses pleurs?
Et toi dont le génie, amant de la retraite
Et des leçons d'Ascra studieux interprète,
Accompagnant l'année en ses douze palais,
Étale sa richesse et ses vastes bienfaits,
Brazais, que de tes chants mon âme est pénétrée
Quand ils vont couronner cette vierge adorée
Dont par la main du temps l'empire est respecté,
Et de qui la vieillesse augmente la beauté!
L'homme insensible et froid en vain s'attache à peindre
Ces sentiments du cœur que l'esprit ne peut feindre;
De ses tableaux fardés les frivoles appas
N'iront jamais au cœur dont ils ne viennent pas.
Eh! comment me tracer une image fidèle
Des traits dont votre main ignore le modèle?
Mais celui qui, dans soi descendant en secret,
Le contemple vivant, ce modèle parfait,
C'est lui qui nous enflamme au feu qui le dévore;
Lui qui fait adorer la vertu qu'il adore;
Lui qui trace, en un vers des Muses agréé,
Un sentiment profond que son cœur a créé.
Aimer sentir! c'est là cette ivresse vantée
Qu'aux célestes foyers déroba Prométhée.
Calliope jamais daigna-t-elle enflammer
Un cœur inaccessible à la douceur d'aimer?
Non : l'amour, l'amitié, la sublime harmonie,
Même souffle anima le poète charmant,
L'ami religieux et le parfait amant.

Ce sont toutes vertus d'une âme grande et fière.
Bavius et Zoïle, et Gacon et Linière,
Aux concerts d'Apollon ne furent point admis,
Vécurent sans maîtresse, et n'eurent point d'amis.

Et ceux qui, par leurs mœurs dignes de plus d'estime
Ne sont point nés pourtant sous cet astre sublime,
Voyez-les, dans des vers divins, délicieux
Vous habiller l'amour d'un clinquant précieux;
Badinage insipide où leur ennui se joue,
Et qu'autant que l'amour le bon sens désavoue.
Voyez si d'une belle un jeune amant épris
A tressailli jamais en lisant leurs écrits;
Si leurs lyres jamais, froides comme leurs âmes,
De la sainte amitié respirèrent les flammes.
O peuple de héros, exemple des mortels!
C'est chez vous que l'encens fuma sur ses autels;
C'est aux temps glorieux des triomphes d'Athène,
Aux temps sanctifiés par la vertu romaine;
Quand l'âme de Lélie animait Scipion,
Quand Nicoclès mourait au sein de Phocion;
C'est aux murs où Lycurgue a consacré sa vie,
Où les vertus étaient les lois de la patrie.
O demi-dieux amis! Atticus, Cicéron,
Caton, Brutus, Pompée, et Sulpice, et Varron!
Ces héros, dans le sein de leur ville perdue,
S'assemblaient pour pleurer la liberté vaincue.
Unis par la vertu, la gloire, le malheur,
Les arts et l'amitié consolaient leur douleur.

Sans l'amitié, quel antre ou quel sable infertile
N'eût été pour le sage un désirable asile,
Quand du Tibre avili le sceptre ensanglanté
Armait la main du vice et la férocité;
Quand d'un vrai citoyen l'éclat et le courage
Réveillaient du tyran la soupçonneuse rage;
Quand l'exil, la prison, le vol, l'assassinat,
Étaient pour l'apaiser l'offrande du sénat!
Thraséas, Soranus, Sénécion, Rustique,
Vous tous, dignes enfants de la patrie antique,
Je vous vois tous, amis, entourés de bourreaux;
Braver du scélérat les indignes faisceaux,
Du lâche délateur l'impudente richesse,
Et du vil affranchi l'orgueilleuse bassesse.
Je vous vois, au milieu des crimes, des noirceurs,
Garder une patrie, et des lois, et des mœurs;
Traverser d'un pied sûr, sans tâche, sans souillure,
Les flots contagieux de cette mer impure;
Vous créer, au flambeau de vos mâles aïeux,
Sur ce monde profane un monde vertueux.

Oh! viens rendre à leurs noms nos âmes attentives,
Amitié! de leur gloire ennoblis nos archives.
Viens, viens, que nos climats, par ton souffle épurés,
Enfantent des rivaux à ces hommes sacrés.
Rends-nous hommes comme eux. Fais sur la France heureuse
Descendre des vertus la troupe radieuse,
De ces filles du ciel qui naissent dans ton sein
Et toutes sur tes pas se tiennent par la main.

Ranime les beaux-arts, éveille leur génie,
Chasse de leur empire et la haine et l'envie
Loin de toi dans l'opprobre ils meurent avilis;
Pour conserver leur trône ils doivent être unis.
Alors de l'univers ils forcent les hommages :
Tout, jusqu'à Plutus même, encense leurs images;
Tout devient juste alors; et le peuple et les grands,
Quand l'homme est respectable, honorent les talents.

Ainsi l'on vit les Grecs prôner d'un même zèle
La gloire d'Alexandre et la gloire d'Apelle;
La main de Phidias créa des immortels,
Et Smyrne à son Homère éleva des autels.
Nous, amis, cependant, de qui la noble audace
Veut atteindre aux lauriers de l'antique Parnasse,
Au rangs de ces grands noms nous pouvons être admis;
Soyons cités comme eux entre les vrais amis.
Qu'au delà du trépas notre âme mutuelle
Vive et respire encor sur la lyre immortelle.
Que nos noms soient sacrés, que nos champs glorieux
Soient pour tous les amis un code précieux.
Qu'ils trouvent dans nos vers leur âme et leurs pensées;
Qu'ils raniment encor nos muses éclipsées,
Et qu'en nous imitant ils s'attendent un jour
D'être chez leurs neveux imités à leur tour.

III

Ami, chez nos Français ma muse voudrait plaire;
Mais j'ai fui la satire, à leurs regards si chère.
Le superbe lecteur, toujours content de lui,
Et toujours plus content s'il peut rire d'autrui,
Veut qu'un nom imprévu, dont l'aspect le déride,
Égaye au bout du vers une une rime perfide;
Il s'endort si quelqu'un ne pleure quand il rit.
Mais qu'Horace et sa troupe irascible d'esprit
Daignent me pardonner, si jamais ils pardonnent :
J'estime peu cet art, ces leçons qu'ils nous donnent,
D'immoler bien un sot, qui jure en son chagrin,
Au rire âcre et perçant d'un caprice malin.
Le malheureux déjà me semble assez à plaindre
D'avoir, même avant lui, vu sa gloire s'éteindre
Et son livre au tombeau lui montrer le chemin,
Sans aller, sous la terre au trop fertile sein,
Semant sa renommée et ses tristes merveilles,
Faire à tous les roseaux chanter quelles oreilles
Sur sa tête ont dressé leurs sommets et leurs poids.

Autres sont mes plaisirs. Soit, comme je le crois,
Que d'une débonnaire et généreuse argile
On ait pétri mon âme innocente et facile;
Soit, comme ici, d'un œil caustique et médisant,

En secouant le front, dira quelque plaisant,
Que le ciel, moins propice, enviât à ma plume
D'un sel ingénieux la piquante amertume,
J'en profite à ma gloire, et je viens devant toi
Mépriser les raisins qui sont trop hauts pour moi.
Aux reproches sanglants d'un vers noble et sévère
Ce pays toutefois offre une ample matière :
Soldats, tyrans du peuple obscur et gémissant,
Et juges endormis aux cris de l'innocent;
Ministres oppresseurs, dont la main détestable
Plonge au fond des cachots la vertu redoutable.
Mais, loin qu'ils aient senti la fureur de nos vers,
Nos vers rampent en foule aux pieds de ces pervers,
Qui savent bien payer d'un mépris légitime
Le lâche qui pour eux feint d'avoir quelque estime.
Certe, un courage ardent qui s'armerait contre eux
Serait utile au moins s'il était dangereux;
Non d'aller, aiguisant une vaine satire,
Chercher sur quel poète on a droit de médire;
Si tel livre deux fois ne s'est pas imprimé,
Si tel est mal écrit, tel autre mal rimé.

Ainsi donc, sans coûter de larmes à personne.
A mes goûts innocents, ami, je m'abandonne.
Mes regards vont errant sur mille et mille objets.
Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,
Je les tiens; dans mon camp partout je les rassemble,
Les enrôle, les suis, les pousse tous ensemble.
S'égarant à son gré, mon ciseau vagabond

Achève à ce poëme ou les pieds ou le front,
Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole
Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.
Tous, boiteux, suspendus, traînent; mais je les vois
Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.
Ensemble lentement tous couvés sous mes ailes,
Tous ensemble quittant leurs coques maternelles,
Sauront d'un beau plumage ensemble se couvrir,
Ensemble sous le bois voltiger et courir.
Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,
Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.
Mais quoi! cette constance est un pénible ennui.
« Eh bien! nous lirez-vous quelque chose aujourd'hui?
Me dit un curieux qui s'est toujours fait gloire
D'honorer les neuf Sœurs, et toujours après boire,
Étendu dans sa chaise et se chauffant les piés,
Aime à dormir au bruit des vers psalmodiés.
— Qui, moi? Non, je n'ai rien. D'ailleurs je ne lis guère.
— Certe, un tel nous lut hier une épître!... et son frère
Termina par une ode où j'ai trouvé des traits!...
— Ces messieurs plus féconds, dis-je, sont toujours prêts.
Mais moi, que le caprice et le hasard inspire,
Je n'ai jamais sur moi rien qu'on puisse vous lire.
— Bon! bon! Et cet Hermès, dont vous ne parlez pas,
Que devient-il? — Il marche, il arrive à grands pas.
— Oh! je m'en fie à vous. — Hélas! trop, je vous jure.
— Combien de chants de faits? — Pas un, je vous assure.
— Comment? » Vous avez vu sous la main d'un fondeur
Ensemble se former, diverses en grandeur,

Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre?
Il achève leur moule enseveli sous terre;
Puis, par un long canal en rameaux divisé,
Y fait couler les flots de l'airain embrasé.
Si bien qu'au même instant, cloches, petite et grande,
Sont prêtes, et chacune attend et ne demande
Qu'à sonner quelque mort, et du haut d'une tour
Réveiller la paroisse à la pointe du jour.
Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule
Je prépare longtemps et la forme et le moule;
Puis, sur tous à la fois je fais couler l'airain;
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

Ami, Phébus ainsi me verse ses largesses.
Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.
Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,
M'embrasent de leur flamme, et je crée avec eux.
Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,
Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages
Traduits de tel auteur qu'il nomme; et, les trouvant,
Il s'admire et se plaît de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi? je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère;
Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.

Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave,
Tout ce que des Toscans la voix fière et suave,
Tout ce que les Romains, ces rois de l'univers,
M'offraient d'or et de soie, a passé dans mes vers.
Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse
Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce;
Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
Dont j'anime l'argile et dont je fais des dieux.
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt chez moi, souvent entrelacée,
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement :
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
Et se transforme, et fuit mes poétiques doigts;
De rimes couronnée, et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain mollement transplantés;
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache, et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.
Dévot adorateur de ces maîtres antiques,
Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques.
Dans leur triomphe admis, je veux le partager,
Ou bien de ma défense eux-mêmes les charger.
Le critique imprudent, qui se croit bien habile,

Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile
Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),
Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi.

LV

Laisse gronder le Rhin et ses flots destructeurs,
Muse; va de Le Brun gourmander les lenteurs.
Vole aux bords fortunés où les champs d'Élysée
De la ville des lis ont couronné l'entrée;
Aux lieux où sur l'airain Louis, ressuscité,
Contemple de Henri le séjour respecté,
Et des jardins royaux l'enceinte spacieuse.
Abandonne la rive où la Seine amoureuse,
Lente, et comme à regret quittant ces bords chéris,
Du vieux palais des rois baigne les murs flétris,
Et des fils de Condé les superbes portiques;
Suis ces fameux remparts et ces berceaux antiques
Où, tant qu'un beau soleil éclaire de beaux jours,
Mille chars élégants promènent les amours.
Un Paris tout nouveau sur les plaines voisines
S'étend, et porte au loin, jusqu'au pied des collines,
Un long et riche amas de temples, de palais,
D'ombrages où l'été ne pénètre jamais :

C'est là son Hélicon. Là, ta course fidèle
Le trouvera peut-être aux genoux d'une belle.
S'il est ainsi, respecte un moment précieux;
Sinon tu peux entrer; tu verras dans ses yeux,
Dès qu'il aura connu que c'est moi qui t'envoie,
Sourire l'indulgence et peut-être la joie.
Souhaite-lui d'abord la paix, la liberté,
Les plaisirs, l'abondance et surtout la santé.
Puis apprends si, toujours ami de la nature,
Il s'en tient comme nous aux bosquets d'Épicure,
S'il a de ses amis gardé le souvenir,
Quelle muse à présent occupe son loisir,
Si Tibulle et Vénus le couronnent de rose,
Ou si dans les déserts que le Permesse arrose
Du vulgaire troupeau prompt à se séparer,
Aux sources de Pindare ardent à s'enivrer,
Sa lyre fait entendre aux nymphes de la Seine
Les sons audacieux de la lyre thébaine;
Que toujours à m'écrire il est lent à mon gré;
Que, de mon cher Brazais pour un temps séparé,
Les ruisseaux et les bois, et Vénus, et l'étude,
Adoucissent un peu ma triste solitude.
Oui! les cieux avec joie ont embelli ces champs.
Mais, Le Brun, dans l'effroi que respirent les camps
Où les foudres guerriers étonnent mon oreille,
Ou loin avant Phébus Bellone me réveille,
Puis-je adorer encore et Vertumne et Palès?
Il faut un cœur paisible à ces dieux de la paix.

V

De Pange, ami chéri, jeune homme heureux et sage,
Parle, de ce matin dis-moi quel est l'ouvrage.
Du vertueux bonheur montres-tu les chemins
A ce frère naissant dont j'ai vu que tes mains
Aiment à cultiver la charmante espérance ?
Ou bien vas-tu cherchant dans l'ombre et le silence,
Seul, quel encens le Gange aux flots religieux
Vit les premiers humains brûler aux pieds des dieux ?
Ou comment dans sa route, avec force tracée,
Descartes n'a point su contenir sa pensée ?
Consumant ma jeunesse en un loisir plus vain,
Seul, animé du feu que nous nommons divin,
Qui pour moi chaque jour ne luit qu'avec l'aurore,
Je rêve ami au bord de cette onde sonore
Qu'au penchant d'Hélicon, pour arroser ses bois,
Le quadrupède ailé fit jaillir autrefois.
A nos festins d'hier un souvenir fidèle
Reporte mes souhaits, me flatte, me rappelle
Tes pensers, tes discours, et quelquefois les miens,
L'amicale douceur de tes chers entretiens,
Ton honnête candeur, ta modeste science,
De ton cœur presque enfant la mûre expérience.
Poursuis; dans ce bel âge où, faibles nourrissons,
Nous répétons à peine au maître ses leçons,

Il est beau, dans les soins d'un solitaire asile,
Même dans tes amours, doux, aimable, tranquille,
De savoir loin des yeux, sans faste, sans fierté,
Sage pour soi, content, chercher la vérité.
Va, poursuis ta carrière, et sois toujours le même;
Sois heureux, et surtout aime un ami qui t'aime.
Ris de son cœur débile aux désirs condamné,
De l'étude aux amours sans cesse promené,
Qui, toujours approuvant ce dont il fait l'usage,
Aimera la sagesse, et ne sera point sage.

VI

1789.

Heureux qui, se livrant aux sages disciplines,
Nourri du lait sacré des antiques doctrines,
Ainsi que de talents a jadis hérité
D'un bien modique et sûr qui fait la liberté!
Il a, dans sa paisible et sainte solitude,
Du loisir, du sommeil, et les bois et l'étude,
Le banquet des amis, et quelquefois, les soirs,
Le baiser jeune et frais d'une blanche aux yeux noirs.
Il ne faut point qu'il dompte un ascendant suprême,
Opprime son génie et s'éteigne lui-même,

Pour user sans honneur et sa plume et son temps
A des travaux obscurs tristement importants.
Il n'a point, pour pousser sa barque vagabonde,
A se précipiter dans les flots du grand monde;
Il n'a point à souffrir vingt discours odieux
De raisonneurs méchants encor plus qu'ennuyeux;
Lorsqu'en de longs détours de disputes frivoles
Hurlent de vingt partis les prétentions folles,
Prêtres et gens de cour, ambitieux tyrans,
Nobles et magistrats, superbes ignorants,
Tous vieux usurpateurs et voraces corsaires,
Et dignes héritiers de l'esprit de nos pères.
Il n'entend point tonner le chef-d'œuvre ampoulé
D'un sourcilleux rimeur au fauteuil installé.
Il ne doit point toujours déguiser ce qu'il pense,
Imposer à son âme un éternel silence,
Trahir la vérité pour avoir le repos,
Et feindre d'être un sot pour vivre avec les sots.



SATIRES



SATIRES

I

Il est bon de tout feindre et même la pudeur.
Mais qui peut sans dégoût, sans subite froideur,
Voir une beauté mûre et presque sous les rides
Affecter d'un enfant les alarmes timides?
Tout mensonge a besoin d'un air de vérité;
Et j'aime mieux cent fois l'indiscrète gaîté,
Trop folle, trop hardie, et qui n'est pas sans grâce,
Que d'une antique Agnès la risible grimace.

II

Alors pour son argent il a danse, musique,
Goût, talents, grâce, esprit, fauteuil académique;
Grand cercle de beautés qui viennent chaque nuit
Le bercer, l'endormir, veiller près de son lit;
Maîtresse au nez fripon qui l'aime et le ruine;
Rimeurs, toujours amis de ceux chez qui l'on dîne;
Tous pirates rusés qui s'entendent fort bien;
Vrais barbiers de Midas, qui du bon Phrygien
Par eux loué, flatté, mis au rang des merveilles,
Sous un bandeau royal déguisent les oreilles.

III

Le bon Chartrain, vieil imbécile honnête,
La larme à l'œil, les sens toujours bouffis
D'un froid pathos, dit : Courage mon fils,
Cela promet. . . . .

. . . et le grand Jean Fréron
Digne héritier du grand Aliboron,
Fils glorieux d'un si glorieux père.
De cette gent l'étoile est bien prospère!
O renommée! ô sort! ô dieux jaloux!
Quoi! la faveur gouverne aussi chez vous!
Voilà Gorsas dont la faconde aimable
Sans Durosoy serait incomparable.
Quel art, quel goût, quelle âme, juste ciel!
Sont dévoilés par Pierre Manuel!
Burke est sublime, et d'Entragues l'admire,
Et Coquillart rit et ne fait point rire.
Ces grands esprits, vains jouets du trépas,
Sont inconnus comme s'ils n'étaient pas.
Et les Frérons accaparent l'histoire.
D'un œil d'amour les muses et la gloire
Veillent sur eux, illuminent leurs fronts.
Et ce grand nom de Frérons en Frérons
Doit à jamais lasser le c... poète
De la déesse à la double trompette.

Un marquis bègue et qui n'est des plus sots,
Gros chansonnier qui crève de bons mots,
Contre eux aiguise, en sa gaîté caustique,
Vingt calembours pétris de sel attique.

Ainsi souvent, quand, d'une égale haleine,
Six forts coursiers font voler sur la plaine
D'un char léger les quatre orbes roulants,
Le poil dressé, vingt dogues turbulents,
Précipités dans leur rage imbécile,
Viennent en vain mordre la roue agile.
La roue agile et les coursiers nerveux,
Sans écouter ces cris tumultueux,
Sans se hâter, poursuivent leur carrière.
Le char bondit et couvre de poussière
Le sot troupeau dont l'importune voix
Le suit de loin par de rauques abois.

De recueillir par double récompense,
Avec l'estime et l'amitié des bons,
Un autre bien, la haine des fripons.

IV

Épigramme

Ce gros Seiffer, dont les yeux, dont la voix,
Respirent sang, rage, audace et bassesse,
N'est si balourd que son grossier patois.
Du dur vandale admirez la finesse!...
Pour mieux remplir son emploi d'assassin,
Il a, de plus, étant jà médecin,
De patriote acquis brevets et bulles.
Par là, dit-il, nul ne peut m'échapper,
Malade ou sain. Mes poignards vont frapper
Tous ceux qu'auraient épargnés mes pilules.

V

Or venez maintenant, graves déclamateurs,
D'almanachs, de journaux, savants compilateurs;
Déployez pour mes vers vos balances critiques,
Flétrissez-les du sceau des *lettres italiques;*

Citez faux de grands noms, épouvantails des sots;
Aux lourds raisonnements joignez de lourds bons mots;
Assurez que ma muse est froide ou téméraire,
Que mes vers sont mauvais, que ma rime est vulgaire.
Je l'ai bien fait exprès; votre chagrin m'est doux.
Je serais bien fâché qu'ils fussent bons pour vous.
Mon Dieu! lorsqu'imitant ce bon roi de Phrygie,
Vous jugez ou le drame, ou l'ode, ou l'élégie,
Faut-il que nul démon, ami du genre humain,
Jamais à votre front ne porte votre main!
Vous connaîtriez au moins combien vos doctes veilles
Sur votre tête auguste allongent vos oreilles.

VI

C'est son chef-d'œuvre, il lit : studieux auditeur,
Admirez. Ce matin, fougueux déclamateur,
Loin du bruyant démon qui le presse et l'agite,
Maîtres, valets, portier, ils ont tous pris la fuite.
L'escalier a tremblé des éclats de sa voix.
Il s'est gratté le front; il s'est rongé les doigts.
Pour être un grand rimeur il sait ce qu'il en coûte.
Ses ongles en entier disparaîtront, sans doute,

S'il faut qu'une autre fois, Apollon, qui lui rit,
D'un tel moment de verve échauffe son esprit.

VII

Un jeune homme orgueilleux et docte réputé,
Tout plein de quelque auteur au hasard feuilleté,
Étonne un cercle entier de sa haute sagesse;
Il se joue avec grâce aux dépens de la messe,
Il plaisante le pape et siffle avec dédain
Tous ces rêves sacrés qu'enfanta le Jourdain.
Et puis d'un ton d'apôtre, empesé fanatique,
Il prêche les vertus du baquet magnétique,
Et ces doigts qui de loin savent bien vous toucher
Et font signe à la mort de n'oser approcher.
Un tel conte à ses yeux est moins plat, moins insigne,
Que ce vin frauduleux, étranger à la vigne,
Par qui sont de Cana les festins égayés,
Ou ces diables pourceaux dans le fleuve noyés.
C'est que son jugement n'est rien que sa mémoire;
S'il croit même le vrai, c'est qu'il est né pour croire.
Ce n'est point que le vrai saisisse son esprit,
C'est que Bayle ou Voltaire ou Jean-Jacques l'a dit.

. . . . et le pauvre hébété
N'est incrédule, enfin, que par crédulité.

VIII

La couronne toujours ne fait pas la victoire.
Que Voltaire, partout, à l'encens immortel,
Aille de son Quinault recommander l'autel,
A juger des bons vers les oreilles bien nées,
De ses hymnes pompeux justement étonnées,
Ne trouvent, quoi qu'ait dit un si grand défenseur,
Dans cet amas d'écrits humbles, nus, sans couleur,
Se traînant sur leur molle et rampante harmonie,
Rien qu'un rimeur glacé, sans verve, sans génie,
Que trente vers charmants, dans ce recueil épars,
N'auraient point dû si fort grandir à ses regards.

IX

Belles, le ciel a fait pour les mâles cerveaux
L'infatigable étude et les doctes travaux.
Pour vous sont les talents aimables et faciles.
O! le sinistre emploi pour les grâces badines
De poursuivre une sphère en ses cercles nombreux,
Ou du sec A plus B les sentiers ténébreux!
Quelle bouche immolée à leurs phrases si dures
Aura jamais la nuit les suaves murmures,
Et pourra s'amollir à soupirer : *mon cœur,*
Mon âme, et tous ces noms d'amoureuse langueur?

X

On dit que le dédain froid et silencieux
        Devint une ardente colère,
Lorsque le *Moniteur* vous eut mis sous les yeux
        Le sot fatras du sot Barère

Qu'au Phœbus convulsif de l'ignare pédant,
        De honte et de terreur troublées,
Votre front se souvint de ce Thrace impudent,
        Qui vous eut toutes v...
On dit plus : mais je sais combien chez nos plaisants
        Grâce, p... et faconde,
Exposent une belle à des bruits médisants;
        Ils veulent que sur cet immonde,
Vous ayez, mais tout bas, aux effroyables sons
        D'apostrophes trop masculines,
Joint : pied-plat, gredin, cuistre, et d'autres maudits sons,
        Peu faits pour vos lèvres divines!
Dignes de lui, d'accord; mais indignes de vous.
        Ces gens n'ont point votre langage;
N'apprenez point le leur. Un ignoble courroux
        Justifie un ignoble outrage.

XI

La potence est pour eux une source féconde;
Il faut voir combien leur gentillesse abonde
A lui trouver cent noms les plus gentils du monde.

Il est vrai, plats bavards, canaille inepte et lâche,
Vous êtes sujets du bâton,
. . . . du bourreau, de la hache,
De l'infamie et de Couthon.

XII

A.

— Il faut avec le fer les soumettre à la loi.

B.

— Non, grand Dieu! point de sang.

A.

— Les citoyens pervers doivent être punis.

B.

— Les citoyens pervers sont les cœurs sanguinaires
Qui vont, le fer en main, persuader leurs frères.

XIII

. . . . pour lui
L'ombre du cabinet en délices abonde.
S'il fuit les graves riens, noble ennui du beau monde
Ou si, chez la beauté qui l'admit en secret,
Las de parler enfin, il demeure muet,
Il regagne à grands pas son asile et l'étude :
Il y trouve la paix, la douce solitude,
Ses livres, et sa plume au bec noir et malin,
Et la sage folie, et le rire à l'œil fin.





ÉLÉGIES



ÉLÉGIES

PREMIER LIVRE

I

Abel, doux confident de mes jeunes mystères,
Vois, mai nous a rendu nos courses solitaires.
Viens à l'ombre écouter mes nouvelles amours;
Viens, tout aime au printemps, et moi j'aime toujours.
Tant que du sombre hiver dura le froid empire,
Tu sais si l'aquilon s'unit avec ma lyre :
Ma Muse aux durs glaçons ne livre point ses pas;
Délicate, elle tremble à l'aspect des frimas,
Et près d'un pur foyer, cachée en sa retraite,
Entend les vents mugir, et sa voix est muette.
Mais sitôt que Procné ramène les oiseaux,
Dès qu'au riant murmure et des bois et des eaux

Les champs ont revêtu leur robe d'hyménée,
A ses caprices vains sans crainte abandonnée,
Elle renaît; sa voix a retrouvé des sons;
Et comme la cigale, amante des buissons,
De rameaux en rameaux, tour à tour reposée,
D'un peu de fleur nourrie et d'un peu de rosée,
S'égaye, et, des beaux jours prophète harmonieux,
Aux chants du laboureur mêle son chant joyeux;
Ainsi, courant partout sous les nombreux ombrages,
Je vais chantant Zéphyr, les nymphes, les bocages,
Et les fleurs du printemps et leurs riches couleurs,
Et mes belles amours, plus belles que les fleurs.

II

Sans parents, sans amis et sans concitoyens,
Oublié sur la terre et loin de tous les miens,
Par les vagues jeté sur cette île farouche;
Le doux nom de la France est souvent sur ma bouche:
Auprès d'un noir foyer, seul, je me plains du sort,
Je compte les moments, je souhaite la mort;
Et pas un seul ami dont la voix m'encourage;
Qui près de moi s'asseye, et, voyant mon visage
Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,
Me dise : « Qu'as-tu donc? » et me presse la main!

III

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis près de descendre,
Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.
Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceul,
Que les pontifes saints autour de mon cercueil,
Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,
De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
Et sous des murs sacrés aillent ensevelir
Ma vie et ma dépouille, et tout mon souvenir.
Eh! qui peut sans horreur, à ses heures dernières,
Se voir au loin périr dans des mémoires chères?
L'espoir que des amis pleureront notre sort
Charme l'instant suprême et console la mort.
Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques
Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,
Des regards d'un beau ciel doucement animé,
Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.
C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile;
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux
La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite;
Quels maux ont abrégé ses rapides instants;
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.

Ah! le meurtre jamais n'a souillé mon courage.
Ma bouche du mensonge ignora le langage,
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,
Ne trahit le secret recélé dans mon sein.
Nul forfait odieux, nul remords implacable
Ne déchire mon âme inquiète et coupable;
Vos regrets la verront pure et digne de pleurs.
Oui, vous plaindrez sans doute, en mes longues douleurs,
Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,
Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclore,
Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.
Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis.
Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,
Au milieu des éclats d'une vive allégresse,
Frappés d'un souvenir, hélas! amer et doux,
Sans doute vous direz : « Que n'est-il avec nous! »

Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.
A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.
La vie eut bien pour moi de volages douceurs;
Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs.
Mais, oh! que mollement reposera ma cendre,
Si parfois, un penchant impérieux et tendre
Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,
Vos yeux en approchant pensent voir leur ami!
Si vos chants de mes feux vont redisant l'histoire;
Si vos discours flatteurs, tout pleins de ma mémoire,
Inspirent à vos fils, qui ne m'ont point connu,
L'ennui de naître à peine et de m'avoir perdu.

Qu'à votre belle vie ainsi ma mort obtienne
Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne;
Que jamais les douleurs, par de cruels combats,
N'allument dans vos flancs un pénible trépas;
Que la joie en vos cœurs ignore vos alarmes;
Que les peines d'autrui causent seules vos larmes;
Que vos heureux destins, les délices du ciel,
Coulent toujours trempés d'ambroisie et de miel,
Et non sans quelque amour paisible et mutuelle.
Et quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,
Près de vous désolée, en accusant les dieux,
Pleure, et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux.

IV

Vous restez, mes amis, dans ces murs où la Seine
Voit sans cesse embellir les bords dont elle est reine,
Et près d'elle partout voit changer tous les jours
Les fêtes, les travaux, les belles, les amours.
Moi, l'espoir du repos et du bonheur peut-être,
Cette fureur d'errer, de voir et de connaître,
La santé que j'appelle et qui fuit mes douleurs,
Bien sans qui tous les biens n'ont aucunes douceurs,
A mes pas inquiets tout me livre et m'engage.

C'est au milieu des soins compagnons du voyage
Que m'attend une sainte et studieuse paix
Que les flèches d'amour ne trembleront jamais.
Je suivrai des amis, mais mon âme d'avance
Vous, mes autres amis, pleure de votre absence,
Et voudrait, partagée en des penchants si doux,
Et partir avec eux et rester près de vous.
Ce couple fraternel, ces âmes que j'embrasse
D'un lien qui, du temps craignant peu la menace,
Se perd dans notre enfance, unit nos premiers jours,
Sont mes guides encore; ils le furent toujours.
Toujours leur amitié, généreuse, empressée,
A porté mes ennuis et ne s'est point lassée.
Quand Phébus, que l'hiver chasse de vos remparts,
Va de loin vous jeter quelques faibles regards,
Nous allons, sur ses pas, visiter d'autres rives,
Et poursuivre au Midi ses chaleurs fugitives.
Nous verrons tous ces lieux dont les brillants destins
Occupent la mémoire ou les yeux des humains :
Marseille où l'Orient amène la fortune;
Et Venise élevée à l'hymen de Neptune;
Le Tibre, fleuve-roi; Rome, fille de Mars,
Qui régna par le glaive et règne par les arts;
Athènes qui n'est plus, et Byzance, ma mère;
Smyrne qu'habite encor le souvenir d'Homère.
Croyez, car en tous lieux mon cœur m'aura suivi,
Que partout où je suis vous avez un ami.
Mais le sort est secret! Quel mortel peut connaître
Ce que lui porte l'heure et l'instant qui va naître?

Souvent ce souffle pur dont l'homme est animé,
Esclave d'un climat, d'un ciel accoutumé,
Redoute un autre ciel, et ne veut plus nous suivre
Loin des lieux où le temps l'habitua de vivre.
Peut-être errant au loin, sous de nouveaux climats,
Je vais chercher la mort qui ne me cherchait pas.
Alors, ayant sur moi versé des pleurs fidèles,
Mes amis reviendront, non sans larmes nouvelles,
Vous conter mon destin, nos projets, nos plaisirs,
Et mes derniers discours et mes derniers soupirs.

Vivez heureux! gardez ma mémoire aussi chère,
Soit que je vive encor, soit qu'en vain je l'espère.
Si je vis, le soleil aura passé deux fois
Dans les douze palais où résident les mois,
D'une double moisson la grange sera pleine,
Avant que dans vos bras la voile nous ramène.
Si longtemps autrefois nous n'étions point perdus!
Aux plaisirs citadins tout l'hiver assidus,
Quand les jours repoussaient leurs bornes circonscrites,
Et des nuits à leur tour usurpaient les limites,
Comme oiseaux du printemps, loin du nid paresseux,
Nous visitons les bois et les coteaux vineux,
Les peuples, les cités, les brillantes naïades;
Et l'humide départ des sinistres Pléiades
Nous renvoyait chercher la ville et ses plaisirs,
Ou, souvent rassemblés, livrés à nos loisirs,
Honteux d'avoir trouvé nos amours infidèles,
Disputer des beaux-arts, de la gloire et des belles.

Ah! nous ressemblions, arrêtés ou flottants,
Aux fleuves, comme nous, voyageurs inconstants.
Ils courent à grand bruit; ils volent, ils bondissent;
Dans les vallons riants leurs flots se ralentissent.
Quand l'hiver, accourant du blanc sommet des monts,
Vient mettre un frein de glace à leurs pas vagabonds,
Ils luttent vainement, leurs ondes sont esclaves;
Mais le printemps revient amollir leurs entraves,
Leur frein s'use et se brise au souffle du zéphyr,
Et l'onde en liberté recommence à courir.

V

De l'art de Pyrgotèle élève ingénieux
Dont, à l'aide du tour, le fer industrieux
Aux veines des cailloux du Gange ou de Syrie
Sait confier les traits de la jeune Marie,
Grave sur l'améthyste ou l'onyx étoilé
Ce que d'elle aujourd'hui les dieux m'ont révélé.
Souvent, lorsqu'aux transports mon âme s'abandonne
L'harmonieux démon descend et m'environne,
Chante, et ses ailes d'or, agitant mes cheveux,
Rafraîchissent mon front qui bouillonne de feux,
Il m'a dit ta naissance, ô jeune Florentine!

C'est vous, nymphes d'Arno, qui des bras de Lucine
Vîntes la recueillir, et vos riants berceaux
L'endormirent au bruit de l'onde et des roseaux;
Et Phébus, du Cancer hôte ardent et rapide,
Ne pouvait point la voir, dans cette grotte humide,
Sous des piliers de nacre entourés de jasmin,
Reposer sur un lit de pervenche et de thym.
Abandonnant les fleurs, de sonores abeilles
Vinrent en bourdonnant sur ses lèvres vermeilles
S'asseoir et déposer ce miel doux et flatteur
Qui coule avec sa voix et pénètre le cœur.
Reine, aux yeux éclatants, la belle poésie
Lui sourit et trempa sa bouche d'ambroisie,
Arma ses faibles mains des fertiles pinceaux
Qui font vivre la toile en magiques tableaux,
Et mit dans ses regards ce feu, cette âme pure
Qui sait voir la beauté, fille de la nature.
Une lyre aux sept voix lui faisait écouter
Les sons que Pausilippe est fier de répéter.
Et les douces Vertus et les Grâces décentes,
Les bras entrelacés, autour d'elle dansantes,
Veillaient sur son sommeil, et surent la cacher
A Vénus, à l'Amour, qui brûlaient d'approcher;
Et puis au lieu de lait, pour nourrir son enfance,
Mêlèrent la candeur, la gaîté, l'indulgence,
La bienveillance amie au sourire ingénu,
Et le talent modeste à soi seul inconnu,
Et la sainte fierté que nul revers n'opprime,
La paix, la conscience ignorante du crime,

La simplicité chaste aux regards caressants,
Près de qui les pervers deviendraient innocents.

Artiste, pour l'honneur de ton durable ouvrage
Graves-y tous ces dons brillants sur son visage.
Grave, si tu le peux, son âme et ses discours,
Sa voix, lien puissant d'où dépendent nos jours;
Les jours de ses amis, troupe heureuse et fidèle,
Qui vivent tous pour elle, et qui mourraient pour elle.
De la seule beauté le flambeau passager
Allume dans les sens un feu prompt et léger;
Mais les douces Vertus et les Grâces décentes
N'inspirent aux cœurs purs que des flammes constantes.

VI

De Pange, le mortel dont l'âme est innocente,
Dont la vie est paisible et de crimes exempte,
N'a pas besoin du fer qui veille autour des rois,
Des flèches dont le Scythe a rempli son carquois,
Ni du plomb que l'airain vomit avec la flamme;
Incapable de nuire, il ne voit dans son âme
Nulle raison de crainte, et loin de s'alarmer,
Confiant, il se livre aux délices d'aimer.

O de Pange! ami sage! est bien fou qui s'ennuie.
Si les destins deux fois nous permettaient la vie,
L'une pour les travaux et les soins vigilants,
L'autre pour les amours, les plaisirs nonchalants,
On irait d'une vie âpre et laborieuse
Vers l'autre vie au moins pure et voluptueuse.
Mais si nous ne vivons, ne mourons qu'une fois.
Eh! pourquoi, malheureux, sous de bizarres lois
Tourmenter cette vie et la perdre sans cesse,
Haletants vers le gain, les honneurs, la richesse;
Oubliant que le sort, immuable en son cours,
Nous fit des jours mortels; et combien peu de jours!
Sans les dons de Vénus quelle serait la vie?
Dès l'instant où Vénus me doit être ravie,
Que je meure. Sans elle ici-bas rien n'est doux.

Humains, nous ressemblons aux feuilles d'un ombrage
Dont au faîte des cieux le soleil remonté
Rafraîchit dans nos bois les chaleurs de l'été.
Mais l'hiver, accourant d'un vol sombre et rapide,
Nous sèche, nous flétrit, et son souffle homicide
Secoue et fait voler, dispersés dans les vents,
Tous ces feuillages morts qui font place aux vivants.
La Parque, sur nos pas, fait courir devant elle
Midi, le soir, la nuit, et la nuit éternelle,
Et par grâce, à nos yeux qu'attend le long sommeil,
Laisse voir au matin un regard du soleil.
Quand cette heure s'enfuit, de nos regrets suivie,

La mort est désirable et vaut mieux que la vie.
O jeunesse rapide! ô songe d'un moment!
Puis l'infirme vieillesse, arrivant tristement,
Presse d'un malheureux la tête chancelante,
Courbe sur un bâton sa démarche tremblante,
Lui couvre d'un nuage et les yeux et l'esprit,
Et de soucis cuisants l'enveloppe et l'aigrit :
C'est son bien dissipé, c'est son fils, c'est sa femme,
Ou les douleurs du corps, si pesantes à l'âme,
Ou mille autres ennuis. Car, hélas! nul mortel
Ne vit exempt de maux sous la voûte du ciel.
Oh! quel présent funeste eut l'époux de l'Aurore,
De vieillir chaque jour et de vieillir encore,
Sans espoir d'échapper à l'immortalité!
Jeune, son front plaisait. Mais quoi! toute beauté
Se flétrit sous les doigts de l'aride vieillesse.
Sur le front du vieillard habite la tristesse;
Il se tourmente, il pleure, il veut que vous pleuriez.
Ses yeux par un beau jour ne sont plus égayés.
L'ombre épaisse et touffue et les prés de Zéphire
Ne lui disent plus rien, ne le font plus sourire.
La troupe des enfants, en l'écoutant venir,
Le fuit comme ennemi de leur jeune plaisir;
Et s'il aime, en tous lieux sa faiblesse exposée
Sert aux jeunes beautés de fable et de risée.

VII

A FRANÇOIS DE PANGE

Ami, de mes ardeurs, quoi! ta plume ose rire!
Quoi! tu ris de l'amour, tu ris de son empire!
Imprudent, c'est l'amour que tu viens outrager!
Ah! tremble, malheureux, il aime à se venger.
C'est toi-même aiguiser le trait qu'il te destine;
Toi-même sous tes pieds c'est creuser ta ruine.
J'ai vu de ces rieurs qui, fiers dans leurs beaux jours,
Insultaient à nos fers, à nos pleurs, aux amours,
Vieux, gémir sous le joug d'une jeune inhumaine;
Fatiguant leurs habits d'une richesse vaine,
Cachant leurs cheveux blancs, se traîner à ses pieds,
L'accabler de leurs dons mille fois envoyés;
Et d'une faible voix leurs lèvres palpitantes
Bégayer en pleurant des caresses tremblantes.
Alors en les voyant, le jeune homme à son tour
Rit des justes revers de leur antique amour.
Ami, va, c'est un dieu, la force est inutile;
Cède, c'est un enfant, un enfant indocile.
Les destins ont écrit (qui voudrait les blâmer?)
Que plus tôt ou plus tard chaque homme doit aimer;
Le plus tôt vaut le mieux. Ta science ennuyeuse

Te tue. Éteins, crois-moi, ta lampe studieuse,
Viens savoir être heureux; c'est la première loi,
Et loin de me gronder, viens aimer avec moi.

VIII

Quand la feuille en festons a couronné les bois,
L'amoureux rossignol n'étouffe point sa voix.
Il serait criminel aux yeux de la nature
Si, de ses dons heureux négligeant la culture
Sur son triste rameau, muet dans ses amours,
Il laissait sans chanter expirer les beaux jours.
Et toi, rebelle aux dons d'une si tendre mère,
Dégoûté de poursuivre une muse étrangère
Dont tu choisis la cour, trop bruyante pour toi,
Tu t'es fait du silence une coupable loi!
Tu naquis rossignol. Pouquoi loin du bocage
Où des jeunes rosiers le balsamique ombrage
Eût redit tes doux sons sans murmure écoutés,
T'en allais-tu chercher la muse des cités;
Cette muse, d'éclat, de pourpre environnée,
Qui, le glaive à la main, du diadème ornée,
Vient au peuple assemblé, d'une dolente voix,
Pleurer les grands malheurs, les empires, les rois?

Que n'étais-tu fidèle à ces muses tranquilles
Qui cherchent la fraîcheur des rustiques asiles,
Le front ceint de lilas et de jasmins nouveaux,
Et vont sur leurs attraits consulter les ruisseaux?
Viens dire à leurs concerts la beauté qui te brûle:
Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle,
Fuirais-tu les hameaux, ce séjour enchanté
Qui rend plus séduisant l'éclat de la beauté?
L'amour aime les champs, et les champs l'ont vu naître.
La fille d'un pasteur, une vierge champêtre,
Dans le fond d'une rose, un matin du printemps,
Le trouva nouveau-né. . . . .
Le sommeil entr'ouvrait ses lèvres colorées.
Elle saisit le bout de ses ailes dorées,
L'ôta de son berceau d'une timide main,
Tout trempé de rosée, et le mit dans son sein.
Tout, mais surtout les champs sont restés son empire.
Là tout aime, tout plaît, tout jouit, tout soupire;
Là de plus beaux soleils dorent l'azur des cieux;
Là les prés, les gazons, les bois harmonieux,
De mobiles ruisseaux la colline animée,
L'âme de mille fleurs dans les zéphyrs semée;
Là parmi les oiseaux l'amour vient se poser;
Là sous les antres frais habite le baiser.
Les muses et l'amour ont les mêmes retraites.
L'astre qui fait aimer est l'astre des poètes.
Bois, échos, frais zéphyrs, dieux champêtres et doux,
Le génie et les vers se plaisent parmi vous.
J'ai choisi parmi vous ma Muse jeune et chère;

IX

O Muses, accourez; solitaires divines,
Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines!
Soit qu'en ses beaux vallons Nîme égare vos pas;
Soit que de doux pensers, en de riants climats,
Vous retiennent aux bords de Loire ou de Garonne;
Soit que parmi les chœurs de ces nymphes du Rhône
Phébé dans la prairie, où son flambeau vous luit,
Dansantes vous admire au retour de la nuit;
Venez. J'ai fui la ville aux Muses si contraire,
Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire.
Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour
Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour.
Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre
L'oisive rêverie au suave délire;
Et les rapides chars et leurs cercles d'airain
Effarouchent les vers qui se taisent soudain.
Venez. Que vos bontés ne me soient point avares.
Mais, oh! faisant de vous mes pénates, mes lares,
Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi!
Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi
Dormir et ne rien faire, inutile poète,
Goûter le doux oubli d'une vie inquiète?
Vous savez si toujours, dès mes plus jeunes ans,

Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs;
Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires,
Cet âge d'or si cher à vos doctes mémoires,
Ces fleuves, ces vergers, Éden aimé des cieux
Et du premier humain berceau délicieux;
L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,
Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente;
Joseph, qui dans Sichem cherche et retrouve, hélas!
Ses dix frères pasteurs qui ne l'attendaient pas;
Rachel, objet sans prix qu'un amoureux courage
N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage.
Oh! oui, je veux un jour en des bords retirés,
Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,
Avoir un humble toit, une source d'eau vive
Qui parle, et dans sa fuite et féconde et plaintive
Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.
Là, je veux, ignorant le monde et ses travaux,
Loin du superbe ennui que l'éclat environne,
Vivre comme jadis, aux champs de Babylone,
Ont vécu, nous dit-on, ces pères des humains
Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints;
Avoir amis, enfants, épouse belle et sage;
Errer, un livre en main, de bocage en bocage;
Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,
Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs.
Douce mélancolie! aimable mensongère,
Des antres, des forêts déesse tutélaire,
Qui vient d'une insensible et charmante langueur
Saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur,

Quand, sorti vers le soir des grottes reculées,
Il s'égare à pas lents au penchant des vallées,
Et voit des derniers feux le ciel se colorer,
Et sur les monts lointains un beau jour expirer.
Dans sa volupté sage, et pensive et muette,
Il s'assied, sur son sein laisse tomber sa tête.
Il regarde à ses pieds, dans le liquide azur
Du fleuve, qui s'étend comme lui calme et pur,
Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages,
Et la pourpre en festons couronnant les nuages.
Il revoit près de lui, tout à coup animés,
Ces fantômes si beaux à nos pleurs tant aimés,
Dont la troupe immortelle habite sa mémoire.
Julie, amante faible et tombée avec gloire;
Clarisse, beauté simple où respire le ciel,
Dont la douleur ignore et la haine et le fiel,
Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure;
Clémentine adorée, âme céleste et pure,
Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,
Ne perd point l'innocence en perdant la raison;
Mânes aux yeux charmants, vos images chéries
Accourent occuper ses belles rêveries;
Ses yeux laissent tomber une larme. Avec vous
Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.
A vos persécuteurs il reproche leur crime.
Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.
Mais tout à coup il pense, ô mortels déplaisirs!
Que ces touchants objets de pleurs et de soupirs
Ne sont peut-être, hélas! que d'aimables chimères,

De l'âme et du génie enfants imaginaires.
Il se lève, il s'agite à pas tumultueux;
En projets enchanteurs il égare ses vœux.
Il ira, le cœur plein d'une image divine,
Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,
Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,
La servir, l'adorer et vivre à ses genoux.

X

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,
A votre fuite en vain un long regret s'oppose.
Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,
Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,
Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées,
Hélas! bientôt le flux des rapides années
Vous aura loin de moi fait voler sans retour.
Oh! si du moins alors je pouvais à mon tour,
Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière
Offrir à mes amis une ombre hospitalière;
Voir mes lares charmés, pour les bien recevoir,
A de joyeux banquets la nuit les faire asseoir;
Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,
Combien chez eux longtemps, dans leurs belles retraites,

Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,
Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois,
Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles,
Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,
J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits
Les muses, les plaisirs, et l'étude et la paix!
Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage;
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière, et son âme aux affronts,
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.
De ces honteux trésors je ne suis point jaloux.
Une pauvreté libre est un trésor si doux!
Il est si doux, si beau de s'être fait soi-même;
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime;
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
Sa cellule de cire, industrieux asile
Où l'on coule une vie innocente et tranquille;
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis;
De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis,
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses,
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses!
Ainsi l'on dort tranquille, et, dans son saint loisir,
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.
Si le sort ennemi m'assiège et me désole,
Je pleure; mais bientôt la tristesse s'envole,
Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,

Versent de tous les maux l'indifférent oubli.
Les délices des arts ont nourri mon enfance.
Tantôt, quand d'un ruisseau, suivi dès sa naissance,
La nymphe aux pieds d'argent a sous de longs berceaux
Fait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux,
Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,
Des vers fils de l'amour et de la solitude.
Tantôt de mon pinceau les timides essais
Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès.
Ma toile avec Sapho s'attendrit et soupire;
Elle rit et s'égaye aux danses du satyre;
Ou l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux,
Et pense voir et voit ses antiques aïeux
Qui, dans l'air appelés à ses hymnes sauvages,
Arrêtent près de lui leurs palais de nuages.
Beaux-arts, ô de la vie aimables enchanteurs,
Des plus sombres ennuis riants consolateurs,
Amis sûrs dans la peine et constantes maîtresses,
Dont l'or n'achète point l'amour ni les caresses,
Beaux-arts, dieux bienfaisants, vous que vos favoris
Par un indigne usage ont tant de fois flétris,
Je n'ai pas partagé leur honte trop commune.
Sur le front des époux de l'aveugle Fortune
Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux,
J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous.
Je ne vais point, au prix de mensonges serviles,
Vous marchander au loin des récompenses viles,
Et partout, de mes vers ambitieux lecteur,
Faire trouver charmant mon luth adulateur.

Abel, mon jeune Abel, et Trudaine et son frère,
Ces vieilles amitiés de l'enfance première,
Quand tous quatre, muets, sous un maître inhumain,
Jadis au châtiment nous présentions la main;
Et mon frère et Lebrun, les Muses elles-même;
De Pange, fugitif de ces neuf sœurs qu'il aime :
Voilà le cercle entier qui, le soir, quelquefois,
A des vers non sans peine obtenus de ma voix,
Prête une oreille amie et cependant sévère.
Puissé-je ainsi toujours dans cette troupe chère
Me revoir, chaque fois que mes avides yeux
Auront porté longtemps mes pas de lieux en lieux,
Amant des nouveautés compagnes de voyage,
Courant partout, partout cherchant à mon passage
Quelque ange aux yeux divins qui veuille me charmer
Qui m'écoute ou qui m'aime, ou qui se laisse aimer.

XI

Qui? moi? Moi, de Phébus te dicter les leçons?
Moi, dans l'ombre ignoré, moi, que les nourrissons
Pour émule aujourd'hui désavouraient peut-être?
Dans ce bel art des vers je n'ai point eu de maître;
Il n'en est point, ami. Les poëtes vantés
Sans cesse avec transport lus, relus, médités;

Les dieux, l'homme, le ciel, la nature sacrée
Sans cesse étudiée, admirée, adorée :
Voilà nos maîtres saints, nos guides éclatants.
A peine avais-je vu luire seize printemps,
Aimant déjà la paix d'un studieux asile,
Ne connaissant personne, inconnu, seul, tranquille,
Ma voix humble à l'écart essayait des concerts;
Ma jeune lyre osait balbutier des vers.
Déjà même Sapho, des champs de Mitylène,
Avait daigné me suivre aux rives de la Seine.
Déjà dans les hameaux, silencieux, rêveur,
Une source inquiète, un ombrage, une fleur,
Des filets d'Arachné l'ingénieuse trame,
De doux ravissements venaient saisir mon âme.
Des voyageurs lointains auditeur empressé,
Sur nos tableaux savants où le monde est tracé,
Je courais avec eux du couchant à l'aurore.
Fertile en songes vains que je chéris encore,
J'allais partout, partout bientôt accoutumé;
Aimant tous les humains, de tout le monde aimé.
Les pilotes bretons me portaient à Surate,
Que dis-je? dès ce temps mon cœur, mon jeune cœur
Commençait dans l'amour à sentir un vainqueur;
Il se troublait dès lors au souris d'une belle.
Qu'à sa pente première il est resté fidèle!
C'est là, c'est en aimant que, pour louer ton choix,
Les Muses d'elles-même adouciront ta voix.
Du sein de notre amie, oh! combien notre lyre
Abonde à publier sa beauté, son empire,

Ses grâces, son amour de tant d'amour payé!
Mais quoi! pour être heureux faut-il être envié?
Quand même auprès de toi les yeux de ta maîtresse
N'attireraient jamais les ondes du Permesse,
Qu'importe? Penses-tu qu'il ait perdu ses jours
Celui qui, se livrant à ses chères amours,
Recueilli dans sa joie, eut pour toute science
De jouir en secret? fut heureux en silence?

Qu'il est doux, au retour de la froide saison,
Jusqu'au printemps nouveau regagnant la maison,
De la voir devant vous accourir au passage,
Ses cheveux en désordre épars sur son visage!
Son oreille de loin a reconnu vos pas;
Elle vole et s'écrie et tombe dans vos bras,
Et, sur vous appuyée et respirant à peine,
A son foyer secret loin des yeux vous entraîne.
Là, mille questions qui vous coupent la voix,
Doux reproches, baisers, se pressent à la fois.
La table entre vous deux à la hâte est servie;
L'œil humide de joie, au banquet elle oublie
Et les mets et la table, et se nourrit en paix
Du plaisir de vous voir, de contempler vos traits.
Sa bouche ne dit rien; mais ses yeux, mais son âme,
Vous parlent, et bientôt des caresses de flamme
Vous mènent à ce lit qui se plaignait de vous.
C'est là qu'elle s'informe avec un soin jaloux
Si beaucoup de plaisirs, surtout si quelque belle
Habitait la contrée où vous étiez loin d'elle.

XII

L'art des transports de l'âme est un faible interprète,
L'art ne fait que des vers; le cœur seul est poète,
Sous sa fécondité le génie opprimé
Ne peut garder l'ouvrage en sa tête formé.
Malgré lui, dans lui-même, un vers sûr et fidèle
Se teint de sa pensée et s'échappe avec elle.
Son cœur dicte; il écrit. A ce maître divin
Il ne fait qu'obéir et que prêter sa main.
S'il est aimé, content, si rien ne le tourmente,
Si la folâtre joie et la jeunesse ardente
Étalent sur son teint l'éclat de leurs couleurs,
Ses vers, frais et vermeils, pétris d'ambre et de fleurs,
Brillants de la santé qui luit sur son visage,
Trouvent doux d'être au monde et que vieillir est sage.
Si, pauvre et généreux, son cœur vient de souffrir
Aux cris d'un indigent qu'il n'a pu secourir;
Si la beauté qu'il aime, inconstante et légère,
L'oublie en écoutant une amour étrangère;
De sables douloureux si ses flancs sont brûlés,
Ses tristes vers en deuil, d'un long crêpe voilés,
Ne voyant que des maux sur la terre où nous sommes
Jugent qu'un prompt trépas est le seul bien des hommes.
Toujours vrai, son discours souvent se contredit.

Comme il veut, il s'exprime; il blâme, il applaudit.
Vainement la pensée est rapide et volage :
Quand elle est prête à fuir, il l'arrête au passage.
Ainsi, dans ses écrits partout se traduisant,
Il fixe le passé pour lui toujours présent,
Et, sait, de se connaître ayant la sage envie,
Refeuilleter sans cesse et son âme et sa vie.

XIII

J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse.
Je suis donc sage enfin; je n'ai plus de maîtresse.
Sois satisfait, mon cœur. Sur un si noble appui
Tu vas dormir en paix dans ton sublime ennui.
Quel dégoût vient saisir mon âme consternée,
Seule dans elle-même, hélas! emprisonnée?
Viens, ô ma lyre! ô toi mes dernières amours
(Innocentes du moins); viens, ô ma lyre, accours.
Chante-moi de ces airs qu'à ta voix jeune et tendre
Les lyres de la Grèce ont su jadis apprendre.
Quoi! je suis seul? O dieux! où sont donc mes amis?
Ah! ce cœur qui, toujours à l'amitié soumis,
D'étendre ses liens fit son besoin suprême,
Faut-il l'abandonner, le laisser à lui-même?

Où sont donc mes amis? Objets chéris et doux!
Je souffre, ô mes amis! Ciel! où donc êtes-vous?
A tout ce qu'elle entend, de vous seuls occupée,
De chaque bruit lointain mon oreille frappée
Écoute, et croit souvent reconnaître vos pas;
Je m'élance, je cours, et vous ne venez pas.

Ah! vous accuserez votre absence infidèle,
Quand vous saurez qu'ainsi je souffre et vous appelle.
Que je plains un méchant! Sans doute avec effroi
Il porte à tout moment les yeux autour de soi;
Il n'y voit qu'un désert; tout fuit, tout se retire.
Son œil ne vit jamais de bouche lui sourire;
Jamais, dans les revers qu'il ose déclarer,
De doux regards sur lui s'attendrir et pleurer.
Oh! de se confier noble et douce habitude!
Non, mon cœur n'est point né pour vivre en solitude :
Il me faut qui m'estime, il me faut des amis
A qui dans mes secrets tout accès soit permis;
Dont les yeux, dont la main dans la mienne pressée
Réponde à mon silence, et sente ma pensée.
Ah! si pour moi jamais tout cœur était fermé,
Si nul ne songe à moi, si je ne suis aimé,
Vivre importun, proscrit, flatte peu mon envie.
Et quels sont ses plaisirs, que fait-il de la vie,
Le malheureux qui, seul, exclu de tout lien,
Ne connaît pas un cœur où reposer le sien,
Une âme où dans ses maux, comme en un saint asile,
Il puisse fuir la sienne et se rasseoir tranquille;

Pour qui nul n'a de vœux; qui jamais dans ses pleurs
Ne peut se dire : « Allons, je sais que mes douleurs
Tourmentent mes amis, et quoiqu'en mon absence
Ils accusent mon sort et prennent ma défense? »

XIV

Ah! le pourrai-je au moins? suis-je assez intrépide?
Et toute belle enfin serait-elle perfide?
Moi, tendre, même faible, et dans l'âge d'aimer,
Faut-il n'oser plus voir tout ce qui peut charmer?
Quand chacun à l'envi, jouit, aime, soupire,
Faut-il donc de Vénus abjurer seul l'empire?
Ne plus dire : « Je t'aime! » et dormir tout le jour,
Sans avoir pour adieux quelques baisers d'amour?
Et lorsque les désirs, les songes ou l'aurore
Troubleront mon sommeil, me réveiller encore,
Sans que ma main déserte et seule à s'avancer,
Trouve dans tout mon lit une main à presser?

XV

Souffre un moment encor; tout n'est que changement;
L'axe tourne, mon cœur; souffre encore un moment.

La vie est-elle toute aux ennuis condamnée?
L'hiver ne glace point tous les mois de l'année.
L'Eurus retient souvent ses bonds impétueux;
Le fleuve, emprisonné dans des rocs tortueux,
Lutte, s'échappe, et va, par des pentes fleuries,
S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.
C'est ainsi que, d'écueils et de vagues pressé,
Pour mieux goûter le calme, il faut avoir passé,
Des pénibles détroits d'une vie orageuse,
Dans une vie enfin plus douce et plus heureuse.
La Fortune, arrivant à pas inattendus,
Frappe et jette en vos mains mille dons imprévus :
On le dit. Sur mon seuil jamais cette volage
N'a mis le pied. Mais quoi! son opulent passage,
Moi qui l'attends plongé dans un profond sommeil,
Viendra, sans que j'y pense, enrichir mon réveil.

Toi qu'aidé de l'aimant plus sûr que les étoiles,
Le nocher sur la mer poursuit à pleines voiles;
Qui sais de ton palais, d'esclaves abondant,
De diamants, d'azur, d'émeraudes ardent,
Aux gouffres du Potose, aux antres de Golconde,
Tenir les rênes d'or qui gouvernent le monde,
Brillante déité! tes riches favoris
Te fatiguent sans cesse et de vœux et de cris.
Peu satisfait le pauvre. O belle souveraine
Peu; seulement assez pour que, libre de chaîne,
Sur les bords où, malgré ses rides, ses revers,
Belle encor l'Italie attire l'univers,

Je puisse au sein des arts vivre et mourir tranquille !
C'est là que mes désirs m'ont promis un asile;
C'est là qu'un plus beau ciel peut-être dans mes flancs
Éteindra les douleurs et les sables brûlants.
Là, j'irai t'oublier, rire de ton absence;
Là, dans un air plus pur respirer en silence,
Et nonchalant du terme où finiront mes jours,
La santé, le repos, les arts et les amours.

XVI

O nécessité dure ! ô pesant esclavage !
O sort ! je dois donc voir, et dans mon plus bel âge
Flotter mes jours, tissus de désirs et de pleurs,
Dans ce flux et reflux d'espoir et de douleurs !
Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie,
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité;
Je souris à la mort volontaire et prochaine;
Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne;
Le fer libérateur qui percerait mon sein
Déjà frappe mes yeux et frémit sous ma main;

Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse :
Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits; car à ses propres yeux,
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une étreinte invincible il embrasse la vie,
Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.
Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.

XVII

Je vis. Je souffre encor; battu de cent naufrages,
Tremblant, j'affronte encor la mer et les orages,
Quand je n'ai qu'à vouloir pour atteindre le port!
Lâche! aime donc la vie, ou n'attends pas la mort.

XVIII

Souvent le malheureux sourit parmi ses pleurs,
Et voit quelque plaisir naître au sein des douleurs.
Sous ses hauts monts ainsi l'Allobroge recèle,
Sous ses monts, de l'hiver la patrie éternelle,
Et les fleurs du printemps et les biens de l'été.
Sur leurs arides fronts le voyageur porté
S'étonne. Auprès des rocs d'âge en âge entassée,
En flots âpres et durs brille une mer glacée.
A peine sur le dos de ces sentiers luisants
Un bois armé de fer soutient ses pas glissants.
Il entend retentir la voix du précipice.
Il se tourne, et partout un amas se hérisse
De sommets ou brûlés ou de glace épaissis,
Fils du vaste mont Blanc, sur leurs têtes assis,
Et qui s'élève autant au-dessus de leurs cimes
Qu'ils s'élèvent eux-même au-dessus des abimes.
Mais bientôt à leurs pieds qu'il descende; à ses yeux
S'étendent mollement vallons délicieux,
Pâturages et prés, doux enfants des rosées,
Trient, Cluses, Maglan, humides Élysées,
Frais coteaux, où partout sur des flots vagabonds
Pend le mélèze altier, vieil habitant des monts.

XIX

Animé par l'amour, le vrai dieu des poétes,
Du Pinde, en mon printemps, j'ai connu les retraites,
Aux danses des neufs sœurs entremêlé mes pas,
Et de leurs jeux charmants su goûter les appas.
Je veux, tant que mon sang bouillonne dans mes veines,
Ne chanter que l'amour, ses douceurs et ses peines.
De convives chéris toujours environné,
A la joie avec eux sans cesse abandonné,

Fumant dans le cristal, que Bacchus à longs flots
Partout aille à la ronde éveiller les bons mots.
Reine de mes banquets, que ma déesse y vienne;
Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne;
Pour enivrer mes sens, que le feu de ses yeux
S'unisse à la vapeur des vins délicieux.
Hâtons-nous, l'heure fuit, un jour inexorable,
Vénus, qui pour les dieux fit le bonheur durable,
A nos cheveux blanchis refusera des fleurs,
Et le printemps pour nous n'aura plus de couleurs.
Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes
Respirent près de nous leur haleine de roses;
Que Laïs sans réserve abandonne à nos yeux

De ses charmes secrets les contours gracieux.
Quand l'âge aura sur nous mis sa main flétrissante,
Que pourra la beauté, quoique toute-puissante?
Nos cœurs en la voyant ne palpiteront plus.

C'est alors qu'exilé dans mon champêtre asile,
De l'antique sagesse admirateur tranquille,
De tout cet univers interrogeant la voix,
J'irai de la nature étudier les lois :
Par quelle main sur soi la terre suspendue
Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue;
Quel Titan foudroyé respire avec effort
Des cavernes d'Etna la ruine et la mort;
Si d'un axe brûlant le soleil nous éclaire;
Ou si roi, dans le centre, entouré de lumière,
A des mondes sans nombre, en leurs cercles roulants,
Il verse autour de lui ses regards opulents;
Comment à son flambeau Diane assujettie
Brille, de ses bienfaits chaque mois agrandie;
Si l'ourse au sein des flots craint d'aller se plonger;
Quel signe sur la main conduit le passager,
Quand sa patrie absente et longtemps appelée
Lui fait tenter l'Euripe et les flots de Malée;
Et quel, de l'abondance heureux avant-coureur,
Arme d'un aiguillon la main du laboureur.
Souvent, dès que le jour chassera les étoiles,
Aux hôtes des forêts j'irai tendre des toiles;
Sur les beaux fruits du Gange en nos bords transplantés

Des dieux de nos jardins appeler les bontés;
Lier à ses ormeaux la vigne paresseuse;
Voir à quelles moissons quelle terre est heureuse;
Aux vergers altérés conduire les ruisseaux;
De chaume et de filets armer les arbrisseaux,
Et soulager leurs troncs des branches inutiles,
Pour leur faire adopter des rameaux plus fertiles,
Mais alors que du haut des célestes déserts
L'astre de la nature embrasera les airs,
Tantôt dans ma maison plus commode que belle,
Tantôt sur le tapis dont se pare Cybèle,
Où des feux du midi le platane vainqueur
Entretient sous son ombre une épaisse fraîcheur,
J'aurai quelques amis, soutiens de ma vieillesse.
Le plaisir, qui n'est plus celui de ma jeunesse,
Est encor cependant le dieu de mes banquets :
L'œillet, la tubéreuse, y brillent en bouquets,
L'automne sur ses pas y conduit l'abondance
Et la douce gaîté, mère de l'indulgence,
Et, tel que dans l'Olympe à la table des dieux,
De pampres et de fruits et de fleurs radieux,
Donne à tous les objets offerts à son passage
Ce ris pur et serein qui luit sur son visage.
Cependant jouissons; l'âge nous y convie.
Avant de la quitter, il faut user la vie.
Le moment d'être sage est voisin du tombeau.
Allons, jeune homme, allons, marche; prends ce flambeau
Marche, allons. Mène-moi chez ma belle maîtresse.
J'ai pour elle aujourd'hui mille fois plus d'ivresse.

Je veux que des baisers plus doux, plus dévorants,
N'aient jamais vers le ciel tourné ses yeux mourants.

XX

S'ils n'ont point le bonheur, en est-il sur la terre?
Quel mortel, inhabile à la félicité,
Regrettera jamais sa triste liberté,
Si jamais des amants il a connu les chaînes?
Leurs plaisirs sont bien doux, et douces sont leurs peines.
S'ils n'ont point ces trésors que l'on nomme des biens,
Ils ont les soins touchants, les secrets entretiens;
Des regards, des soupirs la voix tendre et divine,
Et des mots caressants la mollesse enfantine.
Auprès d'eux tout est beau, tout pour eux s'attendrit,
Le ciel rit à la terre, et la terre fleurit.
Aréthuse serpente et plus pure et plus belle;
Une douleur plus tendre anime Philomèle.
Flore embaume les airs d'une plus douce odeur
Et son amant soupire avec plus de douceur.
. . . .
. . . .

Pour eux tout s'embellit, ils n'ont que de beaux cieux;
Aux plus arides bords Tempé rit à leurs yeux.
A leurs yeux tout est pur comme leur âme est pure;
Leur asile est plus beau que toute la nature.
La grotte, favorable à leurs embrassements,
D'âge en âge est un temple honoré des amants.
O rives du Pénée! antres, vallons, prairies,
Lieux qu'Amour a peuplés d'antiques rêveries;
Vous, bosquets d'Anio; vous, ombrages fleuris,
Dont l'épaisseur fut chère aux nymphes du Liris;
Toi surtout, ô Vaucluse! ô retraite charmante!
Oh! que j'aille y languir aux bras de mon amante;
De baisers, de rameaux, de guirlandes lié,
Oubliant tout le monde, et du monde oublié!
Ah! que ceux qui, plaignant l'amoureuse souffrance,
N'ont connu qu'une oisive et morne indifférence,
En bonheur, en plaisir pensent m'avoir vaincu:
Ils n'ont fait qu'exister, l'amant seul a vécu.

XXI

Que sert des tours d'airain tout l'appareil horrible?
Que servit à Junon cet Argus si terrible,

Ce front, de jalousie armé de toutes parts,
Où veillaient à la fois cent farouches regards?
Mais quoi que l'on oppose et d'adresse et de force,
Quand nul don, nul appât, nulle mielleuse amorce
Ne pourraient au dragon ravir l'or de ses bois,
Et du triple Cerbère assoupir les abois;
On t'aime, garde-toi d'abandonner la place.
Il faut oser. L'amour favorise l'audace.
Si l'envie à te nuire aiguise tous ses soins,
Toi, pour te rendre heureux, tenterais-tu donc moins
Il faut savoir contre eux tourner leurs propres armes;
Attacher leurs soupçons à de fausses alarmes;
Semer toi-même un bruit d'attaque, de danger;
Leur montrer sur ta route un flambeau mensonger.
Et, tandis que par toi leur prudence égarée
Rit, s'applaudit de voir ton attente frustrée,
Aveugles, auprès d'eux ils laissent échapper
Tes pas, qu'ils défiaient de les pouvoir tromper.
Tel, car ainsi que toi c'est l'amour qui le guide,
Un fleuve, à pas secrets, des campagnes d'Élide,
Seul, au milieu des mers, se fraye un sentier sûr,
Parmi les flots salés garde un flot doux et pur,
Invisible, d'Enna va chercher le rivage;
Et l'amère Téthys ignore son passage.

XXII

Lorsqu'un amant, qui pleure en vain près d'une belle,
La voit à ses rivaux également rebelle,
Il peut souffrir; il peut, sans honte et sans éclats,
Partager des rigueurs qui ne l'outragent pas.
Mais à d'autres que lui s'il voit qu'elle est unie,
Son infortune alors lui semble ignominie;
Et dans son cœur blessé gémissent en courroux
L'orgueil, l'amour : tous deux dieux sombres et jaloux.

XXIII

Nulle heure n'est oisive et nul instant n'est vide.
Le temps vole, pour eux, d'une aile si rapide!
Tous deux muets, tous deux tranquilles à l'écart,
S'étonnent à la fin qu'il soit déjà si tard.
Ils se parlent d'amour dans leur silence même.
L'âme sans le vouloir rêve de ce qu'elle aime.
Il est là : c'est assez.

Je leur ai conseillé de s'absenter quelquefois; mais vous n'avez rien à craindre, c'est un précepte bien pénible.

Eh! qui peut sans mourir s'éloigner d'une amante?

XXIV

Au matin.

Pour elle, en ce moment, au sortir de son lit,
Dans ces coupes dont Sèvre, émule de la Chine,
Façonne et fait briller la pâte blanche et fine,
Les glands dont l'Yémen recueille la moisson
Mêlent aux flots de lait leur amère boisson,
Ou du noir cacao la liqueur onctueuse
Teint sa bouche et ses lis d'une empreinte écumeuse.

XXV

Non, ces doctes beautés n'ont plus d'attraits pour moi,
Dont le cœur ne bat plus ni d'amour, ni d'effroi!

Qui sont faites à tout; dont le hardi sonrire
Entend tout, connaît tout, sait tout ce qu'on veut dire;
Dont, même en nous trompant, le visage imposteur
Daigne feindre l'amour et jamais la pudeur.

XXVI

Non, laisse-moi; retiens ces discours caressants,
Ces sourires trompeurs autant que séduisants,
Et ces yeux si divins quand ils font des blessures,
Ces lèvres tant de fois si doucement parjures,
Et ce baiser si doux, mais souvent inhumain,
Sceau d'un amour constant, scellé souvent en vain.
Ce transport aujourd'hui, parle, est-il bien sincère?
Je doute, je balance et crains quelque mystère.
Que veux-tu? Quel projet ton cœur a-t-il formé?
Le mien à ses détours est trop accoutumé.
Je ne sais; rarement en un excès si tendre
Tes caresses le jour ont osé se répandre,
Qu'elles ne m'aient caché sous leurs baisers menteurs
Quelque piège imprévu qui me coûtait des pleurs.
O ne me trahis point. Grâce! ô belle perfide.

XXVII

Sous le roc sombre et frais d'une grotte ignorée,
D'où coule une onde pure aux nymphes consacrée,
Je suivis l'autre jour un doux et triste son,
Et d'un faune plaintif j'ouïs cette chanson :
« Amour, aveugle enfant, quelle est ton injustice!
Hélas! J'aime Naïs; je l'aime sans espoir.
Comme elle me tourmente, Hylas fait son supplice.
Écho plaît au berger, il vole pour la voir;
Écho loin de ses pas suit les pas de Narcisse,
Qui la fuit, pour baiser un liquide miroir. »

XXVIII

Je dors, mais mon cœur veille; il est toujours à toi.
Un songe aux ailes d'or te descend près de moi.
Ton cœur bat sur le mien. Sous ma main chatouilleuse
Tressaille et s'arrondit ta peau voluptueuse.
Des transports ennemis de la paix du sommeil
M'agitent tout à coup en un soudain réveil;

Et seul, je trouve alors que ma bouche enflammée
Crut, baisant l'oreiller, baiser ta bouche aimée;
Et que mes bras, en songe, allant te caresser,
Ne pressaient que la plume en croyant te presser...

Et dormant ou veillant, moi je rêve toujours...

Le doux sommeil habite où sourit la fortune.
Pareil aux faux amis, le malheur l'importune.
Il vole se poser, loin des cris de douleurs,
Sur des yeux que jamais n'ont altérés les pleurs.
Perfide; mais pourtant chère quoique perfide...

Et ton cœur m'aimera, si ton cœur peut aimer...

. . . . tu verras ses rigueurs.
Se fondre et s'amollir à tes douces langueurs.

XXIX

Ainsi le jeune amant, seul, loin de ses délices,
S'assied sous un mélèze au bord des précipices,
Et là revoit la lettre où, dans un doux ennui,
Sa belle amante pleure et ne vit que pour lui.

Il savoure à loisir ces lignes qu'il dévore;
Il les lit, les relit et les relit encore;
Baise la lettre aimée et la porte à son cœur.
Tout à coup de ses doigts l'aquilon ravisseur
Vient, l'emporte et s'enfuit. Dieux! il se lève; il crie,
Il voit par le vallon, par l'air, par la prairie,
Fuir avec ce papier, cher soutien de ses jours,
Son âme et tout lui-même et toutes ses amours.
Il tremble de douleur, de crainte, de colère.
Dans ses yeux égarés roule une larme amère.
Il se jette en aveugle, à le suivre empressé,
Court, saute, vole, et, l'œil sur lui toujours fixé,
Franchit torrents, buissons, rochers, pendantes cimes,
Et l'atteint, hors d'haleine, à travers les abîmes.

XXX

Et moi, quand la chaleur ramenant le repos,
Fait descendre en été le calme sur les flots,
J'aime à venir goûter la fraîcheur du rivage,
Et, bien loin des cités, sous un épais feuillage,
Ne pensant à rien, libre et serein comme l'air
Rêver seul en silence, et regardant la mer.

XXXI

Jeune vierge à l'œil doux, à la voix douce et tendre,
Tu fuis, tu ne sais pas, tu ne veux point entendre
Que de tes yeux charmants la grâce et la douceur
Ont remis dans ta main les rênes de mon cœur.

XXXII

A l'heure où quelque amant inquiet, agité,
Sur sa couche déserte où son amour s'ennuie,
Qu'habitent les désirs et la triste insomnie,
Non sans plaisir, de loin, écoute les doux sons
Du clavier barbaresque aux nocturnes chansons;
Quand, partout dans Paris, seul, attendant l'aurore,
Dans ses pipeaux d'airain, charge utile et sonore,
Un vagabond Orphée, incliné sous le poids,
Du vent mélodieux fait résonner la voix.

Il rêve sous les bois; il les peuple de belles.
A ses jeunes chansons il sait donner des ailes,
Pour voler, enflammé d'amour et de désirs,
Porter à la beauté son âme et ses soupirs.

XXXIII

. . . . mes plaisirs veulent un peu de gloire.
J'aime qu'à votre amour je doive ma victoire.
Votre bouche dit non; votre voix et vos yeux
Disent un mot plus doux et le disent bien mieux.
Craignant de vous livrer, craignant de vous défendre,
Vous ne m'accordez rien et me laissez tout prendre.
La molle résistance, aux timides refus,
Est pour un cœur sensible une faveur de plus.

XXXIV

On ne vit que pour soi; l'amitié n'est qu'un nom.
Je veux que ton ami soit hors de tout soupçon;

Mais je vais, tout rempli de mon enchanteresse,
Lui conter mes plaisirs, sa beauté, mon ivresse.
De ces récits d'amour l'éloquente chaleur,
En me disant heureux, a fait tout mon malheur.
Peut-être sur ma foi dévorant ma conquête,
Il vole, en m'accusant, assurer ma défaite,
Me bannir de mon règne, et d'un récit d'amour
Devenir, s'il se peut, le héros à son tour;
Et, fier de me devoir une si belle proie,
Ma colère fera la moitié de sa joie.
Pâris fut ravisseur; mais les nœuds d'amitié
Au jeune Atride, au moins, ne l'avaient point lié.
Patrocle à Briséis aurait été rebelle;
Et Pylade ignorait qu'Hermione fût belle.
Tout change. Il est passé ce temps des vrais amis
Et le parjure utile est honnête et permis :
Il se rit de ma honte et de sa perfidie.
Moi seul, en mes moissons je soufflai l'incendie;
Moi seul, en lui vantant mon trésor clandestin,
J'ai du voleur nocturne aiguillonné la main.

XXXV

Je t'indique le fruit qui m'a rendu malade;

Je te crie en quel lieu, sous la route, est caché
Un abîme, où déjà mes pas ont trébuché.
D'un mutuel amour combien doux est l'empire!
Heureux, et plus heureux que je ne saurais dire,
Deux cœurs qui ne font qu'un, dont la vie et l'amour
N'auront, dans un long temps, qu'un même dernier jour!
Mais bien peu, qu'ont séduits de si douces chimères,
Ont fui le repentir et les larmes amères.
O poètes amants! conseillers dangereux,
Qui vantez la douceur des tourments amoureux,
Votre miel déguisait de funestes breuvages:
Sur les rochers d'Eubée, entourés de naufrages,
Allumant dans la nuit d'infidèles flambeaux,
Vous avez égaré mes crédules vaisseaux.
Mais que dis-je? vos vers sont tout trempés de larmes...

Ah! tremble que ton âme à la sienne livrée
Ne s'en puisse arracher sans être déchirée.
Même au sein du bonheur, toujours dans ton esprit
Garde ce qu'autrefois les sages ont écrit:
Une femme est toujours inconstante et fragile,
Et qui pense fixer leur caprice mobile,
Il pense avec sa main retenir l'aquilon,
Ou graver sur les flots un durable sillon.

. . . . mais, quelque soin jaloux et vigilant
Dont ton amour ait vu sa poursuite éludée,
Fuis d'employer jamais ces armes de Médée,

Des herbes de Colchos ces philtres embrasés,
Sous un sucre menteur ces poisons déguisés,
Qui, lui soufflant un feu mécanique et rapide,
Offusquent sa raison d'un nuage perfide;

Victoire fausse et lâche, indigne et vil détour
Que l'orgueil désavoue encor plus que l'amour!
Quelle gloire, en effet, quel plaisir, quand on aime,
De tenir une belle absente d'elle-même,
Qui, ne voyant plus rien, livre sans le savoir
Un cœur que tyrannise un aveugle pouvoir!
N'est-ce pas avouer que ton mérite habile
Craignait, pour se montrer, un œil libre et tranquille
Et que tu n'eus jamais cet aimable poison
Qui sait si doucement enivrer la raison?
Certes, quand une belle en mes bras s'abandonne,
Je veux qu'elle reçoive un baiser que je donne;
Que le sien y réponde, et, soumise à ma loi,
Qu'elle soit elle-même et sente que c'est moi.

... Ou ton projet sera la toile fugitive
De cette Pénélope, assiégée et captive,
Qui, d'Ulysse, en secret, implorant le retour,
Va défaire la nuit son ouvrage du jour.

... Du céleste voyage à mon char confié
En deux courses son vol a franchi la moitié.
Descendons, sous nos pas la nuit couvre les plaines.
De mes cygnes fumants je détache les rênes;

Demain même trajet s'ouvre devant mes yeux;
Mon char avec le jour regagnera les cieux.

XXXVI

Oh! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours
Sur le sein d'une belle en arrêter le cours!
Qu'au milieu des langueurs, au milieu des délices,
Achevant de Vénus les plus doux sacrifices,
Mon âme, sans efforts, sans douleurs, sans combats
Se dégage et s'envole et ne le sente pas!
Qu'attiré sur ma tombe, où la pierre luisante
Offrira de ma fin l'image séduisante,
Le voyageur ému dise avec un soupir :
« Ainsi puissé-je vivre et puissé-je mourir! »

DEUXIÈME LIVRE

I

Ah ! je les reconnais, et mon cœur se réveille.
Osons ! ô douces voix chères à mon oreille !
O mes Muses, c'est vous ; vous mon premier amour ;
Vous qui m'avez aimé dès que j'ai vu le jour !
Leurs bras, à mon berceau dérobant mon enfance,
Me portaient sous la grotte où Virgile eut naissance,
Où j'entendais le bois murmurer et frémir,
Où leurs yeux dans les fleurs me regardaient dormir.
Ingrat ! ô de l'amour trop coupable folie !
Souvent je les outrage et fuis et les oublie ;
Et sitôt que mon cœur est en proie au chagrin,
Je les vois revenir le front doux et serein.
J'étais seul, je mourais. Seul, Lycoris absente
De soupçons inquiets m'agite et me tourmente.
Je vois tous ses appas et je vois mes dangers ;
Ah ! je la vois livrée à des bras étrangers.
Elles viennent ! leur voix, leur aspect me rassure :
Leur chant mélodieux assoupit ma blessure ;

Je me fuis, je m'oublie, et mes esprits distraits
Se plaisent à les suivre et retrouvent la paix.
Par vous, Muses, par vous, franchissant les collines,
Soit que j'aime l'aspect des campagnes sabines,
Soit Catile ou Falerne et leurs riches coteaux,
Ou l'air de Blandusie et l'azur de ses eaux,
Par vous de l'Anio j'admire le rivage,
Par vous de Tivoli le poétique ombrage,
Et de Bacchus, assis sous des antres profonds,
La nymphe et le satyre écoutant les chansons;
Par vous la rêverie errante, vagabonde,
Livre à vos favoris la nature et le monde;
Par vous mon âme, au gré de ses illusions,
Vole et franchit les temps, les mers, les nations,
Va vivre en d'autres corps, s'égare, se promène,
Est tout ce qui lui plaît, car tout est son domaine.

Ainsi, bruyante abeille, au retour du matin,
Je vais changer en miel les délices du thym.
Rose, un sein palpitant est ma tombe divine...
Frêle atome d'oiseau, de leur molle étamine
Je vais sous d'autres cieux dépouiller d'autres fleurs.
Le papillon plus grand offre moins de couleurs;
Et l'Orénoque impur, la Floride fertile
Admirent qu'un oiseau si tendre, si débile,
Mêle tant d'or, de pourpre, en ses riches habits,
Et pensent dans les airs voir nager des rubis.
Sur un fleuve souvent l'éclat de mon plumage
Fait à quelque Léda souhaiter mon hommage.

Souvent, fleuve moi-même, en mes humides bras
Je presse mollement des membres délicats,
Mille fraîches beautés que partout j'environne;
Je les tiens, les soulève, et murmure et bouillonne.
Mais surtout, Lycoris, Protée insidieux,
Partout autour de toi je veille, j'ai des yeux.
Partout, sylphe ou zéphyr, invisible et rapide,
Je te vois. Si ton cœur complaisant et perfide
Livre à d'autres baisers une infidèle main,
Je suis là. C'est moi seul dont le transport soudain,
Agitant tes rideaux ou ta porte secrète,
Par un bruit imprévu t'épouvante et t'arrête.
C'est moi, remords jaloux, qui rappelle en ton cœur
Mon nom et tes serments et ma juste fureur.

Mais périsse l'amant que satisfait la crainte!
Périsse la beauté qui m'aime par contrainte,
Qui voit dans ses serments une pénible loi,
Et n'a point de plaisir à me garder sa foi!

II

Souvent le malheureux songe à quitter la vie,
L'espérance crédule à vivre le convie.

Le soldat sous la tente espère, avec la paix,
Le repos, les chansons, les danses, les banquets.
Gémissant sur le soc, le laboureur d'avance
Voit ses guérets chargés d'une heureuse abondance.
Moi, l'espérance amie est bien loin de mon cœur.
Tout se couvre à mes yeux d'un voile de langueur;
Des jours amers, des nuits plus amères encore.
Chaque instant est trempé du fiel qui me dévore;
Et je trouve partout mon âme et mes douleurs,
Le nom de Lycoris, et la honte et les pleurs.
Ingrate Lycoris! à feindre accoutumée,
Avez-vous pu trahir qui vous a tant aimée?
Avez-vous pu trouver un passe-temps si doux
A déchirer un cœur qui n'adorait que vous?
Amis, pardonnez-lui; que jamais vos injures
N'osent lui reprocher ma mort et ses parjures :
Je ne veux point pour moi que son cœur soit blessé,
Ni que pour l'outrager mon nom soit prononcé.
Ces amis m'étaient chers; ils aimaient ma présence.
Je ne veux qu'être seul, je les fuis, les offense,
Ou bien, en me voyant, chacun avec effroi
Balance à me connaître et doute si c'est moi.
Est-ce là cet ami, compagnon de leur joie,
A de jeunes désirs comme eux toujours en proie,
Jeune amant des festins, des vers, de la beauté?
Ce front pâle et mourant, d'ennuis inquiété,
Est celui d'un vieillard appesanti par l'âge,
Et qui déjà d'un pied touche au fatal rivage.
Sans doute, Lycoris, oui, j'ai fini mon sort

Quand tu ne m'aimes plus et souhaites ma mort.
Amis, oui, j'ai vécu; ma course est terminée.
Chaque heure m'est un jour, chaque jour une année;
Les amants malheureux vieillissent en un jour.
Ah! n'éprouvez jamais les douleurs de l'amour :
Elles hâtent encor nos fuseaux si rapides,
Et, non moins que le temps, la tristesse a des rides.
Quoi! Gallus! quoi! le sort, si près de ton berceau,
Ouvre à tes jeunes pas ce rapide tombeau?
Hélas! mais quand j'aurai subi ma destinée,
Du Léthé bienfaisant la rive fortunée
Me prépare un asile et des ombrages verts :
Là, les danses, les jeux, les suaves concerts,
Et la fraîche naïade, en ses grottes de mousse,
S'écoulant sur des fleurs, mélancolique et douce;
Là, jamais la beauté ne pleure ses attraits,
Elle aime, elle est constante, elle ne ment jamais;
Là tout choix est heureux, toute ardeur mutuelle,
Et tout plaisir durable, et tout serment fidèle.
Que dis-je? on aime alors sans trouble; et les amants,
Ignorant le parjure, ignorent les serments.

Venez me consoler, aimables héroïnes.
O Léthé! fais-moi voir leurs retraites divines;
Viens me verser la paix et l'oubli de mes maux.
Ensevelis au fond de tes dormantes eaux
Le nom de Lycoris, ma douleur, mes outrages.
Un jour peut-être aussi, sous les riants bocages,
Lycoris reviendra tout en pleurs demander mon amour;

Me dire que le Styx me la rend plus sincère,
Qu'à moi seul désormais elle aura soin de plaire,
Que cent fois, rappelant notre antique bien,
Elle a vu que son cœur avait besoin du mien.
Lycoris à mes yeux ne sera plus charmante :
Pourtant... O Lycoris! ô trop funeste amante!
Si tu l'avais voulu, Gallus, plein de sa foi,
Avec toi voulait vivre et mourir avec toi.

III

Vois ta brillante image à vivre destinée,
D'une immortelle fleur dans mes vers couronnée.
L'étranger, dans mes vers contemplant tes attraits,
S'informera de toi, de ton nom, de tes traits,
Et quelle fut enfin celle qui, dans la France,
Était la Lycoris du Gallus de Byzance.
De la reine d'amour les jeunes favoris
Demanderont aux dieux une autre Lycoris.
L'amante inquiétée ou la fidèle épouse
Te verra dans mes vers et deviendra jalouse.
Un enfant d'Apollon, par l'amour excité,
Fait aux rides du Temps survivre la beauté.

IV

Elle a pu me bannir ! Imprudente et sans foi,
Aux bras d'un autre amant elle a fui loin de moi !
Il la quitte aujourd'hui. Comme elle il est volage.
Elle apprend à son tour à gémir d'un outrage,
Et sans doute en pleurant se ressouvient, hélas !
D'un qui l'aima toujours et ne l'outrageait pas.





ÉLÉGIES ITALIENNES

ET ORIENTALES

I

... Ma main veut fixer ces rapides tableaux,
Et frémit et s'élance et vole à ses pinceaux :
Tantôt m'éblouissant d'une clarté soudaine,
La sainte poésie et m'échauffe et m'entraîne,
Et ma pensée, ardente à quelque grand dessein,
En vers tumultueux bouillonne dans mon sein.
Ou bien dans mon oreille un fils de Polymnie,
A qui Naple enseigna la sublime harmonie,
A laissé pour longtemps un aiguillon vainqueur
Et son chant retentit... dans mon cœur.

... Des belles voluptés la voix enchanteresse
N'aurait point entraîné mon oisive jeunesse.

Je n'aurais point, en vers de délices trempés
Et de l'art des plaisirs mollement occupés,
Plein des douces fureurs d'un délire profane,
Livré nue aux regards ma muse courtisane;
J'aurais, jeune Romain, au sénat, aux combats,
Usé pour la patrie et ma voix et mon bras;
Et si du grand César l'invincible génie
A Pharsale eût fait vaincre enfin la tyrannie,
J'aurais su, finissant comme j'avais vécu,
Sur les bords africains, défait et non vaincu,
Fils de la liberté, parmi ses funérailles,
D'un poignard vertueux déchirer mes entrailles.
Et des pontifes saints les bancs religieux
Verraient même aujourd'hui vingt sophistes pieux
Prouver en longs discours appuyés de maximes
Que toutes mes vertus furent de nobles crimes,
Que ma mort fut d'un lâche et que le bras divin
M'a gardé des tourments qui n'auront point de fin.

II

L'emploi de la vieillesse est plus sage et plus beau;
Mais on rit qu'une muse, hélas! près du tombeau,
Ceignant son front glacé de guirlandes fanées,

Sous le rouge et le fard déguisant ses années,
D'une tremblante voix chante encor le printemps.
On rit quand, opprimé sous le fardeau des ans,
Vieux amant, vieux chanteur, un poète ose peindre
Des douceurs qu'il n'a plus et qu'il ne peut que feindre,
Et d'une voix fardée et d'un vers doucereux
Nous conte en cheveux blancs ses exploits amoureux.
Un vieillard n'aime plus. Il n'est, dans sa tendresse,
Ni pressant, ni timide avec délicatesse;
La douce émotion n'agite plus son cœur,
Et son baiser rebute et n'a point de fraîcheur.
La troupe aux yeux charmants des trois sœurs ingénues,
Qu'un même nœud retient dansantes, demi-nues,
Fuit un triste vieillard qui n'a que des regrets,
Et qui veut à la rose unir ses noirs cyprès.
Elles aiment à voir deux âmes enfantines
Se conter tour à tour leurs caresses divines;
Deux visages brillants de jeunesse et d'amour
Se presser l'un sur l'autre à la fuite du jour;
Deux jeunes seins se joindre et palpiter ensemble;
Deux bouches de vingt ans, qu'un même feu rassemble,
Mêler leur douce haleine et leurs cris langoureux,
Leurs baisers dévorants, humides, savoureux.

... Ah! qu'ils portent ailleurs ces reproches austères
D'une triste raison ces farouches conseils,
Et ces sourcils hideux, et ces plaintes amères
De leur âge chagrin, lugubres appareils.
Lycoris, les amours ont un plus doux langage;

Jouissons; être heureux c'est sans doute être sage.
Vois les soleils mourir au vaste sein des eaux;
Téthys donne la vie à des soleils nouveaux,
Qui mourront dans son sein, et renaîtront encore;
Pour nous, un autre sort est écrit chez les dieux;
Nous n'avons qu'un seul jour; et ce jour précieux
S'éteint dans une nuit qui n'aura point d'aurore.
Vivons, ma Lycoris, elle vient à grands pas
Et dès demain peut-être, elle nous environne;
Profitons du moment que le destin nous donne;
Ce moment qui s'envole et qui ne revient pas.
Vivons, tout nous le dit : vivons, l'heure nous presse.
Les roses dont l'amour pare notre jeunesse
Seront autant de biens dérobés au trépas.

III

ÉLOGE DE LA VIEILLESSE

O délices d'amour ! et toi, molle paresse,
Vous aurez donc usé mon oisive jeunesse !
Les belles sont partout. Pour chercher les beaux-arts,
Des Alpes vainement j'ai franchi les remparts;
Rome d'amours en foule assiége mon asile.

Sage vieillesse, accours! ô déesse tranquille,
De ma jeune saison éteins ces feux brûlants,
Sage vieillesse! Heureux qui, dès ses premiers ans,
A senti de son sang, dans ses veines stagnantes,
Couler d'un pas égal les ondes languissantes;
Dont les désirs jamais n'ont troublé la raison;
Pour qui des yeux n'ont point de suave poison;
Au sein de qui, jamais, une absente perdue
N'a laissé l'aiguillon d'une trop belle vue;
Qui, s'il regarde et loue un front si gracieux,
Ne le voit plus, sitôt qu'il n'est plus sous ses yeux!
Doux et cruels tyrans, brillantes héroïnes,
Femmes, de ma mémoire habitantes divines,
Fantômes enchanteurs, cessez de m'égarer.
O mon cœur! ô mes sens! laissez-moi respirer.
Laissez-moi, dans la paix de l'ombre solitaire,
Travailler à loisir quelque œuvre noble et fière
Qui, sur l'amas des temps propre à se maintenir,
Me recommande aux yeux des âges à venir.
Mais, non! j'implore en vain un repos favorable;
Je t'appartiens, amour, amour inexorable;
Et tu ne permets pas à ton esclave amant
De pouvoir, loin de toi, se distraire un moment!

... Il a le bien d'aimer sans en avoir les peines;
Il n'en exige rien, il ne veut que l'aimer.
Elle y consent... tout le monde le sait...
Elle le permet... et n'en fait point mystère,
Et ne le reçoit point avec un œil sévère,

N'affecte point de rire en le voyant pleurer,
Ne met point son étude à le désespérer.
Non. Il entre, elle accourt. Une aimable indulgence
Sourit dans ses beaux yeux au vieillard qui s'avance.
Il l'embrasse. Il n'a point ces suprêmes plaisirs
Dont son âge paisible ignore les désirs.
Il est assis près d'elle. Il la voit, il. . .
Elle livre ses bras à ses baisers. . .
A ses débiles mains laisse presser ses flancs.
Et le caresse et joue avec ses cheveux blancs.
. . . .
. . . .
Au sein de ses amis il éteint son flambeau,
Et ceux qui l'ont connu pleurent sur son tombeau.

IV

O c'est toi! Je t'attends, ô ma belle Romaine.
Chez toi, dans cet asile où le soir nous ramène
Seul je mourais d'attendre et tu ne venais pas.
Mon cœur en palpitant a reconnu tes pas.
Cette molle ottomane . . . .
Ces glaces, tant de fois belles de ta présence,
Ces coussins odorants, d'aromates remplis,

Sous tes membres divins tant de fois amollis;
Ces franges en festons que tes mains ont touchées,
Ces fleurs dans ces cristaux par toi-même attachées;
L'air du soir si suave à la fin d'un beau jour,
Tout embrasait mon sang : tout mon sang est amour.
Non, plus de feux jamais, non, jamais plus d'ivresse
N'ont chatouillé ce cœur affamé de caresses;
Je veux rassasier cet amour indompté,
. . . . qui seul est la beauté.
Je veux que sur mon sein et plus qu'à demi nue,
Tu repaisses mes sens d'une si belle vue.
Viens encore opposer à mes brûlants transports
De tes bras envieux la lutte et les efforts;
Ou ton ordre . . . ou ta douce prière,
Ou du lin ennemi la jalouse barrière;
Mes bras, plus que les tiens agiles et pressants,
Forceront le rempart de tes bras impuissants.
Mes baisers, sur ta bouche ou timide ou colère,
Repousseront ton ordre ou ta douce prière.
Robe, lin, ces gardiens de tes charmes si beaux,
Sous mes fougueuses mains voleront en lambeaux.
A ma victoire alors tout entière livrée,
Il faudra bien céder à te voir adorée,
Lorsque pour se couvrir, enfin, tous tes appas
N'auront que mes fureurs et ma bouche et mes bras.

V

Allez, mes vers, allez; je me confie à vous;
Allez fléchir son cœur, désarmer son courroux;
Suppliez, gémissez, implorez sa clémence,
Tant, qu'elle vous admette enfin à sa présence.
Entrez; à ses genoux prosternez vos douleurs,
Le deuil peint sur le front, abattus, tout en pleurs.
Et ne revoyez point mon seuil triste et farouche,
Que vous ne m'apportiez un pardon de sa bouche.

VI

Tel j'étais autrefois et tel je suis encor.
Quand ma main imprudente a tari mon trésor,
Quand la nuit, accourant au sortir de la table,
Si Laure m'a fermé le seuil inexorable,
Je regagne mon toit... là, lecteur studieux,
Content et sans désirs, je rends grâces aux dieux.
Je crie : O soins de l'homme, inquiétudes vaines!

Oh! que de vide, hélas! dans les choses humaines!
Faut-il ainsi poursuivre au hasard emportés
Et l'argent et l'amour, aveugles déités!
Mais si Plutus revient, de sa source dorée,
Conduire dans mes mains quelque veine égarée,
A mes signes, du fond de son appartement,
Si ma blanche voisine a souri mollement;
Adieu les grands discours, et le volume antique,
Et le sage Lycée, et l'auguste portique;
Et reviennent en foule et soupirs et billets,
Soins de plaire, parfums et fêtes et banquets,
Et longs regards d'amour et molles élégies
Et jusques au matin amoureuses orgies.

VII

Elle avance, elle hésite, elle traîne ses pas.
Grande, blanche. Sa tête aux attraits délicats
Est penchée. Elle rit; mais à demi troublée,
D'un léger vêtement couverte et non voilée.
Le Gange a filé l'or qui de ses noirs cheveux
Dans un réseau de soie emprisonne les nœuds.
Golconde, à pleines mains, sur sa riche ceinture
A jeté le rubis et l'émeraude pure;

Cercle étroit et facile où ses flancs sont pressés,
Dans leur souplesse molle avec grâce élancés.
Le diamant en feu, lumineuse merveille,
Presse son doigt de rose et pend à son oreille.
Son beau sein, éclatant de beauté et d'amour,
Et s'élève et repousse un précieux contour.
De perles dont Ceylan voit son onde si vaine,
Et de perles encor serpente une autre chaîne,
Sur ses bras nus, divins, dont les yeux sont charmés,
Qu'avec un soin d'amour la nature a formés.
Assise auprès de lui, ses yeux pleins de son âme
Nagent dans les langueurs d'une amoureuse flamme,
Et sa voix sur un luth, voluptueux accents,
Lui soupire en chanson la langue des Persans...
Et l'amour n'a point mis aux genoux d'une belle
D'esclave plus soumis ni d'amant plus fidèle.

VIII

Salut, terre où Saturne a trouvé le repos,
Mère de l'abondance et mère des héros!
Salut, dieux paternels d'une terre sacrée!
O Romulus! et toi, Vesta, reine adorée!
Toi qui tiens sous ta garde, en tes asiles saints,
Et le Tibre toscan et les palais romains.

IX

Partons, la voile est prête et Byzance m'appelle,
Je suis vaincu, je fuis. Au joug d'une cruelle
Le temps, les longues mers peuvent seuls m'arracher.
Ses traits que, malgré moi, je vais toujours chercher,
Son image partout à mes yeux répandue,
Et les lieux qu'elle habite, et ceux où je l'ai vue,
Son nom qui me poursuit, tout offre à tout moment
Au feu qui me consume un funeste aliment.
Ma chère liberté, mon unique héritage,
Trésor qu'on méconnaît tant qu'on en a l'usage,
Si doux à perdre, hélas! et sitôt regretté,
M'attends-tu sur ces bords, ma chère liberté?

X

Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
Et nymphe du Bosphore, et nymphe Propontide,
Qui voyez aujourd'hui du barbare Osmanlin

Le croissant oppresseur toucher à son déclin;
Hèbre, Pangée, Hœmus, et Rhodope et Riphée;
Salut, Thrace, ma mère, et la mère d'Orphée,
Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps;
Car c'est là qu'une Grecque en son jeune printemps,
Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,
Me fit naître Français dans le sein de Byzance.

XI

Rustan peut en un mois parcourir ses sillons;
Des coursiers d'Yémen peuplent tous ses vallons,
Il a toute une armée, aux regards formidables,
Qui tient de son palais les portes redoutables.
Les murs de ses jardins au zéphyr enchanté
Semblent enceindre au loin quelque vaste cité.
De cent noirs Africains la sûre jalousie
Lui garde cent beautés, l'élite de l'Asie
Que des bains odorants les suaves apprêts
Conduisent à son lit éclatantes d'attraits.
. . . .
Les crins de trois coursiers marchent devant ses pas.

XII

Où sont ces grands tombeaux qui devaient à jamais
D'une épouse fidèle attester les regrets?
L'herbe couvre Corinthe, Argos, Sparte, Mycènes;
La faux coupe le chaume aux champs où fut Athènes.
Ilion, de ces dieux qui bâtirent tes tours,
Contre le fils d'Achille implore le secours.
Et toi qui, subjuguant l'un et l'autre Neptune,
De Rome si longtemps balanças la fortune,
De tes murs aujourd'hui, de tes fameux remparts
On cherche vainement les cadavres épars.
Et vous, fiers monuments des arts et du génie,
Que la main d'une femme éleva sur l'Asie,
Prodigieuse enceinte où l'Euphrate étonné
Vit de ses flots vaincus le cours emprisonné;
Murs de bitume enduits, dont les vastes racines
Semblaient de l'univers attendre les ruines;
Jardins audacieux dans les airs soutenus,
Temples, marbres, métaux, qu'êtes-vous devenus?
Votre nom plus heureux, grâce aux chantres célèbres,
De la nuit envieuse a percé les ténèbres.

TROISIÈME LIVRE

I

O lignes que sa main, que son cœur a tracées!
O nom baisé cent fois! craintes bientôt chassées!
Oui : cette longue route et ces nouveaux séjours,
Je craignais... Mais enfin mes lettres, nos amours,
Ma mémoire, partout sont tes chères compagnes.
Dis vrai! Suis-je avec toi dans ces riches campagnes
Où du Rhône indompté l'Arve trouble et fangeux
Vient grossir et souiller le cristal orageux?

Ta lettre se promet qu'en ces nobles rivages
Où Sénart épaissit ses immenses feuillages,
Des vers pleins de ton nom attendent ton retour,
Tout trempés de douceurs, de caresses, d'amour.
Heureux qui, tourmenté de flammes inquiètes,
Peut du Permesse encor visiter les retraites,
Et, loin de son amante égayant sa langueur,
Calmer par des chansons les troubles de son cœur!
Camille, où tu n'es point, moi je n'ai pas de Muse.
Sans toi, dans ses bosquets Hélicon me refuse;

Les cordes de la lyre ont oublié mes doigts,
Et les chœurs d'Apollon méconnaissent ma voix.
Ces regards purs et doux, que sur ce coin du monde
Verse d'un ciel ami l'indulgence féconde,
N'éveillent plus mes sens ni mon âme. Ces bords
Ont beau de leur Cybèle étaler les trésors;
Ces ombrages n'ont plus d'aimables rêveries,
Et l'ennui taciturne habite ces prairies.
Tu fis tous leurs attraits : ils fuyaient avec toi
Sur le rapide char qui t'éloignait de moi.
Errant et fugitif, je demande Camille
A ces antres, souvent notre commun asile;
Ou je vais te cherchant dans ces murs attristés,
Sous tes lambris, jamais par moi seul habités,
Où ta harpe se tait, où la voûte sonore
Fut pleine de ta voix et la répète encore,
Où tous ces souvenirs cruels et précieux
D'un humide nuage obscurcissent mes yeux.
Mais pleurer est amer pour une belle absente;
Il n'est doux de pleurer qu'aux pieds de son amante,
Pour la voir s'attendrir, caresser vos douleurs,
Et de sa belle main vous essuyer vos pleurs,
Vous baiser, vous gronder, jurer qu'elle vous aime,
Vous défendre une larme et pleurer elle-même.

Eh bien, sont-ils bien tous empressés à te voir?
As-tu sur bien des cœurs promené ton pouvoir?
Vois-tu les jours suivis de plaisir et de gloire,
Et chacun de tes pas compter une victoire?

Oh! quel est mon bonheur si, dans un bal bruyant,
Quelque belle tout bas te reproche en riant
D'un silence distrait ton âme enveloppée,
Et que sans doute ailleurs elle est mieux occupée!
Mais dieux! puisse-tu voir, sous un ennui rongeur,
De ta chère beauté flétrir toute la fleur,
Plutôt que d'être heureuse à grossir tes conquêtes,
D'aller chercher toi-même et désirer des fêtes,
Ou sourire le soir, assise au coin d'un bois,
Aux éloges rusés d'une flatteuse voix,
Comme font trop souvent de jeunes infidèles,
Sans songer que le ciel n'épargne point les belles.
Invisible, inconnu, dieux! pourquoi n'ai-je pas
Sous un voile étranger accompagné tes pas?
J'ai pu de ton esclave, ardent, épris de zèle,
Porter, comme le cœur, le vêtement fidèle.
Quoi! d'autres loin de moi te prodiguent leurs soins,
Devinent tes pensers, tes ordres, tes besoins!
Et quand d'âpres cailloux la pénible rudesse
De tes pieds délicats offense la faiblesse,
Mes bras ne sont point là pour presser lentement
Ce fardeau cher et doux et fait pour un amant!
Ah! ce n'est pas aimer que prendre sur soi-même
De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime.
Il fut un temps, Camille, où, plutôt qu'à me fuir,
Tout le pouvoir des dieux t'eût contrainte à mourir!

Et puis d'un ton charmant ta lettre me demande
Ce que je veux de toi, ce que je te commande!

Ce que je veux? dis-tu. Je veux que ton retour
Te paraisse bien lent; je veux que nuit et jour
Tu m'aimes. Nuit et jour, hélas! je me tourmente.
Présente au milieu d'eux, sois seule, sois absente;
Dors en pensant à moi; rêve-moi près de toi;
Ne vois que moi sans cesse, et sois toute avec moi.

II

Pourquoi de mes loisirs accuser la langueur?
Pourquoi vers des lauriers aiguillonner mon cœur!
Abel, que me veux-tu? Je suis heureux, tranquille.
Tu veux m'ôter mon bien, mon amour, ma Camille,
Mes rêves nonchalants, l'oisiveté, la paix,
A l'ombre, au bord des eaux, le sommeil pur et frais.
Ai-je connu jamais ces noms brillants de gloire
Sur qui tu viens sans cesse arrêter ma mémoire?
Pourquoi me rappeler, dans tes cris assidus,
Je ne sais quels projets que je ne connais plus?
Que d'Achille outragé l'inexorable absence
Livre à des feux troyens les vaisseaux sans défense:
Qu'à Colomb pour le nord révélant son amour,
L'aimant nous ait conduit où va finir le jour;
Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse

Recevaient ma première et bouillante jeunesse,
Plein de ces grands objets, ivre de chants guerriers,
Respirant la mêlée et les cruels lauriers,
Je me couvrais de fer, et d'une main sanglante
J'animais au combat ma lyre turbulente;
Des arrêts du destin prophète audacieux,
J'abandonnais la terre et volais chez les dieux.
Au flambeau de l'Amour j'ai vu fondre mes ailes.
Les forêts d'Idalie ont des routes si belles!
Là, Vénus, me dictant de faciles chansons,
M'a nommé son poete entre ses nourrissons.
Si quelquefois encore, à tes conseils docile,
Ou jouet d'un esprit vagabond et mobile,
Je veux, de nos héros admirant les exploits,
A des sons généreux solliciter ma voix,
Aux sons voluptueux ma voix accoutumée
Fuit, se refuse et lutte, incertaine, alarmée;
Et ma main, dans mes vers de travail tourmentés,
Poursuit avec effort de pénibles beautés.
Mais si, bientôt lassé de ces poursuites folles,
Je retourne à mes riens que tu nommes frivoles,
Si je chante Camille, alors écoute, voi :
Les vers pour la chanter naissent autour de moi.
Tout pour elle a des vers! Ils renaissent en foule;
Ils brillent dans les flots du ruisseau qui s'écoule;
Ils prennent des oiseaux la voix et les couleurs;
Je les trouve cachés dans les replis des fleurs.
Son sein a le duvet de ce fruit que je touche;
Cette rose au matin sourit comme sa bouche;

Le miel qu'ici l'abeille eut soin de déposer
Ne vaut pas à mon cœur le miel de son baiser.
Tout pour elle a des vers! Ils me viennent sans peine,
Doux comme son parler, doux comme son haleine.
Quoi qu'elle fasse ou dise, un mot, un geste heureux
Demande un gros volume à mes vers amoureux.
D'un souris caressant si son regard m'attire,
Mon vers plus caressant va bientôt lui sourire,
Si la gaze la couvre, et le lin pur et fin,
Mollement, sans apprêt; et la gaze et le lin
D'une molle chanson attend une couronne.
D'un luxe étudié si l'éclat l'environne,
Dans mes vers éclatants sa superbe beauté
Vient ravir à Junon toute sa majesté.
Tantôt c'est sa blancheur, sa chevelure noire;
De ses bras, de ses mains le transparent ivoire,
Mais si jamais, sans voile et les cheveux épars,
Elle a rassasié ma flamme et mes regards,
Elle me fait chanter, amoureuse Ménade,
Des combats de Paphos une longue Iliade;
Et si de mes projets le vol s'est abaissé,
A la lyre d'Homère ils n'ont point renoncé.
Mais, en la dépouillant de ses cordes guerrières,
Ma main n'a su garder que les cordes moins fières
Qui chantèrent Hélène et les joyeux larcins,
Et l'heureuse Corcyre, amante des festins.
Mes chansons à Camille ont été séduisantes.
Heureux qui peut trouver des Muses complaisantes,
Dont la voix sollicite et mène à ses désirs

Une jeune beauté qu'appelaient ses soupirs !
Hier, entre ses bras, sur sa lèvre fidèle,
J'ai surpris quelques vers que j'avais faits pour elle.
Et sa bouche, au moment que je l'allais quitter,
M'a dit : « Tes vers sont doux, j'aime à les répéter. »
Si cette voix eût dit même chose à Virgile,
Abel, dans ses hameaux, il eût chanté Camille,
N'eût point cherché la palme au sommet d'Hélicon,
Et le glaive d'Énée eût épargné Didon.

III

Mânes de Callimaque, ombre de Philétas,
Dans vos saintes forêts daignez guider mes pas.
J'ose, nouveau pontife, aux antres du Permesse,
Mêler des chants français dans les chœurs de la Grèce.
Dites en quel vallon vos écrits médités
Soumirent à vos vœux les plus rares beautés.
Qu'aisément à ce prix un jeune cœur s'embrase !
Je n'ai point pour la gloire inquiété Pégase.
L'obscurité tranquille est plus chère à mes yeux
Que de ses favoris l'éclat laborieux.
Peut-être, n'écoutant qu'une jeune manie,
J'eusse aux rayons d'Homère allumé mon génie,

Et, d'un essor nouveau jusqu'à lui m'élevant,
Volé de bouche en bouche heureux et triomphant.
Mais la tendre Élégie et sa grâce touchante
M'ont séduit : l'Élégie à la voix gémissante,
Aux ris mêlés de pleurs, aux longs cheveux épars,
Belle, levant au ciel ses humides regards;
Sur un axe brillant c'est moi qui la promène
Parmi tous ces palais dont s'enrichit la Seine;
Le peuple des Amours y marche auprès de nous;
La lyre est dans leurs mains. Cortège aimable et doux,
Qu'aux fêtes de la Grèce enleva l'Italie!
Et ma fière Camille est la sœur de Délie.
L'Élégie, ô Le Brun! renaît dans nos chansons,
Et les Muses pour elle ont amolli nos sons.
Avant que leur projet, qui fut bientôt le nôtre,
Pour devenir amis nous offrît l'un à l'autre,
Elle avait ton amour comme elle avait le mien;
Elle allait de ta lyre implorer le soutien.
Pour montrer dans Paris sa langueur séduisante,
Elle implorait aussi ma lyre complaisante.
Femme, et pleine d'attraits, et fille de Vénus,
Elle avait deux amants l'un à l'autre inconnus.
J'ai vu qu'à ses faveurs ta part est la plus belle;
Et pourtant je me plais à lui rester fidèle,
A voir mon vers, au rire, aux pleurs abandonné,
De rose ou de cyprès par elle couronné.
Par la lyre attendris, les rochers du Riphée
Se pressaient, nous dit-on, sur les traces d'Orphée.
Des murs fils de la lyre ont gardé les Thébains;

Arion à la lyre a dû de longs destins.
Je lui dois des plaisirs : j'ai vu plus d'une belle,
A mes accents émue, accuser l'infidèle
Qui me faisait pleurer et dont j'étais trahi,
Et souhaiter l'amour de qui le sent ainsi.
Mais, dieux ? que de plaisir quand, muette, immobile,
Mes chants font soupirer ma naïve Camille;
Quand mon vers, tour à tour humble, doux, outrageant
Éveille sur sa bouche un sourire indulgent;
Quand, ma voix altérée enflammant son visage,
Son baiser vole et vient l'arrêter au passage!
Oh! je ne quitte plus ces bosquets enchanteurs
Où rêva mon Tibulle aux soupirs séducteurs,
Où le feuillage encor dit Corinne charmante,
Où Cynthie est écrite en l'écorce odorante,
Où les sentiers français ne me conduisaient pas,
Où mes pas de Le Brun ont rencontré les pas.

Ainsi, que mes écrits, enfants de ma jeunesse,
Soient un code d'amour, de plaisir, de tendresse;
Que partout de Vénus ils dispersent les traits;
Que ma voix, que mon âme, y vivent à jamais;
Qu'une jeune beauté, sur la plume et la soie,
Attendant le mortel qui fait toute sa joie,
S'amuse à mes chansons, y médite à loisir
Les baisers dont bientôt elle veut l'accueillir;
Qu'à bien aimer tous deux mes chansons les excitent;
Qu'ils s'adressent mes vers, qu'ensemble ils les récitent.
Lassés de leurs plaisirs, qu'au feu de mes pinceaux

Ils s'animent encore à des plaisirs nouveaux;
Qu'au matin sur sa couche, à me lire empressée,
Lise du cloître austère éloigne sa pensée:
Chaque bruit qu'elle entend, que sa tremblante main
Me glisse dans ses draps et tout près de son sein :
Q'un jeune homme, agité d'une flamme inconnue,
S'écrie aux doux tableaux de ma muse ingénue :
« Ce poète amoureux, qui me connaît si bien,
Quand il a peint son cœur, avait lu dans le mien »

IV

Ah! portons dans les bois ma triste inquiétude.
O Camille! l'amour aime la solitude.
Ce qui n'est point Camille est un ennui pour moi.
Là, seul, celui qui t'aime est encore avec toi.
Que dis-je? Ah! seul et loin d'une ingrate chérie,
Mon cœur sait se tromper. L'espoir, la rêverie,
La belle illusion la rendent à mes feux,
Mais sensible, mais tendre, et comme je la veux,
De ses refus d'apprêt oubliant l'artifice,
Indulgente à l'amour, sans fierté, sans caprice,
De son sexe cruel n'ayant que les appas.
Je la feins quelquefois attachée à mes pas;

Je l'égare et l'entraîne en des routes secrètes.
Absente, je la tiens en des grottes muettes...
Mais présente, à ses pieds m'attendent les rigueurs,
Et, pour les songes vains de réelles douleurs.
Camille est un besoin dont rien ne me soulage;
Rien à mes yeux n'est beau que de sa seule image.
Près d'elle, tout, comme elle, est touchant, gracieux;
Tout est aimable et doux, et moins doux que ses yeux.
Sur l'herbe, sur la soie, au village à la ville
Partout, reine ou bergère, elle est toujours Camille,
Et moi toujours l'amant trop prompt à s'enflammer,
Qu'elle outrage, qui l'aime et veut toujours l'aimer.

V

Ah! des pleurs! des regrets! lisez, amis. C'est elle.
On m'outrage, on me chasse, et puis on me rappelle.
Non; il fallait d'abord m'accueillir sans détours.
Non, non; je n'irai point. La nuit tombe; j'accours.
On s'excuse, on gémit; enfin on me renvoie;
Je sors. Chez mes amis je viens trouver la joie,
Et parmi nos festins un billet repentant
Bientôt me suit et vient me dire qu'on m'attend.

« Écoute, jeune ami de ma première enfance,

Je te connais. Malgré ton aimable silence,
Je connais la beauté qui t'a contraint d'aimer,
Qui t'agite tout bas, que tu n'oses nommer.
Certe un beau jour n'est pas plus beau que son visage.
Mais, si tu ne veux point gémir dans l'esclavage,
Sache que trop d'amour excite leur dédain.
Laisse-là quelquefois te désirer en vain.
Il est bon, quelque orgueil dont s'enivrent ces belles,
De leur montrer pourtant qu'on peut se passer d'elles.
Viens, et loin d'être faible, allons, si tu m'en crois,
Respirer la fraîcheur de la nuit et des bois;
Car, dans cette saison de chaleurs étouffée,
Tu sais, le jour n'est bon qu'à donner à Morphée.
Allons. Et pour Camille, elle n'a qu'à dormir. »
Passons devant ses murs. Je veux, pour la punir,
Je veux qu'à son réveil demain on lui rapporte
Qu'on m'a vu. Je passais sans regarder sa porte.
Qu'elle s'écrie alors, les larmes dans les yeux,
Que tout homme est parjure, et qu'il n'est point de dieux!
Tiens. C'est ici. Voilà ses jardins solitaires
Tant de fois attentifs à nos tendres mystères;
Et là, tiens, sur ma tête est son lit amoureux,
Lit chéri, tant de fois fatigué de nos jeux.
Ah! le verre et le lin, délicate barrière
Laissent voir à nos yeux la tremblante lumière
Qui, jusqu'à l'aube au teint moins que le sien vermeil,
Veille près de sa couche et garde son sommeil.
C'est là qu'elle m'attend. Oh! si tu l'avais vue,
Quand, fermant ses beaux yeux, mollement étendue,

Laissant tomber sa tête, un calme pur et frais
Comme aux anges du ciel fait reluire ses traits!
Ah! je me venge aussi plus qu'elle ne mérite.
Un vain caprice, un rien. Ami, fuyons bien vite;
Fuyons vite, courons. Mes projets seront sûrs
Quand je ne verrai plus sa porte ni ses murs.

VI

Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle?
Mais n'est-ce-donc pas moi qu'elle a banni loin d'elle?
Mais sa voix intrépide, et ses yeux, et son front,
Ne se vantaient-ils pas de m'avoir fait affront?
C'est donc pour essuyer quelque nouvel outrage,
Pour l'accabler moi-même et d'insulte et de rage,
La prier, la maudire, invoquer le cercueil,
Que je retourne encor vers son funeste seuil,
Errant dans cette nuit turbulente, orageuse,
Moins que ce triste cœur noire et tumultueuse?
Ce n'était pas ainsi que, sans crainte et sans bruit,
Jadis à la faveur d'une plus belle nuit,
Invisible, attendu par des baisers de flamme...
O toi, jeune imprudent que séduit une femme,
Si ton cœur veut en croire un cœur trop agité,

Ne courbe point la tête au joug de ta beauté.
Rit plutôt de ses feux et méprise ses charmes.
Vois d'un œil sec et froid ses soupirs et ses larmes.
Règne en tyran cruel; aime à la voir souffrir;
Laisse-la toute seule et transir et mourir.
Tous ses soupirs sont faux, ses larmes infidèles,
Son souris venimeux, ses caresses mortelles.
Ah! si tu connaissais de quel art inouï
La perfide enivra ce cœur qu'elle a trahi!
De quel art ses discours (faut-il qu'il m'en souvienne!)
Me faisaient voir sa vie attachée à la mienne!
Avait-elle bien pu vivre et ne m'aimer pas?
Combien de fois, de joie expirante en mes bras,
Faible, exhalant à peine une voix amoureuse,
« Ah! dieux! s'écriait-elle, ah! que je suis heureuse!
Combien de fois encor, d'une brûlante main
Pressant avec fureur ma tête sur son sein,
Ses cris me reprochaient des caresses paisibles!
Mes baisers, à l'entendre, étaient froids, insensibles;
Le feu qui la brûlait ne pouvait m'enflammer;
Et mon sexe cruel ne savait point aimer!
Et moi, fier et confus de son inquiétude,
Je faisais le procès à mon ingratitude;
Je plaignais son amour et j'accusais le mien;
Je haïssais mon cœur, si peu digne du sien.
Je frissonne. Ah! je sens que je m'approche d'elle.
Oui, je la vois, grands dieux! cette maison cruelle
Que sans trouble jamais n'abordèrent mes pas.
Mais ce trouble était doux, et je ne mourais pas.

Mais elle n'avait point, sans pitié même feinte,
Rassasié mon cœur et de fiel et d'absinthe.
Ah! d'affronts aujourd'hui je la veux accabler.
De véritables pleurs de ses yeux vont couler.
Tout ce qu'ont de plus dur l'insulte, la colère,
Je veux... Mais essayons plutôt ce que peut faire
Ce silence indulgent qui semble caresser,
Qui pardonne et rassure, et plaint sans offenser.
Oui, laissons le dépit et l'injure farouche :
Allons, je veux entrer le rire sur la bouche,
Le front calme et serein. Camille, je veux voir
S'il est vrai que la paix soit toute en mon pouvoir.
Prends courage, mon cœur : de douces espérances
Me disent qu'aujourd'hui finiront tes souffrances.

VII

Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête?
Et la belle Amélie est aussi de la fête;
Et Rose, qui jamais ne lasse les désirs,
Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs?
Et sa sœur aux accents de la voix la plus rare
Unira, dites-vous, les sons de la guitare?
Et nous aurons Julie, au rire étincelant,

Au sein plus que l'albâtre et solide et brillant?
Certe, en pareille fête autrefois je l'ai vue,
Ses longs cheveux épars, courante, demi-nue :
En ses bruyantes nuits Cithéron n'a jamais
Vu ménade plus belle errer dans ses forêts.
J'y consens. Avec vous je suis prêt à m'y rendre,
Allons. Mais si Camille, ô dieux! vient à l'apprendre?
Quel orage suivra ce banquet tant vanté,
S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté!
Oh! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.
Si j'ai loué des yeux, une bouche, un sourire,
Ou si, près d'une belle assis en un repas,
Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas,
Elle a tout vu. Bientôt cris, reproches, injure :
Un mot, un geste, un rien, tout était un parjure.
« Chacun pour cette belle avait vu mes égards.
Je lui parlais des yeux, je cherchais ses regards. »
Et puis des pleurs! des pleurs... que Memnon sur sa cendre
A sa mère immortelle en a moins fait répandre.
Que dis-je? sa vengeance ose en venir aux coups;
Elle me frappe. Et moi, je feins, dans mon courroux,
De la frapper aussi, mais d'une main légère,
Et je baise sa main impuissante et colère;
Car ses bras ne sont forts qu'aux amoureux exploits.
La fureur ne peut même aigrir sa douce voix.
Ah! je l'aime bien mieux injuste qu'indolente.
Sa colère me plaît et décèle une amante.
Si j'ai peur de la perdre, elle tremble à son tour;
Et la crainte inquiète est fille de l'amour.

L'assurance tranquille est d'un cœur insensible.
Loin! à mes ennemis une amante paisible;
Moi, je hais le repos. Quel que soit mon effroi
De voir de si beaux yeux irrités contre moi,
Je me plais à nourrir de communes alarmes.
Je veux pleurer moi-même, ou voir couler ses larmes,
Accuser un outrage ou calmer un soupçon,
Et toujours pardonner ou demander pardon.

Mais quels éclats, amis! C'est la voix de Julie :
Entrons. O quelle nuit! joie, ivresse, folie!
Que de seins envahis et mollement pressés!
Malgré de vains efforts que d'appas caressés!
Que de charmes divins forcés dans leur retraite!
Il faut que de la Seine, au cri de notre fête,
Le flot résonne au loin, de nos jeux égayé,
Et qu'en son lit voisin le marchand éveillé,
Écoutant nos plaisirs d'une oreille jalouse,
Redouble ses baisers à sa trop jeune épouse.

VIII

Reste, reste avec nous, ô père des bons vins,
Dieu propice, ô Bacchus! toi dont les flots divins

Versent le doux oubli de ces maux qu'on adore:
Toi, devant qui l'amour s'enfuit et s'évapore,
Comme de ce cristal aux mobiles éclairs
Tes esprits odorants s'exhalent dans les airs.

Et bien! mes pas ont ils refusé de vous suivre?
« Nous venions, disiez-vous, te conseiller de vivre.
Au lieu d'aller gémir, mendier des dédains,
Suis-nous, si tu le peux. La joie à nos festins
T'appelle. Viens, les fleurs ont couronné la table;
Viens, viens y consoler ton âme inconsolable. »
Vous voyez, mes amis, si de ce noble soin
Mon cœur tranquille et libre avait aucun besoin.
Camille dans mon cœur ne trouve plus des armes,
Et je l'entends nommer sans trouble, sans alarmes;
Ma pensée est loin d'elle, et je n'en parle plus;
Je crois la voir muette et le regard confus,
Pleurante. Sa beauté présomptueuse et vaine
Lui disait qu'un captif, une fois dans sa chaîne,
Ne pouvait songer... Mais, que nous font ses ennuis?
Jeune homme, apporte-nous d'autres fleurs et des fruits.
Qu'est-ce, amis? nos éclats, nos jeux se ralentissent!
Que des verres plus grands dans nos mains se remplissent.
Pourquoi vois-je languir ces vins abandonnés,
Sous le liège tenace encore emprisonnés?
Voyons si ce premier, fils de l'Andalousie,
Vaudra ceux dont Madère a formé l'ambroisie,
Ou ceux dont la Garonne enrichit ses coteaux,
Ou la vigne foulée aux pressoirs de Cîteaux.

Non, rien n'est plus heureux que le mortel tranquille
Qui, cher à ses amis, à l'amour indocile,
Parmi les entretiens, les jeux et les banquets,
Laisse couler la vie et n'y pense jamais.
Ah! qu'un front et qu'une âme à la tristesse en proie
Feignent malaisément et le rire et la joie!
Je ne sais, mais partout je l'entends, je la voi;
Son fantôme attrayant est partout devant moi;
Son nom, sa voix absente errent dans mon oreille.
Peut-être aux feux du vin que l'amour se réveille?
Sous les bosquets de Chypre, à Vénus consacrés,
Bacchus mûrit l'azur de ses pampres dorés.
J'ai peur que, pour tromper ma haine et ma vengeance,
Tous ces dieux malfaisants ne soient d'intelligence.
Du moins il m'en souvient, quand, autrefois, auprès
De cette ingrate aimée, en nos festins secrets
Je portais à la hâte à ma bouche ravie
La coupe à demi-pleine à ses lèvres saisie,
Ce nectar, de l'amour ministre insidieux,
Bien loin de les éteindre, aiguillonnait mes feux.
Ma main courait saisir, de transport chatouillée,
Sa tête noblement folâtre, échevelée.
Elle riait; et moi, malgré ses bras jaloux,
J'arrivais à sa bouche, à ses baisers si doux;
J'avais soin de reprendre, utile stratagème
Les fleurs que sur son sein j'avais mises moi-même
Et sur ce sein, mes doigts égarés, palpitants,
Les cherchaient, les suivaient, et les ôtaient longtemps.

Ah! je l'aimais alors! Je l'aimerais encore,
Si de tout conquérir la soif qui la dévore
Eût flatté mon orgueil au lieu de l'outrager,
Si mon amour n'avait qu'un outrage à venger,
Si vingt crimes nouveaux n'avaient trop su l'éteindre,
Si je ne l'abhorrais! Ah! qu'un cœur est à plaindre
De s'être à son amour longtemps accoutumé,
Quand il faut n'aimer plus ce qu'on a tant aimé!
Pourquoi, grands dieux! pourquoi la fîtes-vous si belle?
Mais ne me parlez plus, amis, de l'infidèle :
Que m'importe qu'un autre adore ses attraits,
Qu'un autre soit le roi de ses festins secrets;
Que tous deux en riant ils me nomment peut-être;
De ses cheveux épars qu'un autre soit le maître;
Qu'un autre ait ses baisers, son cœur; qu'une autre main
Poursuive lentement des bouquets sur son sein?
Un autre! Ah! je ne puis en souffrir la pensée!
Riez, amis; nommez ma fureur insensée.
Vous n'aimez pas, et j'aime, et je brûle, et je pars
Me coucher sur sa porte, implorer ses regards;
Elle entendra mes pleurs, elle verra mes larmes;
Et dans ses yeux divins, pleins de grâces, de charmes,
Le sourire ou la haine, arbitres de mon sort,
Vont ou me pardonner, ou prononcer ma mort.

IX

Va, sonore habitant de la sombre vallée,
Vole, invisible écho, voix douce, pure, ailée,
Qui, tant que de Paris m'éloignent les beaux jours,
Aimes à répéter mes vers et mes amours.
Les cieux sont enflammés. Vole, dis à Camille
Que je l'attends, qu'ici, moi, dans ce bel asile,
Je l'attends; qu'un berceau de platanes épais
La mène en cette grotte, où l'autre jour au frais,
Pour nous, s'il lui souvient, l'heure ne fut point lente.
Va. Sous la grotte, ici, parmi l'herbe odorante,
Dont l'œil même du jour ne saurait approcher,
Et qu'égaye en courant, l'eau, fille du rocher...

X

Il n'est donc plus d'espoir, et ma plainte perdue
A son esprit distrait n'est pas même rendue!
Couchons-nous sur sa porte. Ici, jusques au jour

Elle entendra les pleurs d'un malheureux amour.
Mais, non... fuyons... Une autre, avec plaisir tentée,
Prendra soin d'accueillir ma flamme rebutée,
Et de mes longs tourments pour consoler mon cœur...
Mais plutôt renonçons à ce sexe trompeur.
Qui : moi ? j'aurais voulu sur ce seuil inflexible
Tenter à mes douleurs un cœur inaccessible ;
J'aurais flatté, gémi, pleuré, prié, pressé,...
A me dire coupable elle m'aurait forcé...
Que l'amour au plus sage inspire de folie !
Allons ; me voilà libre, et pour toute ma vie.
Oui, j'y suis résolu ; je n'aimerai jamais ;
J'en jure... Ma perfide avec tous ses attraits
Ferait pour m'apaiser un effort inutile...
J'admire seulement qu'à ce sexe imbécile
Nous daignons sur nos vœux laisser aucun pouvoir ;
Pour repousser ses traits, on n'a que le vouloir.
Ingrate que j'aimais, je te hais, je t'abhorre...
Mais quel bruit à sa porte... Ah ! dois-je attendre encore ?...
J'entends crier les gonds... On ouvre, c'est pour moi !
Oh ! ma... m'aime et me garde sa foi...
Je l'adore toujours... Ah ! dieux ! ce n'est pas elle !
Le vent seul a poussé cette porte cruelle.

XI

Eh bien! je le voulais. J'aurais bien dû me croire!
Tant de fois à ses torts je cédai la victoire!
Je devais une fois du moins, pour la punir,
Tranquillement l'attendre et la laisser venir.
Non. Oubliant quels cris, quelle aigre impatience
Hier sut me contraindre à la fuite, au silence,
Ce matin, de mon cœur trop facile bonté!
Je veux la ramener sans blesser sa fierté;
J'y vole; contre moi je lui cherche une excuse.
Je viens lui pardonner, et c'est moi qu'elle accuse!
C'est moi qui suis injuste, ingrat, capricieux :
Je prends sur sa faiblesse un empire odieux.
Et sanglots et fureurs, injures menaçantes,
Et larmes, à couler toujours obéissantes;
Et pour la paix il faut, loin d'avoir eu raison,
Confus et repentant, demander mon pardon.
O Camille! Camille!...

XII

Tout mortel se soulage à parler de ses maux.
Le suc que d'Amérique enfantent les roseaux
Tempère au moins un peu les breuvages d'absinthe.
Ainsi le fiel d'amour s'adoucit par la plainte;
Soit que le jeune amant raconte son ennui
A quelque ami jadis agité comme lui,
Soit que, seul dans les bois, ses éloquentes peines
Ne s'adressent qu'aux vents, aux rochers, aux fontaines.

XIII

Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille.
Elle me suit partout. Je dormais, seul, tranquille;
Un songe me l'amène, et mon sommeil s'enfuit.
Je la voyais en songe au milieu de la nuit;
Elle allait me cherchant sur sa couche fidèle,
Et me tendait les bras et m'appelait près d'elle.
Les songes ne sont point capricieux et vains;

Ils ne vont point tromper les esprits des humains.
De l'Olympe souvent un songe est la réponse,
Dans tous ceux des amants la vérité s'annonce.
Quel air suave et frais! le beau ciel! le beau jour!
Les dieux me le gardaient; il est fait pour l'amour.

Quel charme de trouver la beauté paresseuse,
De venir visiter sa couche matineuse,
De venir la surprendre au moment que ses yeux
S'efforcent de s'ouvrir à la clarté des cieux,
Douce dans son éclat, et fraîche et reposée,
Semblable aux autres fleurs, filles de la rosée!
Oh! quand j'arriverai, si, livrée au repos,
Ses yeux n'ont point encor secoué les pavots,
Oh! je me glisserai vers la plume indolente,
Doucement, pas à pas, et ma main caressante
Et mes fougueux transports feront à son sommeil
Succéder un subit, mais un charmant réveil;
Elle reconnaîtra le mortel qui l'adore,
[illegible]

Que de bruit! que de chars! quelle foule agitée!
Tous vont revoir leurs biens, leurs chimères, leur or;
Et moi, tout mon bonheur, Camille, mon trésor.
Hier, quand malgré moi je quittai son asile,
Elle m'a dit : « Pourquoi t'éloigner de Camille?

Tu sais bien que je meurs si tu n'es près de moi. »
Ma Camille, je viens, j'accours, je viens chez toi.
Le gardien de tes murs, ce vieillard qui m'admire,
M'a vu passer le seuil et s'est mis à sourire.
Bon ! j'ai su (les amants sont guidés par les dieux)
Monter sans nul obstacle et j'ai fui tous les yeux.

Ah ! que vois-je?... Pourquoi ma porte accoutumée,
Cette porte secrète, est-elle donc fermée?
Camille, ouvrez, ouvrez, c'est moi. L'on ne vient pas.
Ciel ! elle n'est point seule ! On murmure tout bas.
Ah ! c'est la voix de Lise. Elles parlent ensemble.
On se hâte; l'on court; on vient enfin; je tremble.
Qu'est-ce-donc? à m'ouvrir pourquoi tous ces délais?
Pourquoi ces yeux mourants et ces cheveux défaits?
Pourquoi cette terreur dont vous semblez frappée?
D'où vient qu'en me voyant Lise s'est échappée?
J'ai cru, prêtant l'oreille, ouïr entre vous deux
Des murmures secrets, des pas tumultueux,
Pourquoi cette rougeur, cette pâleur subite?
Perfide ! un autre amant?... Ciel ! elle a pris la fuite.
Ah ! dieux ! je suis trahi. Mais je prétends savoir...
Lise, Lise, ouvrez-moi, parlez ! mais, fol espoir.
La digne confidente auprès de sa maîtresse
Lui travaille à loisir quelque subtile adresse,
Quelque discours profond et de raisons pourvu,
Par qui ce que j'ai vu, je ne l'aurai point vu.
Dieux ! comme elle approchait (sexe ingrat, faux, perfide !)
S'asseyant, effrontée à la fois et timide,

Voulant hâter l'effort de ses pas languissants,
Voulant m'ouvrir des bras fatigués, impuissants,
Abattue, et sa voix altérée, incertaine,
Ses yeux anéantis ne s'ouvrant plus qu'à peine,
Ses cheveux en désordre et rajustés en vain,
Et son haleine encore agitée, et son sein...
Des caresses de feu sur son sein imprimées,
Et de baisers récents ses lèvres enflammées,
J'ai tout vu. Tout m'a dit une coupable nuit.
Sans même oser répondre, interdite, elle fuit,
Sans même oser tenter le hasard d'un mensonge;
Et moi, comme abusé des promesses d'un songe,
Je venais, j'accourais, sûr d'être souhaité,
Plein d'amour et de joie, et de tranquillité!

XIV

O nuit! j'avais juré d'aimer cette infidèle;
Sa bouche me jurait une amour éternelle,
Et c'est toi qu'attestait notre commun serment,
Mais aujourd'hui l'ingrate a pris un autre amant,
Lui promet de l'aimer, le lui dit, le lui jure,
Et c'est encore toi qu'atteste la parjure!
Et toi, lampe nocturne, astre cher à l'amour,

Sur le marbre posée, ô toi ! qui, jusqu'au jour,
De ta prison de verre éclairas nos tendresses,
Tu fus le seul témoin de ses douces caresses;
Mais, hélas ! avec toi son amour incertain
Allait se consumant, et s'éteignit enfin.
Avec toi les serments de cette bouche aimée
S'envolèrent bientôt en légère fumée.
C'est, moi, près de son lit, qui fis veiller tes feux
Pour garder mes amours, pour éclairer nos jeux;
Et tu ne t'éteins pas à l'aspect de son crime !
Et tu sers aux plaisirs d'un rival qui m'opprime !
Tu peux, fausse comme elle et comme elle sans foi,
Être encor pour autrui ce que tu fus pour moi,
Et montrer à ses yeux, que tu guides sur elle,
Combien elle est perfide et combien elle est belle !
— Poète malheureux, de quoi m'accuses-tu ?
Pour te la conserver j'ai fait ce que j'ai pu.
Mes yeux dans ses forfaits même ont su la pousuivre,
Tant que ses soins jaloux me permirent de vivre.
Hier, elle semblait en efforts languissants
Avoir peine à traîner ses pas et ses accents.
Le jour venait de fuir, je commençais à luire;
Sa couche la reçut, et je l'ouïs te dire
Que de son corps souffrant les débiles langueurs
D'un sommeil long et chaste imploraient les douceurs.
Tu l'embrasses, tu pars, tu la vois endormie.
A peine tu sortais, que cette porte amie
S'ouvre : un front jeune et blond se présente et je vois
Un amant aperçu pour la première fois.

Elle alors, d'une voix tremblante et favorable,
Lui disait : « Non, partez ; non, je suis trop coupable...
Même elle eut beau combattre, en un instant je vis
Loin jetés à l'écart et voiles et tapis,
Tout, jusqu'au lin flottant, sa défense dernière,
Aux regards, aux fureurs, la livrant tout entière,
Étaler de ses flancs l'albâtre ardent et pur,
Lis, ébène, corail, roses, veines d'azur,
Telle enfin qu'autrefois tu me l'avais montrée,
De sa nudité seule embellie et parée,
Quand vos nuits s'envolaient, quand le mol oreiller
La vit sous tes baisers dormir ou s'éveiller,
Et quand tes cris joyeux vantaient ma complaisance,
Et qu'elle, en souriant, maudissait ma présence.
En vain au dieu d'amour, que je crus ton appui,
Je demandai la voix qu'il me donne aujourd'hui.
Je voulais reprocher tes pleurs à l'infidèle ;
Je l'aurais appelée ingrate, criminelle.
Du moins, pour réveiller dans son profane sein
Le remords, la terreur, je m'agitai soudain,
Et je fis à grand bruit de la mèche brûlante
Jaillir en mille éclairs la flamme pétillante.
Elle pâlit, trembla, tourna sur moi les yeux,
Et, d'une voix mourante, elle dit : « Ah ! grands dieux !
Faut-il, quand tes désirs font taire mes murmures,
Voir encor ce témoin qui compte mes parjures ! »
Elle s'élance ; et lui, la serrant dans ses bras,
La retenait, disant : « Non, non ne l'éteins pas. »
Elle lutte et s'échappe, et ma clarté rebelle

Sous sa lèvre entr'ouverte en vain plie et chancelle;
Elle me suit, redouble, et son souffle envieux
Me ravit la lumière et me ferme les yeux.
Je cessai de brûler. Suis mon exemple : cesse.
On aime un autre amant, aime une autre maîtresse.
Souffle sur ton amour, ami, si tu me croi,
Ainsi que, pour m'éteindre, elle a soufflé sur moi.

. . . .

Mais surtout (sans les yeux quels plaisirs sont parfaits?)
Laissez, près d'une couche ainsi voluptueuse,
Veiller, discret témoin, la cire lumineuse;
Elle a tout vu la nuit, elle a tout épié;
Dès que le jour paraît, elle a tout oublié.

XV

Non, je ne l'aime plus; un autre la possède.
On s'accoutume au mal que l'on voit sans remède
De ces caprices vains je ne veux plus souffrir :
Mon élégie en pleurs ne sait plus l'attendrir.
Allez, Muses, partez. Votre art m'est inutile;
Que me font vos lauriers? vous laissez fuir Camille.
Près d'elle je voulais vous avoir pour soutien.

Allez, Muses, partez, si vous n'y pouvez rien.
Voilà donc comme on aime! On vous tient, vous caresse,
Sur les lèvres toujours on a quelque promesse :
Et puis... Ah! laissez-moi, souvenirs ennemis,
Projets, attente, espoir, qu'elle m'avait permis.
— Nous irons au hameau. Loin, bien loin de la ville,
Ignorés et contents, un silence tranquille
Ne montrera qu'au ciel notre asile écarté.
Là son âme viendra m'aimer en liberté.
Fuyant d'un luxe vain l'entrave impérieuse,
Sans suite, sans témoins, seule et mystérieuse,
Jamais d'un œil mortel un regard indiscret
N'osera la connaître et savoir son secret.
Seul je vivrai pour elle, et mon âme empressée
Épiera ses désirs, ses besoins, sa pensée.
C'est moi qui ferai tout; moi qui de ses cheveux
Sur sa tête le soir assemblerai les nœuds.
Par moi de ses atours à loisir dépouillée,
Chaque jour par mes mains la plume amoncelée
La recevra charmante, et mon heureux amour
Détruira chaque nuit cet ouvrage du jour.
Sa table par mes mains sera prête et choisie,
L'eau pure, de ma main, lui sera l'ambroisie.
Seul, c'est moi qui serai partout, à tout moment,
Son esclave fidèle et son fidèle amant. —
Tels étaient mes projets qu'insensés et volages
Le vent a dissipés parmi de vains nuages!

Ah! quand d'un long espoir on flatta ses désirs,
On n'y renonce point sans peine et sans soupirs.
Que de fois je t'ai dit : « Garde d'être inconstante,
Le monde entier déteste une parjure amante,
Fais-moi plutôt gémir sous des glaives sanglants,
Avec le feu plutôt déchire-moi les flancs. »
O honte! A deux genoux j'exprimais ces alarmes;
J'allais couvrant tes pieds de baisers et de larmes.
Tu me priais alors de cesser de pleurer :
En foule tes serments venaient me rassurer.
Mes craintes t'offensaient; tu n'étais pas de celles
Qui font jeu de courir à des flammes nouvelles;
Mille sceptres offerts pour ébranler ta foi,
Eût-ce été rien au prix du bonheur d'être à moi?
Avec de tels discours, ah! tu m'aurais fait croire
Aux clartés du soleil dans la nuit la plus noire.
Tu pleurais même; et moi, lent à me défier,
J'allais avec le lin dans tes yeux essuyer
Ces larmes lentement et malgré toi séchées;
Et je baisais ce lin qui les avait touchées.
Bien plus, pauvre insensé! j'en rougis. Mille fois
Ta louange a monté ma lyre avec ma voix.
Je voudrais que Vulcain, et l'onde où tout s'oublie,
Eût consumé ces vers, témoins de ma folie.
La même lyre encor pourrait bien me venger,
Perfide! Mais, non, non, il faut n'y plus songer.
Quoi! toujours un soupir vers elle me ramène!
Allons. Haïssons-la, puisqu'elle veut ma haine.

Oui, je la hais. Je jure... Eh! serments superflus!
N'ai-je pas dit assez que je ne l'aimais plus?

XVI

Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux;
Mais, certes, sans mesure il m'accable de maux :
A porter ce revers mon âme est impuissante.
Eh quoi! beauté divine, incomparable amante,
Je vous perds! Quoi, par vous nos liens sont rompus!
Vous le voulez; adieu, vous ne me verrez plus :
Du besoin de tromper ma fuite vous délivre.
Je vais loin de vos yeux pleurer au lieu de vivre!
Mais vous fûtes toujours l'arbitre de mon sort,
Déjà vous prévoyez, vous annoncez ma mort.
Oui, sans mourir, hélas! on ne perd pas vos charmes.
Ah! que n'êtes vous là pour voir couler mes larmes,
Pour connaître mon cœur, vos fers, vos cruautés,
Tout l'amour qui m'embrase et que vous méritez!
Pourtant, que faut-il faire? on dit (dois-je le croire?)
Qu'aisément de vos traits on bannit la mémoire;
Que jusqu'ici vos bras inconstants et légers
Ont reçu mille amants comme moi passagers;
Que l'ennui de vous perdre, où mon âme succombe,

N'a d'aucun malheureux accéléré la tombe.
Comme eux j'ai pu vous plaire, et comme eux vous lasser.
De vous, comme eux encor, je pourrai me passer.
Mais quoi! je vous jurai d'éternelles tendresses!
Et quand vous m'avez fait, vous, les mêmes promesses,
N'était-ce rien qu'un piège? Il n'a point réussi.
J'ai fait comme vous-même : ah! l'on vous trompe aussi,
Vous, dans l'art de tromper maîtresse sans émule.
Vous avez donc pensé, perfide trop crédule,
Qu'un amant, par vous-même instruit au changement,
N'oserait, comme vous, abuser d'un serment?
En moi c'était vengeance; à vous ce fut un crime.
A tort un agresseur dispute à sa victime
Des armes dont son bras s'est servi le premier;
Le fer a droit d'ouvrir le flanc du meurtrier.
Trahir qui nous trahit est juste autant qu'utile,
Et l'inventeur cruel du taureau de Sicile,
Lui-même à l'essayer justement condamné,
A fait mugir l'airain qu'il avait façonné.

Maintenant, poursuivez; il suffit qu'on vous voie,
Vos filets aisément feront une autre proie;
Je m'en fie à votre art moins qu'à votre beauté.
Toutefois, songez-y, fuyez la vanité.
Vous me devez un peu cette beauté nouvelle;
Vos attraits sont à moi, c'est moi qui vous fis belle.
Soit orgueil, indulgence ou captieux détour,
Soit que mon cœur, gagné par vos semblants d'amour,
D'un peu d'aveuglement n'ait point su se défendre,

Car mon cœur est si bon et ma muse est si tendre!
Je vins à vos genoux, en soupirs caressants,
D'un vers adulateur vous prodiguer l'encens;
De vos regards éteints la tristesse chagrine
Fut bientôt dans mes vers une langueur divine.
Ce corps fluet, débile et presque inanimé,
En un corps tout nouveau dans mes vers transformé,
S'élançait léger, souple; ils vous portaient la vie;
Des nymphes, dans mes vers, vous excitiez l'envie.
Que de fois sur vos traits, par ma muse polis,
Ils ont mêlé la rose au pur éclat des lis!
Tandis qu'au doux réveil de l'aurore fleurie
Vos traits n'offraient aux yeux qu'une pâleur flétrie,
Et le soir, embellis de tout l'art du matin,
N'avaient de rose, hélas! qu'un peu trop de carmin.
Ces folles visions, des flammes dévorées,
Ont péri, grâce aux dieux, pour jamais ignorées.
Sur la foi de mes vers mes amis transportés
Cherchaient partout vos pas, vos attraits si vantés,
Vous voyaient, et soudain, dans leur surprise extrême,
Se demandaient tout bas si c'était bien vous-même,
Et, de mes yeux séduits plaignant la trahison,
M'indiquaient l'ellébore ami de la raison.

« Quoi! c'est là cet objet d'un si pompeux hommage!
Dieux! quels flots de vapeurs inondent son visage!
Ses yeux si doux sont morts : elle croit qu'elle vit,
Esculape doit seul approcher de son lit. »
Et puis tout ce qu'en vous je leur montrais de grâce

N'était rien à leurs yeux que fard et que grimace.
Je devais avoir honte : ils ne concevaient pas
Quel charme si puissant m'attirait dans vos bras.
Dans vos bras! qu'ai-je dit? Oh non! Vénus avare
Ne m'a point fait un don qui fut toujours si rare.
Si je l'ai cru longtemps, après votre serment,
Je vous crois, et jamais une belle ne ment;
Jamais de vos bontés la confidente amie
Ne vint m'ouvrir la nuit une porte endormie,
Et jusqu'au lit de pourpre, en cent détours obscurs,
Guider ma main errante à pas muets et sûrs.
Je l'ai cru, pardonnez; mais ce sera, je pense...
Oui, c'est qu'à mon sommeil plein de votre présence,
Un songe officieux, enfant de mes désirs,
M'apporta votre image et de vagues plaisirs.
Cette faute à vos yeux doit s'excuser peut-être;
Même on cite un ingrat qui vous la fit commettre.

Adieu, suivez le cours de vos nobles travaux.
Cherchez, aimez, trompez mille imprudents rivaux;
Je ne leur dirai point que vous êtes perfide,
Que le plaisir de nuire est le seul qui vous guide,
Que vous êtes plus tendre alors qu'un noir dessein,
Pour troubler leur repos, veille dans votre sein;
Mais ils sauront bientôt, honteux de leur faiblesse,
Quitter avec opprobre une indigne maîtresse.
Vous pleurerez, et moi, j'apprendrai vos douleurs
Sans même les entendre, ou rire de vos pleurs.

XVI

AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE

Amis, couple chéri, cœurs formés pour le mien,
Je suis libre. Camille à mes yeux n'est plus rien.
L'éclat de ses yeux noirs n'éblouit plus ma vue;
Mais cette liberté sera bientôt perdue.
Je me connais. Toujours je suis libre et je sers;
Être libre pour moi n'est que changer de fers.
Autant que l'univers a de beautés brillantes,
Autant il a d'objets de mes flammes errantes.
Mes amis, sais-je voir d'un œil indifférent
Ou l'or des blonds cheveux sur l'albâtre courant,
Ou d'un flanc délicat l'élégante noblesse,
Ou d'un luxe poli la savante richesse?
Sais-je persuader à mes rêves flatteurs
Que les yeux les plus doux peuvent être menteurs?
Qu'une bouche où la rose, où le baiser respire,
Peut cacher un serpent à l'ombre d'un sourire?
Que sous les beaux contours d'un sein délicieux
Peut habiter un cœur faux, parjure, odieux?
Peu fait à soupçonner le mal qu'on dissimule,
Dupe de mes regards, à mes désirs crédule,
Elles trouvent mon cœur toujours prêt à s'ouvrir.

Toujours trahi, toujours je me laisse trahir.
Je leur crois des vertus dès que je les vois belles.
Sourd à tous vos conseils, ô mes amis fidèles!
Relevé d'une chute, une chute m'attend;
De Charybde à Scylla toujours vague et flottant,
Et toujours loin du bord jouet de quelque orage,
Je ne sais que périr de naufrage en naufrage.

Ah! je voudrais n'avoir jamais reçu le jour
Dans ces vaines cités que tourmente l'amour,
Où les jeunes beautés, par une longue étude,
Font un art des serments et de l'ingratitude.
Heureux loin de ces lieux éclatants et trompeurs,
Eh! qu'il eût mieux valu naître un de ces pasteurs
Ignorés dans le sein de leurs Alpes fertiles,
Que nos yeux ont connus fortunés et tranquilles!
Oh! que ne suis-je enfant de ce lac enchanté
Où trois pâtres héros ont à la liberté
Rendu tous leurs neveux et l'Helvétie entière!
Faible, dormant encor sur le sein de ma mère,
Oh! que n'ai-je entendu ces bondissantes eaux,
Ces fleuves, ces torrents, qui de leurs froids berceaux
Viennent du bel Hasly nourrir les doux ombrages!
Hasly! frais Élysée! honneur des pâturages!
Lieu qu'avec tant d'amour la nature a formé,
Où l'Aar roule un or pur en son onde semé.
Là, je verrais, assis dans ma grotte profonde,
La génisse traînant sa mamelle féconde,
Prodiguant à ses fils ce trésor indulgent,

A pas lents agiter sa cloche au son d'argent,
Promener près des eaux sa tête nonchalante,
Ou de son large flanc presser l'herbe odorante.
Le soir, lorsque plus loin s'étend l'ombre des monts,
Ma conque, rappelant mes troupeaux vagabonds,
Leur chanterait cet air si doux à ses campagnes,
Cet air que d'Appenzel répètent les montagnes.
Si septembre, cédant aux longs mois qui le suit,
Marquait de froids zéphyrs l'approche de la nuit,
Dans ses flancs colorés une luisante argile
Garderait sous mon toit un feu lent et tranquille,
Ou, brûlant sur la cendre à la fuite du jour
Un mélèze odorant attendrait mon retour.
Une rustique épouse et soigneuse et zélée,
Blanche (car sous l'ombrage au sein de la vallée
Les fureurs du soleil n'osent les outrager),
M'offrirait le doux miel, les fruits de mon verger,
Le lait enfant des sels de ma prairie humide,
Tantôt breuvage pur et tantôt mets solide,
En un globe fondant sous ses mains épaissi,
En disque savoureux à la longue durci;
Et cependant sa voix simple et douce et légère
Me chanterait les airs que lui chantait sa mère.
Hélas! aux lieux amers où je suis enchaîné,
Ce repos à mes jours ne fut point destiné.
J'irai : je veux jamais ne revoir ce rivage,
Je veux, accompagné de ma muse sauvage,
Revoir le Rhin tomber en des gouffres profonds,
Et le Rhône grondant sous d'immenses glaçons,

Et d'Arve aux flots impurs la nymphe injurieuse.
Je vole, je parcours la cime harmonieuse
Où souvent de leurs cieux les anges descendus,
En des nuages d'or mollement suspendus,
Emplissent l'air des sons de leur voix éthérée.
O lac, fils des torrents! ô Thun, onde sacrée!
Salut, monts chevelus, verts et sombres remparts
Qui contenez ses flots pressés de toutes parts!
Salut, de la nature admirables caprices,
Où les bois, les cités pendent en précipices!
Je veux, je veux courir sur vos sommets touffus;
Je veux, jouet errant de vos sentiers confus,
Foulant de vos rochers la mousse insidieuse,
Suivre de mes chevreaux la trace hasardeuse :
Et toi, grotte escarpée et voisine des cieux,
Qui d'un ami des saints fut l'asile pieux,
Voûte obscure où s'étend et chemine en silence
L'eau qui de roc en roc bientôt fuit et s'élance,
Ah! sous tes murs, sans doute, un cœur trop agité
Retrouvera la joie et la tranquillité.

XVIII

... Ile charmante, Amphitrite, ta mère,
N'environne point d'île à ses yeux aussi chère.

Paphos, Gnide, ont perdu ce renom si vanté.
C'est chez toi que l'amour, la grâce, la beauté,
La jeunesse, ont fixé leurs demeures fidèles.
Berceau délicieux des plus belles mortelles,
Tes cieux ont plus d'éclat, ton sol plus de chaleurs;
Ton soleil est plus pur, plus suaves tes fleurs.
D'... reçut le jour sur tes heureux rivages.
Que toujours tes vaisseaux ignorent les naufrages;
Que l'ouragan jamais ne soulève tes mers;
Que la terre en tremblant, l'orage, les éclairs,
N'épouvantent jamais la troupe au doux sourire
Des vierges aux yeux noirs, reines de ton empire.

XIX

Hier, en te quittant, enivré de tes charmes,
Belle D'....., vers moi, tenant en main des armes,
Une troupe d'enfants courut de toutes parts :
Ils portaient des flambeaux, des chaînes et des dards.
Leurs dards m'ont pénétré jusques au fond de l'âme,
Leurs flambeaux sur mon sein ont secoué la flamme.
Leurs chaînes m'ont saisi. D'une cruelle voix;
« Aimeras-tu D'..... ? criaient-ils à la fois,
L'aimeras-tu toujours ? » Troupe auguste et suprême,

Ah! vous le savez trop, dieux enfants, si je l'aime,
Mais qu'avez-vous besoin de chaînes et de traits?
Je n'ai point voulu fuir. Pourquoi tous ces apprêts?
Sa beauté pouvait tout; mon âme sans défense
N'a point contre ses yeux cherché de résistance.
Oui, je brûle; ô D'...! laisse-moi du repos.
Je brûle; oh! de mon cœur éloigne ces flambeaux.
Plutôt que de souffrir ces douleurs insensées,
Combien j'aimerais mieux sur les Alpes glacées
Être une pierre aride, ou dans le sein des mers
Un roc battu des vents, battu des flots amers!
Ô terre! ô mer! je brûle. Un poison moins rapide
Sut venger le centaure et consumer Alcide.
Tel que le faon blessé fuit, court, mais dans son flanc
Traîne le plomb mortel qui fait couler son sang;
Ainsi là, dans mon cœur, errant à l'aventure,
Je porte cette belle, auteur de ma blessure,
Marne, Seine, Apollon n'est plus dans vos forêts,
Je ne le trouve plus dans vos antres secrets.
Ah! si je vais encor rêver sous vos ombrages,
Ce n'est plus que d'amour. Du sein de vos feuillages,
D'..., fantôme aimé, m'environne, me suit
De bocage en bocage, et m'attire et me fuit.
Si dans mes tristes murs je me cherche un asile,
Hélas! contre l'amour en est-il un tranquille?
Si de livres, d'écrits, de sphères, de beaux-arts,
Contre elle, contre lui je me fais des remparts,
A l'aspect de l'amour une terreur subite
Met bientôt les beaux-arts et les Muses en fuite.

Taciturne, mon front appuyé sur ma main,
D'elle seule occupé, mes jours coulent en vain.
Si j'écris, son nom seul est tombé de ma plume;
Si je prends au hasard quelque docte volume,
Encor ce nom chéri, ce nom délicieux,
Partout, de ligne en ligne, étincelle à mes yeux.
Je lui parle toujours, toujours je l'envisage;
D'..., toujours D'..., toujours sa belle image
Erre dans mon cerveau, m'assiége, me poursuit,
M'inquiète le jour, me tourmente la nuit.
Adieu donc, vains succès, studieuses chimères,
Et beaux-arts tant aimés, Muses jadis si chères;
Malgré moi mes pensers ont un objet plus doux,
Ils sont tous à D'..., je n'en ai plus pour vous,
Que ne puis-je à mon tour, ah! que ne puis-je croire
Que loin d'elle toujours j'occupe sa mémoire!

XX

Enfant ailé, seul dieu de mes jeunes travaux,
A qui fais-tu ce don de mes bouquets nouveaux?
A toi, belle D'... Pour toi mes mains rustiques
Ont formé le tissu de ces fleurs bucoliques.
Viens voir dans nos hameaux quel encens t'est plus doux,

Quelle déesse enfin tu veux être pour nous.
Soit que ta main, tenant la faucille et l'eau pure,
Veuille aux roses tes sœurs prodiguer leur culture,
Ou bien de fruits dorés couronner les rameaux;
Ou, soit que ton beau corps, caché dans les roseaux,
Aime mieux habiter sous les ondes limpides;
Soudain Flore et Pomone et Naïades humides
Souscrivent à ton choix, et laissent en tes mains
L'empire des vergers, des eaux ou des jardins.
Moi, pontife, à tes pieds, en des fêtes chéries,
J'apporte des pasteurs les offrandes fleuries;
Je les vois sur ton front étaler leur éclat;
Plus d'éclat luit encor sur ton front délicat;
De plus fraîches couleurs ta joue est animée;
Leurs parfums sont moins purs que ta bouche embaumée,
Mourantes sur ton sein, je les vois se flétrir;
Il est bien doux d'y vivre et bien doux d'y mourir.

***

.. O nymphe du ruisseau, sors de ton onde, sors;
Prends ces chants de berger médités sur tes bords,
Porte-les à D'..., cette belle insulaire.
A leurs sons amoureux puisse-t-elle se plaire!
Et, le ris sur la bouche, au devant de tes pas,
Venir les recevoir de ses doigts délicats!

Le matin d'un beau jour frais, calme, sans nuage,
Est moins fleuri, moins pur, moins doux que son visage.
Dis-lui, car tu le sais, oh! dis-lui quel amour,
Dis-lui, quel souvenir me poursuit chaque jour;
Dis-lui pour qui ma voix, en soupirs égarée,
Fait gémir les détours de ta grotte azurée;
Dis-lui quel nom ma bouche, au sein de tes roseaux,
Enseigne à répéter à ton peuple d'oiseaux.

XXI

. . . . O peuple des oiseaux!
Qui traversez les airs ou nagez sur les eaux,
Vos destins sont heureux. Vous planez sur des ailes.
Vos grâces, vos couleurs plaisent aux yeux des belles.
Souvent de leurs baisers vous goûtez les douceurs
Et la mort elle-même ajoute à vos honneurs;
C'est alors que D'... voit vos plumes brillantes
En un faisceau léger, sur la gaze, ondoyantes,
Parer sa belle tête; et, sur ce front charmant,
Étendre un doux ombrage et flotter mollement.

XXII

O nuit, nuit douloureuse! ô toi, tardive aurore,
Viens-tu! vas-tu venir? es-tu bien loin encore?
Ah! tantôt sur un flanc, puis sur l'autre, au hasard,
Je me tourne et m'agite, et ne peux nulle part
Trouver que l'insomnie amère, impatiente,
Qu'un malaise inquiet et qu'une fièvre ardente.
Tu dors, belle D'..., c'est toi, c'est mon amour
Qui retient ma paupière ouverte jusqu'au jour.
Si tu l'avais voulu, dieux! cette nuit cruelle
Aurait pu s'écouler plus rapide et plus belle!
Mon âme, comme un songe, autour de ton sommeil
Voltige. En me lisant demain à ton réveil,
Tu verras comme toi si mon cœur est paisible.
J'ai soulevé pour toi, sur ma couche pénible,
Ma tête appesantie. Assis et plein de toi,
Le nocturne flambeau qui luit auprès de moi
Me voit, en sons plaintifs et mêlés de caresses,
Verser sur le papier mon cœur et mes tendresses.
Tu dors, belle D'..., tes beaux yeux sont fermés.
Ton haleine de rose aux soupirs embaumés
Entr'ouvre mollement tes deux lèvres vermeilles.
Mais si je me trompais! dieux! ô dieux! si tu veilles!

Et, lorsque loin de toi j'endure le tourment
D'une insomnie amère, aux bras d'un autre amant,
Pour toi, de cette nuit qui s'échappe trop vite
Une douce insomnie embellissait la fuite!

Dieu d'oubli, viens fermer mes yeux. O dieu de paix!
Sommeil, viens, fallût-il les fermer pour jamais.
Un autre dans ses bras! ô douloureux outrage!
Un autre! ô honte! ô mort! ô désespoir! ô rage!
Malheureux insensé! pourquoi, pourquoi les dieux
A juger la beauté formèrent-ils mes yeux?
Pourquoi cette âme faible et si molle aux blessures
De ces regards féconds en douces impostures?
Une amante moins belle aime mieux, et du moins,
Humble et timide à plaire, elle est pleine de soins;
Elle est tendre; elle a peur de pleurer votre absence.
Fidèle, peu d'amants attaquent sa constance;
Et son égale humeur, sa facile gaîté,
L'habitude, à son front, tiennent lieu de beauté.
Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,
Celle qu'on ne voit point sans dire: Oh! qu'elle est belle!
Insulte, en son triomphe, aux soupirs de l'amour.
Souveraine au milieu d'une tremblante cour,
Dans son léger caprice, inégale et soudaine,
Tendre et douce aujourd'hui, demain froide et hautaine.
Si quelqu'un se dérobe à ses enchantements,
Qu'est-ce enfin qu'un de moins dans ce peuple d'amants!
On brigue ses regards, elle s'aime et s'admire,
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.

Et puis pour qui l'adore, inquiétudes, pleurs,
Soupçons et jalousies et nocturnes terreurs,
Quand il tremble, de loin, qu'un séducteur habile
Vienne et la sollicite et la trouve docile.
Mais que pouvais-je, hélas! Et dois-je me blâmer?
O D'..., je t'ai vue, il fallait bien t'aimer.
Il fallait bien, D'..., que ma Muse enflammée
Chantât pour caresser ma belle bien-aimée;
Elle pleure à tes pieds, les yeux pleins de langueur:
Puisse-t-elle à mes feux intéresser ton cœur!

Au retour d'un festin, seule, ô dieux! sur ta couche,
Si cet heureux papier s'approchait de ta bouche!
Enfermé dans la soie, oh! si ta belle main
Daignait le retrouver, le presser sur ton sein,
Je le saurai; l'amour volera me le dire.
Dans l'âme d'un poète un dieu même respire.
Et ton cœur ne pourra me faire un si grand bien
Sans qu'un transport subit avertisse le mien.
Fais-le naître, ô D'..., alors toutes mes peines
S'adoucissent. Alors dans mes paisibles veines,
Mon sang coule en flots purs et de lait et de miel,
Et mon âme se croit habitante du ciel

XXIII

Ah! tu ne m'entends point. Vois, reconnais ce sein.
Vois, j'embrasse ton urne et je te parle en vain.
Mes soupirs et les pleurs d'une paupière aimée
Ne peuvent réchauffer ta cendre inanimée.
Portes d'enfer, cessez de me le retenir!
Une heure, un seul instant, laissez-le revenir,
La nuit, voir cette couche, hélas! qui fut la sienne!
Que je n'embrasse plus l'ombre invisible et vaine!
Qu'un instant je le voie! Ah! tu n'es plus à moi!
Et l'éternelle nuit me sépare de toi!
Et je suis seul au monde! ô déités jalouses
O dieux! dieux de la mort ennemis des épouses,
Que vous avais-je fait? A peine étais-je à lui!...
Trois mois coulaient à peine! O solitaire ennui!
O tombe, ouvre tes bras à la veuve expirante!
Eh! puisqu'il ne vit plus, comment suis-je vivante?
— Elle pleurait ainsi, haletante, et ses mots
Expiraient sur sa bouche étouffés de sanglots.
Ses yeux gros d'amertume inondaient son visage.
J'aurai peut-être alors agité le feuillage;
Elle lève la tête, elle voit un témoin;
Elle crie, elle fuit. Elle était déjà loin.

. . . .
... Dans les champs bienheureux dors et repose en paix!
Ta Clytie était là, pleurante, échevelée;
Dans ses pleurs, malgré moi, c'est moi qui l'ai troublée.
. . . .
Je n'ose te verser et le miel et le lait;
Car votre amour jaloux verrait avec colère,
. . . . une main étrangère
. . . .
. . . .
Écrit ces mots :...... « Jeune et belle infortunée,
L'étranger dont l'aspect t'a fait fuir aujourd'hui
A pleuré sur ton sort... Adieu, pardonne-lui »
Il remonte à pas lents et la tête baissée;
Il s'éloigne.

XXIV

Allons, douce Élégie, à qui dans mes beaux jours
J'ai tant fait soupirer d'inquiètes amours,
Ta voix n'est pas toujours à gémir destinée.
Près d'un lit maternel viens bénir l'hyménée.
Descendons sur ces bords dont Pomone et Cérès
Ont au dieu de la vigne interdit les guérets.

Où la Seine, superbe au milieu de ses îles
De ses blonds Neustriens baigne les monts fertiles,
Sous leur vaste cité qu'enrichissent ses eaux,
De l'Océan lointain appelle les vaisseaux.

XXV

Trop longtemps le plaisir, égarant mes beaux jours,
A consacré ma lyre aux profanes amours.
J'ai trop chanté de vers trop suaves, peut-être,
Que l'œil de la pudeur n'a point osé connaître.
. . . .
. . . .
En de brûlants tableaux, en de vives paroles,
Offrant le vain amas de mes jeunesses folles,
Alarmer l'innocence; et, trop coupable affront,
D'un timide embarras couvrir un chaste front.

QUATRIÈME LIVRE

I

SUR LA MORT D'UN ENFANT

L'innocente victime, au terrestre séjour,
N'a vu que le printemps qui lui donna le jour.
Rien n'est resté de lui qu'un nom, un vain nuage,
Un souvenir, un songe, une invisible image.
Adieu, fragile enfant échappé de nos bras;
Adieu, dans la maison d'où l'on ne revient pas,
Nous ne te verrons plus, quand de moissons couverte
La campagne d'été rend la ville déserte;
Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus,
De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus,
Presser l'herbe et les fleurs dont les nymphes de Seine
Couronnent tous les ans les coteaux de Lucienne.
L'axe de l'humble char à tes jeux destiné,
Par de fidèles mains avec toi promené,
Ne sillonnera plus les prés et le rivage.
Tes regards, ton murmure, obscur et doux langage,

N'inquièteront plus nos soins officieux;
Nous ne recevrons plus avec des cris joyeux
Les efforts impuissants de ta bouche vermeille
A bégayer les sons offerts à ton oreille.
Adieu, dans la demeure où nous nous suivrons tous,
Où ta mère déjà tourne ses yeux jaloux.

Oh! quel dieu malfaisant, sous ses ailes funèbres,
Couvrit cette maison de deuil et de ténèbres!
Oh! de quelle inquiète et palpitante main
La sœur, mère trois fois, pressa contre son sein
De ce qui lui restait la précieuse enfance,
Quand elle vit, trompant sa douce confiance,
Celle qui sans appui ne marchait point encor,
De son lit douloureux cher et dernier trésor,
Son idole et déjà son image vivante,
De santé, d'avenir, de beauté florissante,
Pâlir et chanceler, frappée entre ses bras,
Et son front se pencher dans la nuit du trépas!
Tel le bouton naissant . . . .
. . . .
La chaîne des saisons dans les cieux promenée
N'a point encor formé le cercle d'une année!
O regrets! un enfant!... inflexibles destins!
De l'épi vert encor, moissonneurs inhumains,
Craignez-vous qu'un mortel ne dérobe sa tête?
Ne sommes-nous point tous votre sûre conquête?
L'innocente victime au terrestre séjour
N'a vu que le printemps qui lui donna le jour.

De son premier hiver le souffle impitoyable
L'emporte! Où, maintenant, est ton sourire aimable.
Et de tes yeux d'amour la touchante langueur?
Et tes pleurs qu'apaisait une simple caresse?
Et ta bouche entr'ouverte et ta vive allégresse,
A l'approche du sein dont tes nuits et tes jours
Ne pouvaient épuiser les utiles secours?

II

I

J'ai vu sur d'autres yeux, qu'amour faisait sourire,
Ses doux regards s'attendrir et pleurer,
Et du miel le plus doux que sa bouche respire
Une autre bouche s'enivrer.

II

Et quand sur mon visage, inquiet, tourmenté,
Une sueur involontaire
Exprimait le dépit de mon cœur agité
Un coup d'œil caressant, furtivement jeté,
Tempérait dans mon sein cette souffrance amère.

III

Ah! dans le fond de ses forêts
Le ramier, déchiré de traits,
Gémit au moins sans se contraindre;
Et le fugitif Actéon,
Percé par les traits d'Orion,
Peut l'accuser et peut se plaindre.

III

Précurseurs de l'automne, ô fruits nés d'une terre
Où l'art industrieux, sous ses maisons de verre,
Des soleils du Midi sait feindre les chaleurs,
Allez trouver Fanny, cette mère craintive,
A sa fille aux doux yeux, fleur débile et tardive
Rendez la force et les couleurs.

Non qu'un péril funeste assiége son enfance;
Mais du cœur maternel la tendre défiance
N'attend pas le danger qu'elle sait trop prévoir.
Et Fanny, qu'une fois les destins ont frappée,
Soupçonneuse et longtemps de sa perte occupée,
Redoute de loin leur pouvoir.

L'été va dissiper de si promptes alarmes.
Nous devons en naissant tous un tribut de larmes.
Les siennes ont déjà trop satisfait aux dieux.
Sa beauté, ses vertus, ses grâces naturelles,
N'ont point des dieux sans doute, ainsi que des mortelles,
Armé le courroux envieux.

Belle bientôt comme elle, au retour d'Érigone
L'enfant va ranimer, nourrisson de Pomone,
Ce front que de Borée un souffle avait terni.
Oh! de la conserver, cieux, faites votre étude;
Que jamais la douleur, même l'inquiétude,
N'approchent du sein de Fanny.

Que n'est-ce encor ce temps et d'amour et de gloire
Qui de Pollux, d'Alceste, a gardé la mémoire,
Quand un pieux échange apaisait les enfers!
Quand les trois sœurs pouvaient n'être point inflexibles,
Et qu'au prix de ses jours, de leurs ciseaux terribles,
On rachetait des jours plus chers!

Oui, je voudrais alors qu'en effet toute prête,
La Parque, aimable enfant, vint menacer ta tête,
Pour me mettre en ta place et te sauver le jour;
Voir ma trame rompue à la tienne enchaînée,
Et Fanny s'avouer par moi seul fortunée,
Et s'applaudir de mon amour.

Ma tombe quelque jour troublerait sa pensée.
Quelque jour, à sa fille entre ses bras pressée,
L'œil humide peut-être, en passant près de moi :
« Celui-ci, dirait-elle, à qui je fus bien chère,
Fut content de mourir, en songeant que ta mère
N'aurait point à pleurer sur toi. »

IV

Non, de tous les amants les regards, les soupirs
Ne sont point des pièges perfides.
Non, à tromper des cœurs délicats et timides
Tous ne mettent point leurs plaisirs.
Toujours la feinte mensongère
Ne farde point de pleurs, vains enfants des désirs,
Une insidieuse prière.

Non, avec votre image, artifice et détour,
Fanny, n'habitent point une âme;
Des yeux pleins de vos traits sont à vous. Nulle femme
Ne leur paraît digne d'amour.
Ah! la pâle fleur de Clytie
Ne voit au ciel qu'un astre; et l'absence du jour
Flétrit sa tête appesantie.

Des lèvres d'une belle un seul mot échappé
        Blesse d'une trace profonde
Le cœur d'un malheureux qui ne voit qu'elle au monde.
        Son cœur pleure en secret frappé,
        Quand sa bouche feint de sourire.
Il fuit; et jusqu'au jour, de son trouble occupé,
        Absente, il ose au moins lui dire :

« Fanny, belle adorée, aux yeux doux et sereins,
        Heureux qui n'ayant d'autre envie
Que de vous voir, vous plaire et vous donner sa vie,
        Oublié de tous les humains,
        Près d'aller rejoindre ses pères,
Vous dira, vous pressant de ses mourantes mains :
        Crois-tu qu'il soit des cœurs sincères? »

V

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire
Sait, à te voir parler, et rougir, et sourire,
De quels hôtes divins le ciel est habité.
La grâce, la candeur, la naïve innocence
            Ont, depuis ton enfance,
De tout ce qui peut plaire enrichi ta beauté.

Sur les traits où ton âme imprime sa noblesse,
Elles ont su mêler aux roses de jeunesse
Ces roses de pudeur, charmes plus séduisants,
Et remplir tes regards, tes lèvres, ton langage,
De ce miel dont le sage
Cherche lui-même en vain à défendre ses sens.

Oh! que n'ai-je moi seul tout l'éclat et la gloire
Que donnent les talents, la beauté, la victoire,
Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux!
Que, loin de moi, ton cœur soit plein de ma présence,
Comme, dans ton absence,
Ton aspect bien-aimé m'est présent en tous lieux!

Je pense : Elle était là. Tous disaient : « Qu'elle est belle! »
Tels furent ses regards, sa démarche fut telle,
Et tels ses vêtements, sa voix et ses discours.
Sur ce gazon assise, et dominant la plaine,
Des méandres de Seine,
Rêveuse, elle suivait les obliques détours.

Ainsi dans les forêts j'erre avec ton image;
Ainsi le jeune faon, dans son désert sauvage,
D'un plomb volant percé, précipite ses pas,
Il emporte en fuyant sa mortelle blessure;
Couché près d'une eau pure,
Palpitant, hors d'haleine, il attend le trépas.

VI

I

Mai de moins de roses, l'automne
De moins de pampres se couronne,
Moins d'épis flottent en moissons,
Que sur mes lèvres, sur ma lyre,
Fanny, tes regards, ton sourire,
Ne font éclore de chansons,

II

Les secrets pensers de mon âme
Sortent en paroles de flamme,
A ton nom doucement émus :
Ainsi la nacre industrieuse
Jette sa perle précieuse,
Honneur des sultanes d'Ormuz.

III

Ainsi sur son mûrier fertile
Le ver du Cathay mêle et file

Sa trame étincelante d'or.
Viens, mes Muses pour ta parure
De leur soie immortelle et pure
Versent un plus riche trésor.

IV

Les perles de la poésie
Forment sous leurs doigts d'ambroisie
D'un collier le brillant contour.
Viens, Fanny; que ma main suspende
Sur ton sein cette noble offrande,
Tendre marque d'un si beau jour.

VII

Quelquefois un souffle rapide
Obscurcit un moment sous sa vapeur humide
L'or qui reprend soudain sa brillante couleur :
Ainsi du Sirius, ô jeune bien-aimée!
Un moment l'haleine enflammée
De ta beauté vermeille a fatigué la fleur.

De quel tendre et léger nuage
Un peu de pâleur douce, épars sur ton visage,
Enveloppa tes traits calmes et languissants!
Quel regard, quel sourire, à peine sur ta couche
Entr'ouvraient tes yeux et ta bouche!
Et que de miel coulait de tes faibles accents!

Oh! qu'une belle est plus à craindre
Alors qu'elle gémit, alors qu'on peut la plaindre,
Qu'on s'alarme pour elle. Ah! s'il était des cœurs,
Fanny, que ton éclat eût trouvés insensibles,
Ils ne resteraient point paisibles
Près de ton front voilé de ces douces langueurs.

Oui, quoique meilleure et plus belle,
Toi-même cependant tu n'es qu'une mortelle;
Je le vois. Mais du ciel, toi, l'orgueil et l'amour,
Tes beaux ans sont sacrés. Ton âme et ton visage
Sont des dieux la divine image;
Et le ciel s'applaudit de t'avoir mise au jour.

Le ciel t'a vue en tes prairies
Oublier tes loisirs, tes lentes rêveries,
Et tes dons et tes soins chercher les malheureux,
Tes délicates mains à leurs lèvres amères
Présenter des sucs salutaires,
Ou presser d'un lin pur leurs membres douloureux.

Souffrances que je leur envie!
Qu'ils eurent de bonheur de trembler pour leur vie,
Puisqu'ils virent sur eux tes regrets caressants!
Et leur toit rayonner de ta douce présence,
Et la bonté, la complaisance,
Attendrir tes discours, plus chers que tes présents!

Près de leur lit, dans leur chaumière,
Ils crurent voir descendre un ange de lumière,
Qui des ombres de mort dégageait leur flambeau;
Leurs cœurs étaient émus, comme aux yeux de la Grèce,
La victime qu'une déesse
Vint ravir à l'Aulide, à Calchas, au tombeau.

Ah! si des douleurs étrangères
D'une larme si noble humectent tes paupières
Et te font des destins accuser la rigueur,
Ceux qui souffrent pour toi, tu les plaindras peut-être;
Et les douleurs que tu fais naître
Ont-elles moins le droit d'intéresser ton cœur?

Troie, antique honneur de l'Asie,
Vit le prince expirant des guerriers de Mysie,
D'un vainqueur généreux éprouver les bienfaits.
D'Achille désarmé la main amie et sûre
Toucha sa mortelle blessure,
Et soulagea les maux qu'elle-même avait faits.

A tous les instants rappelée,
Ta vue apaise ainsi l'âme qu'elle a troublée.
Fanny, pour moi ta vue est la clarté des cieux;
Vivre est te regarder, et t'aimer, te le dire;
Et quand tu daignes me sourire,
Le lit de Vénus même est sans prix à mes yeux.

VIII

O Versaille, ô bois, ô portiques,
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois Élysée embelli,
A ton aspect, dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,
Dès que chez toi je vois sourire
Mes pénates secrets couronnés de rameaux,
D'où souvent les monts et les plaines
Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,
Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,
Des gardes les nocturnes veilles,
Tout a fui; des grandeurs tu n'es plus le séjour :
Mais le sommeil, la solitude,
Dieux jadis inconnus, et les arts et l'étude,
Composent aujourd'hui ta cour.

Ah! malheureux! à ma jeunesse
Une oisive et morne paresse
Ne laisse plus goûter les studieux loisirs.
Mon âme, d'ennui consumée,
S'endort dans les langueurs. Louange et renommée
N'inquiètent plus mes désirs.

L'abandon, l'obscurité, l'ombre,
Une paix taciturne et sombre,
Voilà tous mes souhaits; cache mes tristes jours,
Et nourris, s'il faut que je vive,
De mon pâle flambeau la clarté fugitive,
Aux douces chimères d'amour.

L'âme n'est point encor flétrie,
La vie encor n'est point tarie,
Quand un regard nous trouble et le cœur et la voix.
Qui cherche les pas d'une belle,
Qui peut ou s'égayer ou gémir auprès d'elle,
De ses jours peut porter le poids.

J'aime; je vis. Heureux rivage!
Tu conserves sa noble image,
Son nom, qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir,
Quand, l'âme doucement émue,
J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue,
Et l'instant où je dois la voir.

Pour elle seule encore abonde
Cette source, jadis féconde,
Qui coulait de ma bouche en sons harmonieux.
Sur mes lèvres tes bosquets sombres
Forment pour elle encor ces poétiques nombres,
Langage d'amour et des dieux.

Ah! témoin des succès du crime,
Si l'homme juste et magnanime
Pouvait ouvrir son cœur à la félicité,
Versailles, tes routes fleuries,
Ton silence, fertile en belles rêveries,
N'auraient que joie et volupté.

Mais souvent tes vallons tranquilles,
Tes sommets verts, tes frais asiles,
Tout à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil.
J'y vois errer l'ombre livide
D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide
Précipite dans le cercueil.

IX

Mais la haineuse ingratitude
A taire les bienfaits seule met son étude.
La reconnaissance aux doux yeux,
Au souris caressant, à la longue mémoire,
Parle, et des dieux chérie, est l'amour et la gloire
Des mortels semblables aux dieux.

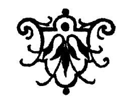
II

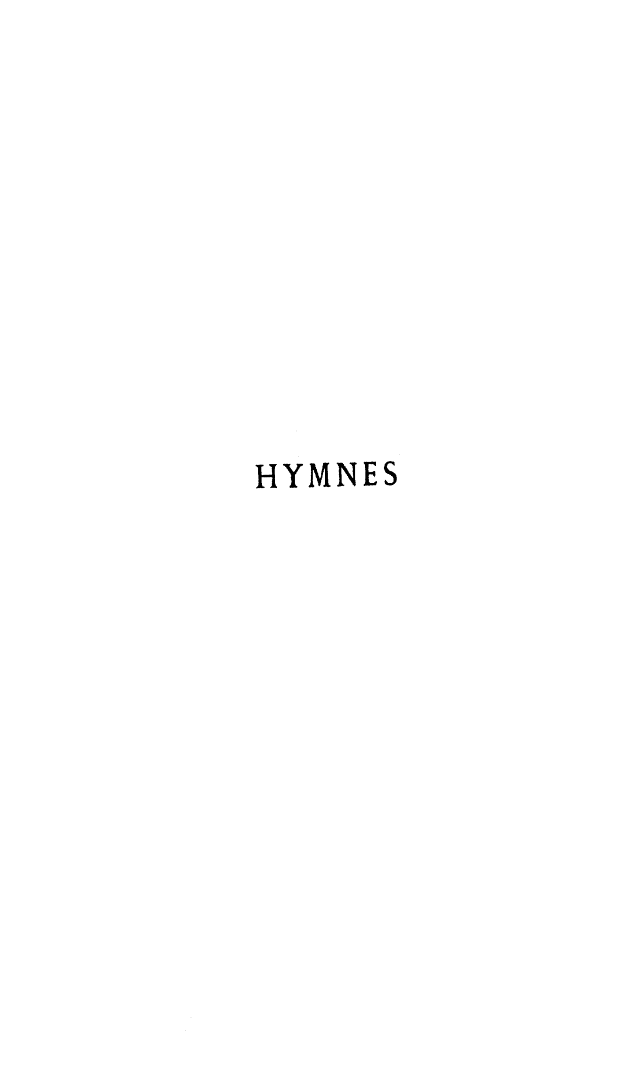
Quel fugitif, d'un pied colère,
Va renverser l'autel qui lui fut tutélaire?
Quel nageur sauvé du trépas
Brûle son bienfaiteur, le roseau du rivage?
Quel rossignol ne chante, à couvert de l'orage,
L'ormeau qui lui tendit les bras?

III

Ainsi pour ces molles prairies
Que Versaille, au retour des Pléiades fleuries,
Étendit sous mes pas errants;
Pour ces zéphyrs, l'ombre fraîche et secrète

Dont il a du lion, sur ma douce retraite,
Tempéré les feux dévorants;
Ma muse en poétique offrande
Lui tressa l'amaranthe, immortelle guirlande.
D'où vient donc, etc...





HYMNES



HYMNES

I

A la France

FRANCE, ô belle contrée, ô terre généreuse
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du nord les glaçantes horreurs,
Le midi de ses feux t'épargne les fureurs.
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles;
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule; ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.

Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets,
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine, et les hauts Pyrénées,
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ru
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante et de Zéphire aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée;
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or,
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savoureuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse,
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
Épaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux,
L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin
Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages,

Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous les arches de pierre, à grand bruit emportés.

Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance
Amène les tributs du rivage lointain
Que visite Phébus le soir ou le matin?
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassins en bassins ces ondes amassées
Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Téthys
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage?

Ton peuple industrieux est né pour les combats.
Le glaive, le mousquet n'accablent point ses bras.
Il s'élance aux assauts, et son fer intrépide
Chassa l'impie Anglais, usurpateur avide.
Le ciel les fit humains, hospitaliers et bons,
Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons;
Mais faibles, opprimés, la tristesse inquiète
Glace ces chants joyeux sur leur bouche muette,
Pour les jeux, pour la danse appesantit leurs pas,
Renverse devant eux les tables des repas,
Flétrit de longs soucis, empreinte douloureuse,
Et leur front et leur âme. O France! trop heureuse
Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux
Des dons que tu reçus de la bonté des cieux!

Vois le superbe Anglais, l'Anglais dont le courage
Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage,
Qui t'épie, et, dans l'Inde éclipsant ta splendeur,
Sur tes fautes sans nombre élève sa grandeur.
Il triomphe, il t'insulte. Oh! combien tes collines
Tressailliraient de voir réparer tes ruines,
Et pour la liberté donneraient sans regrets,
Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts!
J'ai vu dans tes hameaux la plaintive misère,
La mendicité blême et la douleur amère.
Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,
D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,
Versant aux pieds des grands des larmes inutiles,
Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,
Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi
De mettre au jour des fils malheureux comme toi;
Tu vois sous les soldats les villes gémissantes;
Corvée, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes,
Le sel, fils de la terre, ou même l'eau des mers,
Source d'oppression et de fléaux divers;
Vingt brigands, revêtus du nom sacré du prince,
S'unir à déchirer une triste province,
Et courir à l'envi, de son sang altérés,
Se partager entre eux ses membres déchirés!
O sainte égalité! dissipe nos ténèbres,
Renverse les verrous, les bastilles funèbres.
Le riche indifférent, dans un char promené,
De ces gouffres secrets partout environné,
Rit avec les bourreaux, s'il n'est bourreau lui-même;

Près de ces noirs réduits de la misère extrême,
D'une maîtresse impure achète les transports,
Chante sur des tombeaux, et boit parmi des morts.
Malesherbes, Turgot, ô vous en qui la France
Vit luire, hélas! en vain, sa dernière espérance;
Ministres dont le cœur a connu la pitié,
Ministres dont le nom ne s'est point oublié,
Ah! si de telles mains, justement souveraines,
Toujours de cet empire avaient tenu les rênes!
L'équité clairvoyante aurait régné sur nous;
Le faible aurait osé respirer près de vous,
L'oppresseur, évitant d'armer de justes plaintes,
Sinon quelque pudeur, aurait eu quelques craintes;
Le délateur impie opprimé par la faim,
Serait mort dans l'opprobre, et tant d'hommes enfin,
A l'insu de nos lois, à l'insu du vulgaire,
Foudroyés sous les coups d'un pouvoir arbitraire
De cris non entendus, de funèbres sanglots,
Ne feraient point gémir les voûtes des cachots.

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile,
J'irai, j'irai bien loin me chercher un asile,
Un asile à ma vie en son paisible cours,
Une tombe à ma cendre à la fin de mes jours,
Où d'un grand au cœur dur l'opulence homicide
Du sang d'un peuple entier ne sera point avide,
Et ne me dira point, avec un rire affreux,
Qu'ils se plaignent sans cesse et qu'ils sont trop heureux·
Où, loin des ravisseurs, la main cultivatrice,

Recueillera les dons d'une terre propice;
Où mon cœur, respirant sous un ciel étranger,
Ne verra plus des maux qu'il ne peut soulager;
Où mes yeux, éloignés des publiques misères,
Ne verront plus partout les larmes de mes frères,
Et la pâle indigence à la mourante voix,
Et les crimes puissants qui font trembler les lois.
Toi donc, équité sainte, ô toi, vierge adorée,
De nos tristes climats pour longtemps ignorée,
Daigne du haut des cieux goûter le noble encens
D'une lyre au cœur chaste, aux transports innocents,
Qui ne saura jamais, par des vœux mercenaires
Flatter, à prix d'argent, des faveurs arbitraires,
Mais qui rendra toujours, par amour et par choix,
Un noble et pur hommage aux appuis de tes lois.
De vœux pour les humains tous ses chants retentissent.
La vérité l'enflamme, et ses cordes frémissent
Quand l'air qui l'environne auprès d'elle a porté
Le doux nom des vertus et de la liberté.

II

. . . . Terre, terre chérie
Que la liberté sainte appelle sa patrie;

Père du grand sénat, ô sénat de Romans,
Qui de la liberté jeta les fondements;
Romans, berceau des lois, vous Grenoble et Valence,
Vienne; toutes enfin! monts sacrés dont la France
Vit naître le soleil avec la liberté!
Un jour le voyageur par le Rhône emporté,
Arrêtant l'aviron de la main de son guide,
En silence, debout sur sa barque rapide,
Fixant vers l'Orient un œil religieux,
Contemplera longtemps ces sommets glorieux;
Car son vieux père, ému de transports magnanimes,
Lui dira : « Vois, mon fils, vois ces augustes cimes. »

III

ἀνδρῶν (*chœur des hommes*).

. . . . dompté,
. . . . la liberté
Fut, comme Hercule, en naissant invincible;
Ses yeux ouverts d'un jour dictaient sa volonté,
Et son vagissement était mâle et terrible.
De rampants messagers des dieux
Espéraient, l'attaquant dans ses forces premières.

Étouffer en un jour son avenir fameux.
Ses enfantines mains, robustes, meurtrières,
Teignirent de sang venimeux
Son berceau formidable et ses langes guerrières...
Les poitrines de forts guerriers
Sont les tours qui gardent les villes.

IV

Salut, divin triomphe! entre dans nos murailles;
Rends-nous ces guerriers illustrés
Par le sang de Désille et par les funérailles
De tant de Français massacrés.
Jamais rien de si grand, n'embellit ton entrée;
Ni quand l'ombre de Mirabeau
S'achemina jadis vers la voûte sacrée
Où la gloire donne un tombeau;
Ni quand Voltaire mort et sa cendre bannie
Rentrèrent aux murs de Paris,
Vainqueurs du fanatisme et de la calomnie
Prosternés devant ses écrits.
Un seul jour peut atteindre à tant de renommée,
Et ce beau jour luira bientôt :
C'est quand tu conduiras Jourdan à notre armée

Et Lafayette à l'échafaud.
Quelle rage à Coblentz ! quel deuil pour tous ces princes,
Qui, partout diffamant nos lois,
Excitent contre nous et contre nos provinces
Et les esclaves et les rois !
Ils voulaient nous voir tous à la folie en proie.
Que leur front doit être abattu !
Tandis que parmi nous quel orgueil, quelle joie
Pour les amis de la vertu !
Pour vous tous, ô mortels, qui rougissez encore
Et qui savez baisser les yeux !
De voir des échevins que la Râpée honore
Asseoir sur un char radieux
Ces héros que jadis sur les bancs des galères
Assit un arrêt outrageant,
Et qui n'ont égorgé que très peu de nos frères
Et volé que très peu d'argent !
Eh bien, que tardez-vous, harmonieux Orphées ?
Si sur la tombe des Persans
Jadis Pindare, Eschyle ont dressé des trophées,
Il faut de plus nobles accents.
Quarante meurtriers, chéris de Robespierre,
Vont s'élever sur nos autels.
Beaux-arts qui faites vivre et la toile et la pierre,
Hâtez-vous, rendez immortels
Le grand Collot-d'Herbois, ses clients helvétiques,
Ce front que donne à des héros
La vertu, la taverne et le secours des piques.
Peuplez le ciel d'astres nouveaux,

O vous, enfants d'Eudoxe et d'Hipparque et d'Euclide,
C'est par vous que les blonds cheveux
Qui tombèrent du front d'une reine timide
Sont tressés en célestes feux;
Par vous l'heureux vaisseau des premiers Argonautes
Flotte encor dans l'azur des airs.
Faites gémir Atlas sous de plus nobles hôtes,
Comme eux dominateurs des mers.
Que la nuit de leurs noms embellisse ses voiles,
Et que le nocher aux abois
Invoque en leur galère, ornement des étoiles,
Les Suisses de Collot-d'Herbois.



ODES



ODES

Le jeu de Paume

A LOUIS DAVID, PEINTRE

I

Reprends ta robe d'or, ceins ton riche bandeau,
Jeune et divine poésie :
Quoique ces temps d'orage éclipsent ton flambeau,
Aux lèvres de David, roi du savant pinceau,
Porte la coupe d'ambroisie,
La patrie, à son art indiquant nos beaux jours,
A confirmé mes antiques discours ;
Quand je lui répétais que la liberté mâle
Des arts est le génie heureux;

Que nul talent n'est fils de la faveur royale;
Qu'un pays libre est leur terre natale.
Là, sous un soleil généreux,
Ces arts, fleurs de la vie et délices du monde,
Forts, à leur croissance livrés,
Atteignent leur grandeur féconde.
La palette offre l'âme aux regards enivrés
Les antres de Paros de dieux peuplent la terre.
L'airain coule et respire. En portiques sacrés
S'élancent le marbre et la pierre.

II

Toi-même, belle vierge à la touchante voix,
Nymphe ailée, aimable sirène,
Ta langue s'amollit dans les palais des rois,
Ta hauteur se rabaisse, et d'enfantines lois
Oppriment ta marche incertaine;
Ton feu n'est que lueur, ta beauté n'est que fard.
La liberté du génie et de l'art
T'ouvre tous les trésors. Ta grâce auguste et fière
De nature et d'éternité
Fleurit. Tes pas sont grands. Ton front ceint de lumière
Touche les cieux. Ta flamme agite, éclaire,
Dompte les cœurs. La liberté,
Pour dissoudre en secret nos entraves pesantes,
Arme ton fraternel secours.
C'est de tes lèvres séduisantes

Qu'invisible elle vole; et par d'heureux détours,
Trompe les noirs verrous, les fortes citadelles,
Et les mobiles ponts qui défendent les tours,
Et les nocturnes sentinelles.

III

Son règne au loin semé par tes doux entretiens
Germe dans l'ombre au cœur des sages.
Ils attendent son heure unis par tes liens,
Tous, en un monde à part, frères, concitoyens,
Dans tous les lieux, dans tous les âges.
Tu guidais mon David à la suivre empressé :
Quand, avec toi, dans le sein du passé,
Fuyant parmi les morts sa patrie asservie,
Sous sa main, rivale des dieux,
La toile s'enflammait d'une éloquente vie :
Et la ciguë, instrument de l'envie,
Portant Socrate dans les cieux,
Et le premier consul, plus citoyen que père,
Rentré seul par son jugement,
Aux pieds de sa Rome si chère
Savourant de son cœur le glorieux tourment;
L'obole mendié, seul appui d'un grand homme;
Et l'Albain terrassé dans le mâle serment
Des trois frères sauveurs de Rome.

IV

Un plus noble serment d'un si digne pinceau
        Appelle aujourd'hui l'industrie.
Marathon, tes Persans et leur sanglant tombeau
Vivaient par ce bel art. Un sublime tableau
        Naît aussi pour notre patrie.
Elle expirait : son sang était tari; ses flancs
    Ne portaient plus son poids. Depuis mille ans
A soi-même inconnue, à son heure suprême,
        Ses guides tremblants, incertains
Fuyaient. Il fallut donc, dans le péril extrême,
    De son salut la charger elle-même.
        Longtemps, en trois races d'humains,
Chez nous l'homme a maudit ou vanté sa naissance
        Les ministres de l'encensoir,
        Et les grands, et le peuple immense.
Tous à leurs envoyés confieront leur pouvoir.
Versailles les attend. On s'empresse d'élire;
On nomme. Trois palais s'ouvrent pour recevoir
        Les représentants de l'empire.

V

D'abord pontifes, grands, de cent titres ornés,
        Fiers d'un règne antique et farouche,

De siècles ignorants à leurs pieds prosternés,
De richesses, d'aïeux vertueux ou prônés,
Douce égalité, sur leur bouche,
A ton seul nom pétille un rire âcre et jaloux.
Ils n'ont point vu sans effroi, sans courroux,
Ces élus plébéiens, forts des maux de nos pères,
Forts de tous nos droits éclaircis,
De la dignité d'homme, et des vastes lumières
Qui du mensonge ont percé les barrières.
Le sénat du peuple est assis.
Il invite en son sein, où respire la France,
Les deux fiers sénats; mais leurs cœurs
N'ont que des refus. Il commence :
Il doit tout voir; créer l'État, les lois, les mœurs.
Puissant par notre aveu, sa main sage et profonde
Veut sonder notre plaie, et de tant de douleurs
Dévoiler la source féconde.

VI

On tremble. On croit, n'osant encor lever le bras,
Les disperser par l'épouvante.
Ils s'assemblaient; leur seuil méconnaissant leurs pas
Les rejette. Contre eux, prête à des attentats,
Luit la baïonnette insolente.
Dieu ! vont-ils fuir ? Non, non. Du peuple accompagnés
Tous, par la ville, ils errent indignés :

Comme Latone enceinte, et déjà presque mère,
Victime d'un jaloux pouvoir,
Sans asile flottait, courait la terre entière,
Pour mettre au jour les dieux de la lumière.
Au loin fut un ample manoir,
Où le réseau noueux en élastique égide,
Arme d'un bras souple et nerveux,
Repoussant la balle rapide,
Exerçait la jeunesse en de robustes jeux.
Peuple, de tes élus cette retraite obscure
Fut la Délos. O murs! temple à jamais fameux,
Berceau des lois! sainte masure!

VII

N'allons pas d'or, de jaspe, avilir à grands frais
Cette vénérable demeure;
Sa rouille est son éclat. Qu'immuable à jamais
Elle règne au milieu des dômes, des palais.
Qu'au lit de mort tout Français pleure,
S'il n'a point vu ces murs où renaît son pays.
Que Sion, Delphe, et la Mecque et Saïs
Aient de moins de croyants attiré l'œil fidèle.
Que ce voyage souhaité
Récompense nos fils. Que ce toit leur rappelle
Ce tiers état à la honte rebelle,
Fondateur de la liberté;

Comme en hâte arrivait la troupe courageuse,
A travers d'humides torrents
Que versait la nue orageuse;
Cinq prêtres avec eux; tous amis, tous parents,
S'embrassant au hasard dans cette longue enceinte;
Tous juraient de périr ou vaincre les tyrans;
De ranimer la France éteinte;

VIII

De ne se point quitter que nous n'eussions des lois
Qui nous feraient libres et justes.
Tout un peuple, inondant jusqu'aux faîtes des toits,
De larmes, de silence, ou de confuses voix,
Applaudissait ses vœux augustes.
O jour! jour triomphal! jour saint! jour immortel!
Jour le plus beau qu'ait fait luire le ciel
Depuis qu'au fier Clovis Bellone fut propice!
O soleil! ton char étonné
S'arrêta. Du sommet de ton brûlant solstice
Tu contemplais ce divin sacrifice!
O jour de splendeur couronné!
Tu verras nos neveux, superbes de ta gloire,
Vers toi d'un œil religieux
Remonter au loin dans l'histoire.
Ton lustre impérissable, honneur de leurs aïeux,
Du dernier avenir ira percer les ombres.

Moins belle, la comète aux longs crins radieux
Enflamme les nuits les plus sombres.

IX

Que faisaient cependant les sénats séparés?
Le front ceint d'un vaste plumage,
Ou de mitres, de croix, d'hermines décorés,
Que tentaient-ils d'efforts pour demeurer sacrés?
Pour arrêter le noble ouvrage?
Pour n'être point Français? pour commander aux lois?
Pour ramener ces temps de leurs exploits,
Où ces tyrans, valets sous le tyran suprême,
Aux cris du peuple indifférents,
Partageaient le trésor, l'État, le diadème?
Mais l'équité dans leurs sanhédrins même
Trouve des amis. Quelques grands,
Et des dignes pasteurs une troupe fidèle,
Par ta céleste main poussés,
Conscience, chaste immortelle,
Viennent aux vrais Français, d'attendre enfin lassés,
Se joindre, à leur orgueil abandonnant des prêtres
D'opulence perdus, des nobles insensés
Ensevelis dans leurs ancêtres.

X

Bientôt ce reste même est contraint de plier.
O raison, divine puissance!
Ton souffle impérieux dans le même sentier
Les précipite tous. Je vois le fleuve entier
Rouler en paix son onde immense,
Et dans ce lit commun tous ces faibles ruisseaux
Perdre à jamais et leurs noms et leurs eaux.
O France! sois heureuse entre toutes les mères.
Ne pleure plus des fils ingrats,
Qui jadis s'indignaient d'être appelés nos frères;
Tous revenus des lointaines chimères,
La famille est toute en tes bras.
Mais que vois-je? ils feignaient? Aux bords de notre Seine
Pourquoi ces belliqueux apprêts?
Pourquoi vers notre cité reine
Ces camps, ces étrangers, ces bataillons français
Traînés à conspirer au trépas de la France?
De quoi rit ce troupeau d'eunuques du palais?
Riez, lâche et perfide engeance.

XI

D'un roi facile et bon corrupteurs détrônés,
Riez; mais le torrent s'amasse.

Riez; mais du volcan les feux emprisonnés
Bouillonnent. Des lions si longtemps enchaînés
Vous n'attendiez plus tant d'audace?
Le peuple est réveillé. Le peuple est souverain.
Tout est vaincu. La tyrannie en vain,
Monstre aux bouches de bronze, arme pour cette guerre
Ses cent yeux, ses vingt mille bras,
Ses flancs gros de salpêtre, où mugit le tonnerre :
Sous son pied faible elle sent fuir sa terre;
Et meurt sous les pesants éclats
Des créneaux fulminants, des tours et des murailles
Qui ceignaient son front détesté.
Déraciné dans ses entrailles,
L'enfer de la Bastille à tous les vents jeté
Vole, débris infâme, et cendre inanimée;
Et de ces grands tombeaux, la belle liberté,
Altière, étincelante, armée,

XII

Sort. Comme un triple foudre éclate au haut des cieux,
Trois couleurs dans sa main agile
Flottent en long drapeau. Son cri victorieux
Tonne. A sa voix, qui sait, comme la voix des dieux,
En homme transformer l'argile,
La terre tressaillit. Elle quitta son deuil.
Le genre humain d'espérance et d'orgueil

Sourit. Les noirs donjons s'écroulèrent d'eux-mêmes.
Jusque sur les trônes lointains
Les tyrans ébranlés, en hâte à leurs fronts blêmes,
Pour retenir leurs tremblants diadèmes,
Portèrent leurs royales mains.
A son souffle de feu, soudain de nos campagnes
S'écoulent les soldats épars,
Comme les neiges des montagnes;
Et le fer ennemi tourné vers nos remparts,
Comme aux rayons lancés du centre ardent d'un verre,
Tout à coup à nos yeux fondu de toutes parts,
Fuit et s'éclipse sous la terre.

XIII

Il renaît citoyen; en moisson de soldats
Se résout la glèbe aguerrie.
Cérès même et sa faux s'arment pour les combats.
Sur tous ses fils, jurant d'affronter le trépas,
Appuyée au loin, la patrie
Brave les rois jaloux, le transfuge imposteur,
Des paladins le fer gladiateur,
Des Zoïles verbeux l'hypocrite délire.
Salut, peuple français! ma main
Tresse pour toi les fleurs que fait naître la lyre.
Reprends tes droits, rentre dans ton empire.
Par toi sous le niveau divin

La fière égalité range tout devant elle.
Ton choix, de splendeur revêtu,
Fait les grands. La race mortelle
Par toi lève son front si longtemps abattu.
Devant les nations souverains légitimes,
Ces fronts, dits souverains, s'abaissent. La vertu
Des honneurs aplanit les cimes.

XIV

O peuple deux fois né! peuple vieux et nouveau!
Tronc rajeuni par les années!
Phénix sorti vivant des cendres du tombeau!
Et vous aussi, salut, vous porteurs du flambeau
Qui nous montra nos destinées!
Paris vous tend les bras, enfants de notre choix!
Pères d'un peuple! architectes des lois!
Vous qui savez fonder, d'une main ferme et sûre,
Pour l'homme un code solennel,
Sur tous ses premiers droits, sa charte antique et pure;
Ses droits sacrés, nés avec la nature,
Contemporains de l'Éternel.
Vous avez tout dompté. Nul joug ne vous arrête.
Tout obstacle est mort sous vos coups.
Vous voilà montés sur le faîte.
Soyez prompts à fléchir sous vos devoirs jaloux.
Bienfaiteurs, il vous reste un grand compte à nous rendre,

Il vous reste à borner et les autres et vous;
Il vous reste à savoir descendre.

XV

Vos cœurs sont citoyens. Je le veux. Toutefois
Vous pouvez tout. Vous êtes hommes.
Hommes, d'un homme libre écoutez donc la voix.
Ne craignez plus que vous. Magistrats, peuples, rois,
Citoyens, tous tant que nous sommes,
Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux,
L'ambition, serpent insidieux,
Arbre impur, que déguise une brillante écorce.
L'empire, l'absolu pouvoir
Ont, pour la vertu même, une mielleuse amorce.
Trop de désirs naissent de trop de force.
Qui peut tout, pourra trop vouloir.
Il pourra négliger, sûr du commun suffrage,
Et l'équitable humanité,
Et la décence au doux langage.
L'obstacle nous fait grands. Par l'obstacle excité,
L'homme, heureux à poursuivre une pénible gloire,
Va se perdre à l'écueil de la postérité,
Vaincu par sa propre victoire.

XVI

Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer
De sa subite indépendance.
Contenez dans son lit cette orageuse mer.
Par vous seuls dépouillé de ses liens de fer,
Dirigez sa bouillante enfance.
Vers les lois, le devoir, et l'ordre, et l'équité,
Guidez, hélas! sa jeune liberté.
Gardez que nul remords n'en attriste la fête.
Repoussant d'antiques affronts,
Qu'il brise pour jamais, dans sa noble conquête,
Le joug honteux qui pesait sur sa tête,
Sans le poser sur d'autres fronts.
Ah! ne le laissez pas, dans la sanglante rage
D'un ressentiment inhumain,
Souiller sa cause et votre ouvrage.
Ah! ne le laissez pas sans conseil et sans frein,
Armant, pour soutenir ses droits si légitimes,
La torche incendiaire et le fer assassin,
Venger la raison par des crimes.

XVII

Peuple! ne croyons pas que tout nous soit permis.
Craignez vos courtisans avides,

O peuple souverain ! A votre oreille admis,
Cent orateurs bourreaux se nomment vos amis.
Ils soufflent des feux homicides.
Aux pieds de notre orgueil prostituant les droits,
Nos passions par eux deviennent lois.
La pensée est livrée à leurs lâches tortures.
Partout cherchant des trahisons,
A nos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,
Ils vont forgeant d'exécrables pâtures.
Leurs feuilles, noires de poisons,
Sont autant de gibets affamés de carnage.
Ils attisent de rang en rang
La proscription et l'outrage.
Chaque jour, dans l'arène, ils déchirent le flanc
D'hommes que nous livrons à la fureur des bêtes.
Ils nous vendent leur mort. Ils emplissent de sang
Les coupes qu'ils nous tiennent prêtes.

XVIII

Peuple, la liberté, d'un bras religieux,
Garde l'immuable équilibre
De tous les droits humains, tous émanés des cieux.
Son courage n'est point féroce et furieux ;
Et l'oppresseur n'est jamais libre.
Périsse l'homme vil ! périssent les flatteurs,
Des rois, du peuple infâmes corrupteurs !

L'amour du souverain, de la loi salutaire,
Toujours teint leurs lèvres de miel.
Peur, avarice ou haine est leur dieu sanguinaire.
Sur la vertu toujours leur langue amère
Distille l'opprobre et le fiel.
Hydre en vain écrasé, toujours prompt à renaître,
Séjans, Tigellins empressés
Vers quiconque est devenu maître;
Si, voués au lacet, de faibles accusés
Expirent sous les mains de leurs coupables frères;
Si le meurtre est vainqueur; si des bras insensés
Forcent des toits héréditaires;

XIX

C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain,
Dit cette cour lâche et hardie.
Ils avaient dit : *C'est bien,* quand, la lyre à la main,
L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,
Applaudissait à l'incendie.
Ainsi de deux partis les aveugles conseils
Chassent la paix. Contraires, mais pareils,
Dans un égal abîme, une égale démence
De tous deux entraîne les pas.
L'un, Vandale stupide, en son humble arrogance,
Veut être esclave et despote, et s'offense
Que ramper soit honteux et bas.

L'autre arme son poignard du sceau de la loi sainte;
Il veut du peuple sans soutien
Savourer les pleurs ou la crainte.
L'un du nom de sujet, l'autre de citoyen,
Masque son âme inique et de vice flétrie;
L'un sur l'autre acharnés, ils comptent tous pour rien
Liberté, vérité, patrie.

XX

De prières, d'encens prodigue nuit et jour,
Le fanatisme se relève.
Martyrs, bourreaux, tyrans, rebelles tour à tour;
Ministres effrayants de concorde et d'amour,
Venus pour apporter le glaive;
Ardents contre la terre à soulever les cieux,
Rivaux des lois, d'humbles séditieux,
De trouble et d'anathème artisans implacables...
Mais où vais-je ? L'œil tout-puissant
Pénètre seul les cœurs à l'homme impénétrables.
Laissons cent fois échapper les coupables
Plutôt qu'outrager l'innocent.
Si plus d'un, pour tromper, étale un faux scrupule,
Plus d'un, par les méchants conduit,
N'est que vertueux et crédule.
De l'exemple éloquent laissons germer le fruit.
La vertu vit encore. Il est, il est des âmes

Où la patrie, aimée et sans faste et sans bruit,
    Allume de constantes flammes.

XXI

Par ces sages esprits, forts contre les excès,
    Rocs affermis du sein de l'onde,
Raison, fille du temps, tes durables succès
Sur le pouvoir des lois établiront la paix.
    Et vous, usurpateurs du monde,
Rois, colosses d'orgueil, en délices noyés,
  Ouvrez les yeux : hâtez-vous. Vous voyez
Quel tourbillon divin de vengeances prochaines
    S'avance vers vous. Croyez-moi,
Prévenez l'ouragan et vos chutes certaines.
  Aux nations déguisez mieux vos chaînes :
    Allégez-leur le poids d'un roi.
Effacez de leur sein les livides blessures,
    Traces de vos pieds oppresseurs.
    Le ciel parle dans leurs murmures.
Si l'aspect d'un bon roi peut adoucir vos mœurs;
Et si le glaive ami, sauveur de l'esclavage,
Sur vos fronts suspendu, peut éclairer vos cœurs
    D'un effroi salutaire et sage;

XXII

Apprenez la justice : apprenez que vos droits
Ne sont point votre vain caprice.
Si votre sceptre impie ose frapper les lois,
Parricides, tremblez; tremblez, indignes rois.
La liberté législatrice,
La sainte liberté, fille du sol français,
Pour venger l'homme et punir les forfaits,
Va parcourir la terre en arbitre suprême.
Tremblez; ses yeux lancent l'éclair.
Il faudra comparaître et répondre vous-même;
Nus, sans flatteurs, sans cour, sans diadème,
Sans gardes hérissés de fer.
La nécessité traîne, inflexible et puissante,
A ce tribunal souverain,
Votre majesté chancelante :
Là seront recueillis les pleurs du genre humain :
Là, juge incorruptible, et la main sur sa foudre,
Elle entendra le peuple; et les sceptres d'airain
Disparaîtront, réduits en poudre.

II

La déesse aux cent voix bruyantes
A, du séjour sacré des âmes innocentes,
Percé les ténébreux chemins.
Là, du jeune La Barre un bois triste et nocturne
Voit à pas lents errer loin de tous les humains
L'ombre superbe et taciturne.
La nymphe ailée auprès de lui
Descend : « Viens, lui dit-elle, il est temps que ta haine
Pardonne à la race humaine;
Ta patrie est juste aujourd'hui. »

III

A CHARLOTTE DE CORDAY

Exécutée le 18 juillet 1793.

Quoi! tandis que partout, ou sincères ou feintes,
Des lâches, des pervers, les larmes et les plaintes
Consacrent leur Marat parmi les immortels,
Et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,
Des fanges du Parnasse un impudent reptile
Vomit un hymne infâme au pied de ses autels,

La vérité se tait! dans sa bouche glacée,
Des liens de la peur sa langue embarrassée
Dérobe un juste hommage aux exploits glorieux!
Vivre est-il donc si doux? De quel prix est la vie,
Quand, sous un joug honteux, la pensée asservie,
Tremblante au fond du cœur, se cache à tous les yeux?

Non, non, je ne veux point t'honorer en silence,
Toi qui crus par ta mort ressusciter la France
Et dévouas tes jours à punir des forfaits.
Le glaive arma ton bras, fille grande et sublime,
Pour faire honte aux dieux, pour réparer leur crime,
Quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les traits.

Le noir serpent, sorti de sa caverne impure.
A donc vu rompre enfin sous ta main ferme et sûre
Le venimeux tissu de ses jours abhorrés!
Aux entrailles du tigre, à ses dents homicides,
Tu vins redemander et les membres livides
Et le sang des humains qu'il avait dévorés!

Son œil mourant t'a vue, en ta superbe joie,
Féliciter ton bras et contempler ta proie.
Ton regard lui disait : « Va, tyran furieux,
Va, cours frayer la route aux tyrans tes complices.
Te baigner dans le sang fut tes seules délices, «
Baigne-toi dans le tien et reconnais des dieux. »

La Grèce, ô fille illustre ! admirant ton courage,
Épuiserait Paros pour placer ton image
Auprès d'Harmodius, auprès de son ami ;
Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,
Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Mais la France à la hache abandonne ta tête.
C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête
Parmi ses compagnons tous dignes de son sort.
Oh ! quel noble dédain fit sourire ta bouche,
Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,
Crut te faire pâlir aux menaces de mort !

C'est lui qui dût pâlir, et tes juges sinistres,
Et notre affreux sénat et ses affreux ministres,
Quand, à leur tribunal, sans crainte et sans appui,
Ta douceur, ton langage et simple et magnanime,
Leur apprit qu'en effet, tout puissant qu'est le crime,
Qui renonce à la vie est plus puissant que lui.

Longtemps, sous les dehors d'une allégresse aimable,
Dans ses détours profonds ton âme impénétrable
Avait tenu cachés les destins du pervers.
Ainsi, dans le secret amassant la tempête,
Rit un beau ciel d'azur, qui cependant s'apprête
A foudroyer les monts, à soulever les mers.

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée;
Ton front resta paisible et ton regard serein.
Calme, sur l'échafaud, tu méprisas la rage
D'un peuple abject, servile et fécond en outrage,
Et qui se croit encore et libre et souverain.

La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire,
Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire;
Seule, tu fus un homme, et vengeas les humains!
Et nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme,
Nous savons répéter quelques plaintes de femme;
Mais le fer pèserait à nos débiles mains.

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.
La Vertu t'applaudit; de sa mâle louange
Entends, belle héroïne, entends l'auguste voix.
O Vertu, le poignard, seul espoir de la terre,
Est ton arme sacrée, alors que le tonnerre
Laisse régner le crime et te vend à ses lois.

IV

Strophe première

O mon esprit! au sein des cieux,
Loin de tes noirs chagrins, une ardente allégresse
Te transporte au banquet des dieux,
Lorsque ta haine vengeresse,
Rallumée à l'aspect et du meurtre et du sang,
Ouvre de ton carquois l'inépuisable flanc.
De là vole aux méchants ta flèche redoutée,
D'un fiel vertueux humectée,
Qu'au défaut de la foudre, esclave du plus fort,
Sur tous ces pontifes du crime,
Par qui la France, aveugle et stupide victime,
Palpite et se débat contre une longue mort,
Lance ta fureur magnanime.

Antistrophe première

Tu crois, d'un éternel flambeau
Éclairant les forfaits d'une horde ennemie,
Défendre à la nuit du tombeau
D'ensevelir leur infamie.
Déjà tu penses voir, des bouts de l'univers,
Sur la foi de ma lyre, au nom de ces pervers,

Frémir l'horreur publique; et d'honneur et de gloire
Fleurir ma tombe et ta mémoire;
Comme autrefois les Grecs accouraient à des jeux,
Quand l'amoureux fleuve d'Élide
Eut de traîtres punis vu triompher Alcide;
Ou quand l'arc Pythien d'un reptile fangeux
Eut purgé les champs de Phocide.

Épode première

Vain espoir, inutile soin!
Ramper est des humains l'ambition commune;
C'est leur plaisir, c'est leur besoin.
Voir, fatigue leurs yeux; juger, les importune;
Ils laissent juger la fortune,
Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant.
Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire
Qui donne et l'honneur et la gloire:
Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

Strophe deuxième

Que tant d'opprimés expirants
Aillent aux cieux enfin réveiller le supplice;
Que sur ces monstres dévorants
Son bras d'airain s'appesantisse;
Qu'ils tombent; à l'instant vois-tu leurs noms flétris,
Par leur peuple vénal leurs cadavres meurtris,
Et pour jamais transmise à la publique ivresse
Ta louange avec leur bassesse?

Mais si Mars est pour eux, leurs vertus, leurs bienfaits,
Sont bénis de la terre entière.
Tout s'obscurcit auprès de la splendeur guerrière;
Elle éblouit les yeux, et sur les noirs forfaits
Étend un voile de lumière.

Antistrophe deuxième

Dès lors l'étranger étonné
Se tait avec respect devant leur sceptre immense;
Leur peuple à leurs pieds enchaîné,
Vantant jusques à leur clémence,
Nous voue à la risée, à l'opprobre, aux tourments;
Nous, de la vertu libre indomptables amants.
Humains, lâche troupeau!... mais qu'importent au sage
Votre blâme, votre suffrage,
Votre encens, vos poignards, et de flux en reflux
Vos passions précipitées?
Il nous faut tous mourir. A sa vie ajoutées,
Au prix du déshonneur, quelques heures de plus
Lui sembleraient trop achetées.

Epode deuxième

Lui, grands dieux! courtisan menteur,
De sa raison céleste abandonner le faîte,
Pour descendre à votre hauteur!
En lui-même affermi, comme l'antique athlète,
Sur le sol où son pied s'arrête

Il reste inébranlable à tout effort mortel,
Et laisse avec dédain ce vulgaire imbécile,
        Toujours turbulent et servile,
Flotter de maître en maître et d'autel en autel.

V

Écrit à Saint-Lazare

        . . . il demande du pain,
On lui donne du sang. Il voit tomber des têtes;
        Il chante et ne sent plus la faim.

Byzance, mon berceau, jamais tes janissaires
Du musulman paisible ont-ils forcé le seuil?
Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,
        Porter l'épouvante et le deuil?

Son harem ne connaît, invisible retraite,
Le choix, ni les projets, ni le nom des vizirs.
Là, sûr du lendemain, il repose sa tête,
        Sans craindre, au sein de ses plaisirs,

Que cent nouvelles lois qu'une nuit a fait naître,
De juges assassins un tribunal pervers,
Lancent sur son réveil, avec le nom de traître,
La mort, la ruine, ou les fers.

Tes mœurs et ton Coran sur ton sultan farouche
Veillent, le glaive nu, s'il croyait tout pouvoir,
S'il osait tout braver, et dérober sa bouche
Au frein de l'antique devoir.

Voilà donc une digue où la toute-puissance
Voit briser le torrent de ses vastes progrès.
Liberté qui nous fuis, tu ne fuis point Byzance;
Tu planes sur ses minarets.

VI

Écrit à Saint-Lazare

Mon frère, que jamais la tristesse importune
Ne trouble ses prospérités!
Qu'il remplisse à la fois la scène et la tribune!
Que les grandeurs et la fortune
Le comblent de leurs biens qu'il a tant souhaités!

Que les muses, les arts, toujours d'un nouveau lustre
Embellissent tous ses travaux;
Et que, cédant à peine à son vingtième lustre,
De son tombeau la pierre illustre
S'élève radieuse entre tous les tombeaux!

Mais. . . . .
Infortune, honnêtes douleurs,
Souffrance, des vertus superbe et chaste fille,
Salut. Mes frères, ma famille,
Sont tous les opprimés, ceux qui versent des pleurs;

Ceux que livre à la hache un féroce caprice;
Ceux qui brûlent un noble encens
Aux pieds de la vertu que l'on traîne au supplice,
Et bravent le sceptre du vice,
Ses caresses, ses dons, ses regards menaçants;

Ceux qui, devant le crime, idole ensanglantée,
N'ont jamais fléchi les genoux,
Et soudain, à sa vue impie et détestée,
Sentent leur poitrine agitée,
Et s'enflammer leur front d'un généreux courroux.

VII

La jeune captive

Saint-Lazare.

L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance:
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

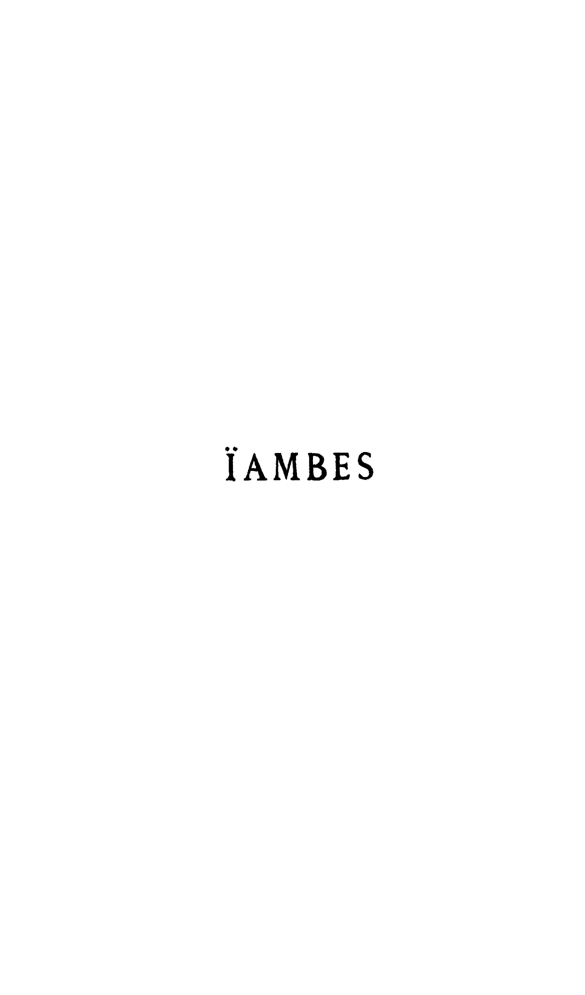
Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux point mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.





ÏAMBES



ÏAMBES

I

Sa langue est un fer chaud. Dans ses veines brûlées
Serpentent des fleuves de fiel.
— J'ai, douze ans, en secret, dans les doctes vallées,
Cueilli le poétique miel.
Je veux un jour ouvrir ma ruche tout entière.
Dans tous mes vers on pourra voir
Si ma muse naquit haineuse et meurtrière.
Frustré d'un amoureux espoir,
Archiloque aux fureurs du belliqueux ïambe
Immole un beau-père menteur.
Moi, ce n'est point au col d'un perfide Lycambe
Que j'apprête un lacet vengeur.

Ma foudre n'a jamais tonné pour mes injures.
La patrie allume ma voix;
La paix seule aguerrit mes pieuses morsures;
Et mes fureurs servent les lois.
Contre les noirs Pithons et les hydres fangeuses
Le feu, le fer arment mes mains;
Extirper sans pitié les bêtes venimeuses,
C'est donner la vie aux humains.

II

Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres;
Il nie, il jure sur l'autel;
Mais nous, grands, libres, fiers, à nos exploits funèbres,
A nos turpitudes célèbres,
Nous voulons attacher un éclat immortel.

De l'oubli taciturne et de son onde noire
Nous savons détourner le cours.
Nous appelons sur nous l'éternelle mémoire;
Nos forfaits, notre unique histoire,
Parent de nos cités les brillants carrefours.

O gardes de Louis, sous les voûtes royales
Par nos ménades déchirés,
Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacchanales,
Orné nos portes triomphales.
A ces bronzes hideux, nos monuments sacrés,

Tout ce peuple hébété que nul remords ne touche,
Cruel, même dans son repos,
Vient sourire aux succès de sa rage farouche,
Et, la soif encore à la bouche,
Ruminer tout le sang dont il a bu les flots.

Arts dignes de nos yeux! pompe et magnificence
Dignes de notre liberté,
Dignes des vils tyrans qui dévorent la France,
Dignes de l'atroce démence
Du stupide David qu'autrefois j'ai chanté!

De Barca, du Niger les désertes arènes
Nourrissent cérastes ardents,
Tigres à l'œil de flamme, implacables hyènes;
Le bitume flotte en leurs veines;
Une rage homicide aiguillonne leurs dents.

A de tels compagnons votre juste message
Devait ouvrir votre cité.
Se jeter sur le faible est aussi leur courage.
Ils vivent aussi de carnage;
Voir du sang est aussi leur seule volupté.

Mais n'osez plus flétrir de votre ignare estime
        Des mortels semblables aux dieux.
Dans leurs mâles écrits quel foudre magnanime
        Tonne sur vous et sur le crime!
Ah! si le crime et vous pouviez baisser les yeux!.

III

Voûtes du Panthéon, quel mort illustre et rare
        S'ouvre vos dômes glorieux?
Pourquoi vois-je David qui larmoie et prépare
        Sa palette qui fait des dieux?
O ciel! faut-il le croire! ô destins! ô fortune!...
        O cercueil arrosé de pleurs!
Oh! que ne puis-je ouïr Barère à la tribune,
        Gros de pathos et de douleurs!
Quelle nouvelle en France! et quel canon d'alarmes
        Dans tous les cœurs a retenti!
Les fils des Jacobins leur adressent des larmes.
        Brissot, qui n'a jamais menti,
Dit avoir vu dans l'air d'exhalaisons impures
        Un noir nuage tournoyer,
Du sang, et de la fange, et toutes les ordures
        Dont se forme un épais bourbier;

Et soutient que c'était la sale et vilaine âme
        Par qui Marat avait vécu.
De ses jours florissants, par la main d'une femme,
        Ce lien aimable est rompu!
Le Calvados en rit; mais la potence pleure.
        Déjà par un fer meurtrier
Pelletier fut placé dans l'auguste demeure.
        Marat vaut mieux que Pelletier.
Nul n'aima tant le sang, n'eut tant de soif des crimes.
        Qu'on parle d'un vil scélérat,
Bien que Lacroix, Bourdon, soient des mortels sublimes,
        Nous ne pensons tous qu'à Marat.
Il était né de droit vassal de la potence;
        Il était son plus cher trésor.
Console-toi, Gibet, tu sauveras la France!
        Pour tes bras la Montagne encor
Nourrit bien des héros dans ses nobles repaires,
        Le Gendre *élève de Caton,*
Le grand Collot d'Herbois, fier *patron* des galères,
        Plus d'un Robespierre, et Danton,
Thuriot, et Chabot; enfin toute la bande;
        Et club, commune, tribunal.
Mais qui peut les compter? Je te les recommande :
        Tu feras l'appel nominal.
Pour chanter à ces saints de dignes litanies,
        L'un demande Anacharsis Clotz;
L'autre veut Cabanis, ou d'autres grands génies;
        Et qui Grouvelle, et qui Laclos.
Mais non, nous entendrons ces oraisons funèbres,

De la bouche du bon Garat;
Puis tu les enverras tous au fond des ténèbres
Lécher le c.. du bon Marat.
Que la tombe sur vous, sur vos reliques chères,
Soit légère, ô mortels sacrés!
Pour qu'avec moins d'efforts, par les dogues vos frères
Vos cadavres soient déchirés.

Par le citoyen ARCHILOQUE MASTIGOPHORE.

IV

Grâce à notre sénat le ciel n'est donc plus vide!
De ses fonctions suspendu,
Dieu. . . . .
Au siège éternel est rendu.
Il va reprendre en main les rênes de la terre.
Tu ne crains pas qu'au pied de ton superbe trône,
Spinosa, te parlant tout bas,
Vienne te dire encore : Entre nous, je soupçonne,
Seigneur, que vous n'existez pas.
Quoi! ton œil qui voit tout, sans les réduire en cendre.
Ton œil de leurs pensers sonde les noirs abîmes,
Ces lacs de soufre et de poisons,

Ces océans bourbeux où fermentent les crimes,
Que de ses plus ardents tisons...
Ils croyaient se cacher dans leur bassesse obscure.
. . . .
Sur ses pieds inégaux l'épode vengeresse
Saura les atteindre pourtant.
Diamant ceint d'azur, Paros, œil de la Grèce,
De l'onde Égée astre éclatant!
Dans tes flancs où nature est sans cesse à l'ouvrage,
Pour le ciseau laborieux,
Germe et blanchit le marbre honoré de l'image
Et des grands hommes et des dieux.
Mais pour graver aussi la honte ineffaçable,
Paros de l'iambe acéré
Aiguisa le burin brûlant, impérissable.
Fils d'Archiloque, fier André,
Ne détends point ton arc, fléau de l'imposture.
Que les passants pleins de tes vers,
Les siècles, l'avenir, que toute la nature
Crie à l'aspect de ces pervers :
« Hou, les vils scélérats! les monstres, les infâmes!
De vol, de massacres nourris!
Noirs ivrognes de sang, lâches bourreaux de femmes,
Qui n'égorgent point leurs maris;
Du fils tendre et pieux, et du malheureux père
Pleurant son fils assassiné;
Du frère qui n'a point laissé dans la misère
Périr son frère abandonné;
Vous n'avez qu'une vie... ô Vampires!...

Et vous n'expierez qu'une fois
Tant de morts et de pleurs, de cendres, de décombres,
Qui contre vous lèvent la voix!
Ils vivent cependant, et de tant de victimes
Les cris ne montent point vers toi!
C'est un pauvre poète, ô grand Dieu des armées!
Qui seul, captif, près de la mort,
Attachant à ses vers les ailes enflammées
De ton tonnerre qui s'endort,
De la vertu proscrite embrassant la défense,
Dénonce aux juges infernaux
Ces juges, ces jurés qui frappent l'innocence,
Hécatombe à leurs tribunaux. »
Eh bien, fais-moi donc vivre, et cette horde impure
Sentira quels traits sont les miens.
Ils ne sont point cachés dans leur bassesse obscure,
Je les vois, j'accours, je les tiens.

V

Vingt barques, faux tissus de planches fugitives,
S'entr'ouvrant au milieu des eaux,
Ont-elles, par milliers, dans les gouffres de Loire
Vomi des Français enchaînés,

Au proconsul Carrier, implacable après boire,
Pour son passe-temps amenés?
Et ces porte-plumets, ces commis de carnage,
Ces noirs accusateurs Fouquiers,
Ces Dumas, ces jurés, horrible aréopage
De voleurs et de meurtriers,
Les ai-je poursuivis jusqu'en leurs bacchanales,
Lorsque, les yeux encore ardents,
Attablés, le bordeaux de chaleurs plus brutales
Allumant leurs fronts impudents,
Ivres et bégayant la crapule et les crimes,
Ils rappellent avec des ris,
Leurs meurtres d'aujourd'hui, leurs futures victimes;
Et parmi les chansons, les cris,
Trouvent deçà, delà, sous leur main, sous leur bouche,
De femmes un vénal essaim,
Dépouilles du vaincu, transfuges de sa couche,
Pour la couche de l'assassin;
Car ce sexe ébloui de tout semblant de gloire,
Né l'héritage du plus fort,
Quel que soit le vainqueur suit toujours la victoire;
D'une lèvre arbitre de mort
Étale le baiser, le brigue avec audace;
Et pour nulle oppressive main
Leur jupe n'est pesante, et l'épingle tenace
N'a de pointe autour de leur sein.
Le remords est, dit-on, l'enfer où tout s'expie.
Quel remords agite le flanc,
Tourmente le sommeil du dicastère impie

Qui mange, boit, rote du sang?
Car qui peut noblement de leur bande perverse
Rendre les attentats fameux?
Ces monstres sont impurs, la lance qui les perce
Sort impure, infecte comme eux.

VI

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons, comme moi,
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.

Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
Un mot à travers ces barreaux
Eût versé quelque baume en mon âme flétrie;
De l'or peut-être à mes bourreaux...
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis; vivez contents.
En dépit de *Fouquier* soyez lents à me suivre.
Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui, mon malheur importune:
Vivez, amis; vivez en paix.

VII

On vit; on vit infâme. Eh bien! il fallut l'être;
L'infâme, après tout, mange et dort.
Ici, même, en ces parcs où la mort nous fait paître,
Où la hache nous tire au sort,
Beaux poulets sont écrits; maris, amants sont dupes.
Caquetage, intrigues de sots.
On y chante; on y joue; on y lève des jupes;
On y fait chansons et bons mots;

L'un pousse et fait bondir sur les toits, sur les vitres,
Un ballon tout gonflé de vent,
Comme sont les discours des Heftsad, plats bélîtres,
Dont... Il est le plus savant.
L'autre court; l'autre saute; et braillent, boivent, rient,
Politiqueurs et raisonneurs;
Et sur les gonds de fer soudain les portes crient,
Des juges tigres nos seigneurs
Le pourvoyeur paraît. Quelle sera la proie
Que la hache appelle aujourd'hui?
Chacun frissonne, écoute; et chacun avec joie
Voit que ce n'est pas encor lui.
Ce sera toi demain, insensible imbécile...

VIII

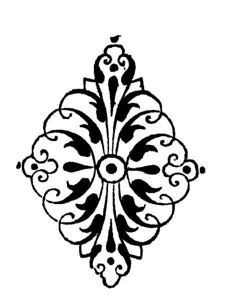
Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,

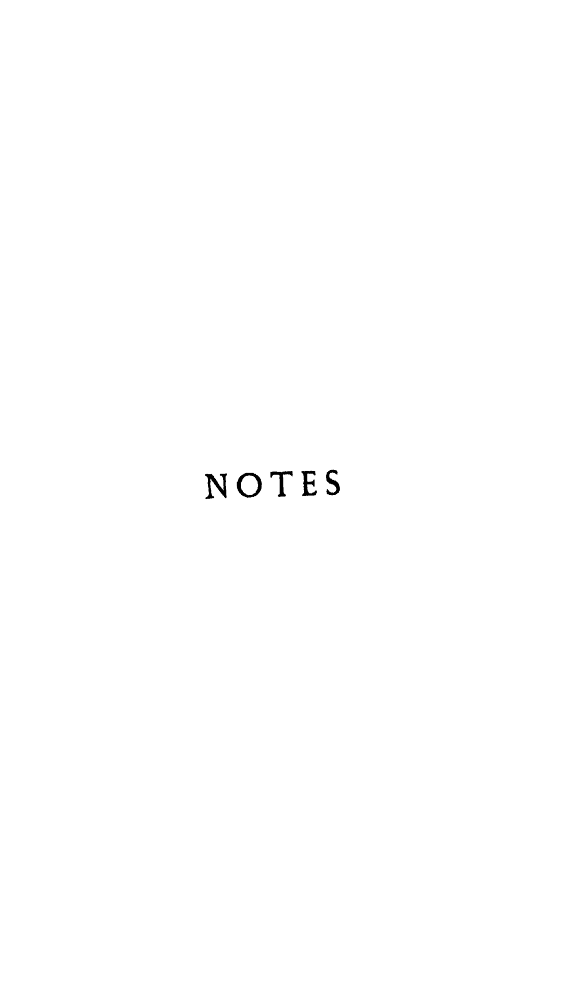
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Emplissant de mon nom ces longs corridors sombres
Où seul, dans la foule à grands pas
J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,
Du juste trop faibles soutiens,
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime;
Et, chargeant mes bras de liens,
Me traîner, amassant en foule à mon passage
Mes tristes compagnons reclus
Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,
Mais qui ne me connaissent plus.
Eh bien! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste,
De mâle constance et d'honneur,
Quels exemples sacrés doux à l'âme du juste,
Pour lui quelle ombre de bonheur,
Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
Quels pleurs d'une noble pitié,
Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
Quels beaux échanges d'amitié,
Font digne de regrets l'habitacle des hommes?
La peur blême et louche est leur Dieu,
La bassesse, la feinte. Ah! lâches que nous sommes!
Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.
Vienne, vienne la mort! que la mort me délivre!...

Ainsi donc, mon cœur abattu
Cède au poids de ses maux ! Non, non, puissé-je vivre !
Ma vie importe à la vertu.
Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
Dans les cachots, près du cercueil,
Élève plus altiers son front et son langage,
Brillants d'un généreux orgueil.
S'il est écrit aux cieux que jamais une épée
N'étincellera dans mes mains ;
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
Peut encor servir les humains.
Justice, vérité, si ma main, si ma bouche,
Si mes pensers les plus secrets
Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche,
Et si les infâmes progrès,
Si la risée atroce, ou, plus atroce injure,
L'encens de hideux scélérats,
Ont pénétré vos cœurs d'une longue blessure,
Sauvez-moi. Conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois !
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois !
Ces vers cadavéreux de la France asservie,
Égorgée ! ô mon cher trésor,
O ma plume, fiel, bile, horreur, dieux de ma vie !
Par vous seuls je respire encor :
Comme la poix brûlante agitée en ses veines
Ressuscite un flambeau mourant.

Je souffre, mais je vis. Par vous, loin de mes peines,
D'espérance un vaste torrent
Me transporte. Sans vous, comme un poison livide,
L'invincible dent du chagrin,
Mes amis opprimés, du menteur homicide
Les succès, le sceptre d'airain,
Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,
L'opprobre de subir sa loi,
Tout eût tari ma vie, ou contre ma poitrine
Dirigé mon poignard. Mais quoi!
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés!
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire!
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance,
Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur ces pervers!
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice!.
Allons, étouffe tes clameurs;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, vertu, pleure si je meurs.







NOTES



NOTES

ÉPITRES

Page 3, vers 1.

... D'autres loueront Rhodes... ou Mitylène .

HOR. *Od.* I, VII.

Page 3, vers 2.

Ma Délie, je ne me soucie pas de la louange :
Quand je suis avec toi, qu'on m'appelle lâche et faible..

TIB. I, 1.

Cf. BERTIN. *El.* I, VII, et XII.

Page 3, vers 11.

Permesse, rivière de Béotie consacrée aux Muses.

Page 4, vers 2.

Je dois à cette jeune fille mon génie.

PROP. II, 1, 3.

Page 4, vers 5

Le Parnasse a deux sommets.

Page 4, vers 18.

Les cygnes sont ici les poètes élégiaques.

Page 5, vers 10.

Agrigente, ville de Sicile, patrie d'Empédocle.

Page 5, vers 14.

LEBRUN disait à Chénier :

> .. *Soit que, de Lucrèce effaçant le grand nom,*
> *Assise au char ailé de l'immortel Newton,*
> *Ta Minerve se plonge au sein de la nature.*
>
> *Od.* III, IX.

Page 5, vers 26.

Ténare, en Laconie ; on y plaçait l'entrée des enfers.

Page 6, vers 4.

LEBRUN, L. V, *Od.* XV.

Page 6, vers 5.

LEBRUN, L. I, *Ep.* I.

Page 6, vers 17

Uranie, muse de l'astronomie.

Page 7, vers 1.

Erato, muse de la poésie lyrique et anacréontique.

II

Page 7, vers 9.

Chénier était à Strasbourg.

Page 7, vers 12.

Pandore avait reçu de Jupiter une boîte où tous les maux étaient enfermés. Épiméthée, sa femme, ouvrit le coffret; dès lors les maux se répandirent sur la terre.

Page 8, vers 6.

HORACE dit:

Combien de fois l'adolescent pleurera ta trahison et le changement de ses dieux. Avec quel étonnement il verra les flots irrités par les vents noirs, lui dont la crédulité jouit maintenant de ta parole dorée, qui espère toujours en ta fidélité et ton amour, car il ignore que tu changes comme le vent...

Od. I, v.

Page 8, vers 22

TIBULLE, III, III.

Mais si, pour un retour chéri, le ciel écoute favorablement mes promesses de sacrifice, les royaumes, le Pactole qui roule l'or, toutes les richesses de la terre, me sont indifférents

Page 9, vers 21.

Cynthie, maîtresse de Properce.

Page 9, vers 22

VIRG. *Egl.* X.

Page 10, vers 25.

Pollion et Varus : le premier était un orateur et un personnage politique ami de Virgile et d'Horace qui fréquentaient aussi le second.

Page 10, vers 26.

L'épisode de *Nisus* et *Euryale* remplit le Chant neuvième de l'*Énéide.*

Page 10, vers 28.

Racine, fils de l'auteur du poème de la *Religion*, petit-fils du tragique.

Page 11, vers 2.

Simonide était surnommé « le poète qui excelle à chanter la douleur ».

Page 11, vers 4.

Ascra, en Béotie, patrie d'Hésiode.

Page 11, vers 5.

De Brazais avait fait un poème sur *l'Année*.

Page 11, vers 8.

Erigone, fille d'Icarius, se pendit de désespoir à la mort de son père assassiné par des bergers; Jupiter lui donna une place après dans la constellation de la Vierge.

Page 12, vers 2.

Bavius, ennemi littéraire de Virgile. (*Egl.* III, 90.)

Page 12, vers 2.

Zoïle, critique d'Homère.

Page 12, vers 2.

Gacon, détracteur de Boileau. *Linière*, « le poète idiot de Senlis ». (BOILEAU, *Ep.* VII.)

Que sans ami, sans amante,
Un vil Toinard se tourmente
Sur son trésor enfoui.

LEB. *Od.* II, XVII.

Page 12, vers 19.

Lélie, ami de Scipion Emilien.

Page 12, vers 20.

Nicoclès, roi de Chypre.

Page 12, vers 20.

Phocion, général athénien, força Philippe à abandonner Byzance, fut député vers Alexandre, et vainquit les Macédoniens.

Page 12, vers 23.

Atticus, ami de Cicéron, qui le rendit célèbre par ses lettres.

Page 12, vers 24.

Sulpice, orateur et jurisconsulte du temps de Cicéron.

Page 12, vers 24.

Varron, « le plus savant des Romains ».

Page 13, vers 9.

Thraséas, adversaire de Néron, refusa d'assister à l'apothéose de Poppée, fut condamné à mort et se fit ouvrir les veines.

Page 13, vers 9.

Soranus, sans doute un sage stoïcien.

III

Page 15, vers 16.

Ma bile alors s'échauffe et je brûle d'écrire,
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,

Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe:
Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne!

BOILEAU. *Sat.* IX.

Page 16, vers 5.

Le Renard et les raisins. LA FONTAINE, III, XI.

Page 16, vers 26.

Mes muses sont vagabondes; elles ne peuvent achever promptement un seul projet; elles en font marcher cent à la fois. Elles font un pied à ce poème et une épaule à celui-là; ils boitent tous et ils seront sur pied tous ensemble Elles les couvent tous à la fois; ils sortiront de la coque à la fois, ils s'envoleront à la fois.

(Lettre à de Pange).

Page 18, vers 16.

Mon imitation n'est point un esclavage.

LA FONT. *Ep à l'évêque de Soissons.*

Page 20, vers 3.

Es raisons, comparaisons, arguments, si j'en transplante quelqu'un en mon solage et confonds aux miens... je veux qu'ils donnent une nazarde à Plutarque, sur mon nez et qu'ils s'eschauldent à injurier Sénèque en moy.

MONTAIGNE.

IV

Page 20.

Muses, fidèles servantes de mes paroles, allez soudain saluer Perilla. Ou vous le trouverez en compagnie de sa mère aimée, ou au milieu de ses livres et de ses Pierides. En apprenant votre venue, il abandonnera tout.

OVIDE, *Tristes.* III, VII.

Page 21, vers 1.

Lebrun habitait Passy.

Page 21, vers 11 et suivants.

Comment se porte-t-il? se souvient-il encore de nous? s'efforce-t-il de façonner la lyre latine aux accords du chantre thébain...

HORACE. *Ep.* I, III.

Page 21, vers 27.

Vertumne et Palès, l'un préside aux jardins et aux vergers, l'autre aux troupeaux.

VI

Page 23.

Variation sur le thème de l'*Aurea mediocritas,* d'Horace.

SATIRES

II

Page 28, vers 8.

Midas, roi de Phrygie, qu'Apollon punit de lui avoir préféré Pan en lui donnant des oreilles d'âne.

III

Page 28, vers 11.

Chartrain désigne Pétion.

Page 29, vers 1.

Fréron dirigea *l'Orateur du Peuple,* et avec C. Desmoulins *la Tribune des Patriotes.*

Page 29, vers 7.

Gorsas dirigea *le Patriote;* il était député de Paris à la Convention.

Page 29, vers 8.

Durosoy, rédacteur du journal royaliste *la Gazette de Paris.*

Page 29, vers 10.

Manuel, conventionnel parisien.

Page 29, vers 11.

Burke, orateur anglais, auteur des *Réflexions sur la Révolution française.*

Page 30, vers 10.

Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière,
Sur ses obscurs blasphémateurs.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

Poursuis ta brillante carrière,
O dernier astre des Français
Ressemble au dieu de la lumière
Qui se venge par des bienfaits.

LEB. *Od.* I, 1.

IV

Page 31, vers 1.

Seiffer, médecin de la princesse de Lamballe, puis du duc

d'Orléans, se fit montagnard, fut emprisonné et remis en liberté.

Dans Florence jadis vivait un médecin,
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin.

BOILEAU. *Art Poét.* IV.

V

Page 32, vers 12.

L'histoire de Midas se rappelle sans cesse à Chénier.

VI

Page 32, vers 20.

Grand rimeur aux dépens de ses ongles rongés.

CHENIER. *Frag.*

VII

Page 33, vers 10.

Mesmer et son baquet magnétique.

IX

Page 35.

Contre les femmes savantes.

LEB. *Od.* L. III, v, L. VI, III.

Voulez-vous ressembler aux Muses?
Inspirez, mais n'écrivez pas.

et L. VI, XII. *L'encre sied mal aux doigts de rose*
L'Amour n'y trempe pas ses traits.

(Mon dernier mot sur les femmes poètes).

X

Page 35, vers 14.

Barère de Vieuzac, député des Hautes-Pyrénées à la Convention, directeur du *Point du Jour*.

XI

Page 37, vers 4.

Couthon, membre du Comité de Salut Public, délégué à Lyon, guillotiné le 10 thermidor 94.

XII

Page 37.

Charles IX, de *Joseph-Marie Chénier*, est le développement de la même idée exprimée dans ce vers :

Des lois et non du sang...

... On ose m'accuser !
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort, quand leur coupable voix
Demandait à grands cris du sang et non des lois.

M.-J. CHÉNIER, *la Calomnie.*

ÉLÉGIES

PREMIER LIVRE

I

Page 41, vers 1

Abel de Malartic, chevalier de Fondat.

Page 41, vers 7.

Ah! que les aspérités des glaces ne coupent pas tes pieds délicats.
VIRG. *Egl.* x.

Page 41, vers 11.

Procné, sœur de Philomèle qu'outragea Térée, métamorphosée en hirondelle.

Page 42, vers 4.

ANACRÉON (*Od.* XLIII) parle aussi de la cigale, *qui chante à la cime des arbres comme une reine, après avoir bu un peu de rosée, amie des laboureurs.. et douce messagère du printemps.*

II

Page 42.

L'Angleterre : la pièce est du 10 décembre 1787, époque à laquelle il partit pour une période de trois ans.

III

Page 143, vers 13

Quand la mort fermera nos yeux, apprends, pour les observer, les rites de mes funérailles.

PROPERCE, II, XIII, 17.

Page 44, vers 1 et suivants.

Perséphone me fixe l'heure noire, ne nuis pas à un jeune homme qui ne l'a pas mérité, déesse ma main n'a jamais empli une coupe de sucs mortels ou donné à quelqu'un d'atroces poisons; je n'ai pas approché des temples de sacrilèges feux et des actions inavouables ne m'ont pas tenté.

TIBULLE, III, V, 5.

Le meurtre, c'est le duel dont Chénier, disciple de Jean-Jacques, était un ennemi.

Page 44, vers 17.

Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant.

J.-B. ROUSSEAU (*Isaïe*, XXVIII, 10). *Od.* IX.

Cf. aussi les dernières poésies de GILBERT, et *la Jeune captive.*

Page 44, vers 25.

Oh! comme mes os reposeront doucement si votre flûte un jour chante mes amours.

VIRG. *Egl.* X, 33.

IV

Page 45, vers 13.

Les de Pange.

Page 46, vers 4.

Les Trudaine.

Page 46, vers 21.

A Venise, le doge unit la mer à la ville.

Page 46, vers 24.

Byzance est la Constantinople moderne.

Page 46, vers 25.

Smyrne, Chios, Colophon, Salamine, Rhodes, Argos, Athènes, se disputaient l'honneur d'avoir donné naissance à Homère.

Page 46, vers 28.

Mais Bacchus et les doctes sœurs ne peuvent dire ce qu'apportera l'heure prochaine.

TIB. III, IV, 45.

Page 47, vers 11.

Vivez heureux, et ne m'oubliez pas, soit que je vive, soit que la volonté des destins s'accomplisse.

TIB. III, V, 31.

Page 47, vers 24.

Les Pléiades étaient les sept filles d'Atlas, métamorphosées après leur mort en étoiles.

V

Page 48, vers 14.

Madame Cosway se cache sous ce pseudonyme.

Page 49, vers 4.

Le Cancer (l'Écrevisse), 4[e] signe du Zodiaque.

Page 49, vers 20.

Les Grâces décentes, jointes aux Nymphes, frappent le sol d'un pied alterné.

HOR. *Od.* I, IV.

VI

Page 50, vers 13.

L'homme dont la vie est intacte et pure de tout crime n'a besoin ni des traits des Maures, ni d'un arc, ni d'un carquois alourdi par les flèches empoisonnées.

HOR. *Od.* I, XXII.

Page 51, vers 2.

En effet si Jupiter ou la Moire changeante nous avaient donné deux vies pour passer l'une dans la paix et la richesse, l'autre dans la souffrance, etc.

BION. *Id.* VI.

Page 51, vers 8.

Pourquoi consumer notre vie dans des années si pleines d'inquiétudes, etc.

MANILIUS. *Astr.* IV, I.

Page 51, vers 13.

Que serait la vie, que serait son charme sans Vénus. .

MIMNERME. *Anal.* I, p. 60, 61.

Si, comme le pense Mimnerme rien n'est doux sans l'amour et les jeux, vis dans l'amour et les jeux.

HOR. *Ep.* I, VI, 65.

Si l'on ne suit l'amour, il n'est douceur aucune.

LA FONTAINE. *El.* II.

Le plaisir seul donne un prix à la vie.

PARNY. *El.* III, XI.

Page 51, vers 16.

Comme il y a différentes sortes de feuillages il est différentes sortes d'hommes . etc.

HOM. *Il.* VI, 146.

MIMNERME a repris la même idée

Page 51, vers 23.

Les Parques noires ont l'une la fin de la fâcheuse vieillesse, l'autre la fin de la vie. .

MIMNERME.

Page 52, vers 2.

La jeunesse est comme un songe de courte durée.

MIMNERME.

Page 52, vers 7.

Son cœur souffre beaucoup de maux.

MIMNERME.

Page 52, vers 12.

Jupiter fit à Tithon le funeste présent d'une vieillesse immortelle.

MIMNERME.

Page 52, vers 22.

Il est l'ennemi des enfants et les femmes sont sans respect pour lui.

MIMNERME. VI

VIII

Page 55, vers 9.

L'amour naquit, dit-on, au milieu des troupeaux et des eaux indomptées.

TIB. II, 1, 67.

JULIANUS (*An.* II, p. 493) parle de l'*Amour trouvé dans les roses.*

L'amour même, entouré de coursiers indociles
De troupeaux mugissants, dans un bocage est né.

BERTIN. *Am. El.* V.

Le tendre Amour dut naître au sein d'une prairie

LEB. *El.* II

Page 56, vers 20.

Ma muse dans les halliers épais épie les dryades

GESSNER · *A Daphné.*

IX

Page 58, vers 21.

LA FONTAINE voulait dans sa vie deux parts, consacrées :

L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.
... A mes amis j'en donnerais un quart,
Le doux sommeil aurait semblable part
Et la moitié serait pour ma maîtresse.

Cf. aussi PARNY. *El.* IV, 2.

Page 59, vers 12.

Satire II d'Horace.

Page 60, vers 14, 15, 18.

Julie (Nouvelle-Héloïse), *Clarisse* (Cl. Harlowe), *Clémentine* (Grandisson) de Richardson.

X

Page 61, vers 15.

Oh ! oui, je veux un jour en des bords retirés
Sur un riche coteau ceint de bois et de prés
Avoir un humble toit, une source d'eau vive ..
... Avoir amis, enfants, épouse belle et sage.

CHÉNIER. *El.* I, IX.

Cf. LEBRUN ami de la campagne, *El.* II, comme BERTIN, *El.* III, XXII.

Page 62, vers 2

Montigny, propriété des Trudaine (S.-et-M.), près de Melun. *Mareuil* était aux de Pange.

Page 62, vers 7.

Une grande fortune est un grand esclavage pour son possesseur.

P. SYRUS.

Page 62, vers 21.

BOILEAU se défend de savoir vendre :

Au plus offrant son encens et ses vers. *Sat.* I.

Page 64, vers 9.

Ce sont les amis *prompts à vous censurer* que BOILEAU recommande (*Art Poét.* I).

Page 64, vers 16.

Ou qui aime ou qui me fasse toujours aimer.

Ov. *Am.* I, III, 2.

XI

Page 65, vers 9.

Allusion à l'épigramme de Sapho traduite par Chénier.

XII

Page 67, vers 2.

L'esprit n'est qu'amoureux, mais le cœur est amant.

Leb. *Epig.* V, XXXV.

Page 67, vers 3.

Chénier a déjà parlé de la *sainte poésie* qui l'échauffe et l'entraîne :

Dans l'âme d'un poète un dieu même respire

Page 47, vers 22.

Ces pensées de suicide se retrouvent dans les élégies xv

XIII

Page 68, vers 9.

Oui, c'en est fait ! j'échappe aux fers d'Adelaïde.

Leb. *El.* II, VIII.

C'en est fait : j'ai brisé mes chaînes.
Ami, je reviens dans vos bras.

PARNY. *El.* II, III.

Page 69, vers 4.

Comme j'espère sa venue, à tout bruit, je crois avoir entendu résonner ses pas.

TIB. I, VIII, 65.

J'écoute alors, j'écoute ; et si le moindre bruit
Frappe mon oreille attentive,
Je crois sous tes pieds délicats
Entendre à mon côté le parquet qui résonne.

BERTIN. *Am.* III, VII.

Page 69, vers 25.

Et pas un seul ami dont la voix m'encourage,
Qui près de moi s'asseye et, voyant mon visage
Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,
Me dise. « Qu'as-tu donc ? » et me presse la main.

CHENIER. *El.* I, II.

XIV

Page 70, vers 5.

Je disais que je supporterais fort bien la douleur de la séparation et maintenant ce courage orgueilleux me manque.

TIB. I, V.

XIV

Page 71, vers 2.

Sur les plaines de l'Arménie, cher Valgius, la glace in[illegible] ne pese pas toute l'année...

HOR. *Od.* II, IX.

Page 71, vers 15.

Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.
LA FONT. *Fab.* VII, XII.

Page 71, vers 21.

Potose, ville de La Plata, célèbre par ses mines d'or et d'argent.

Page 71, vers 25.

Peu convient au pauvre.
HOR. *Od.* III, XXIX.

XVI

Page 73, vers 11.

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes
LA FONT. *Fab.* I,

XVIII

Page 74, vers 20.

Trient, dans la Haute-Savoie, comme *Maglan*.

Cluses, bourg de Haute-Savoie, au débouché de la vallée de l'Arve.

XIX

Page 75, vers 2

Je me réjouis d'avoir en ma prime jeunesse habité l'Hélicon et mêlé mes mains aux chœurs des Muses.
PROP. III, V, 19.

Page 75, vers 16.

La jeunesse s'enfuit, et la beauté, car les cheveux blancs chassent les amours lascifs. . les fleurs printanières n'ont pas toujours le même éclat.

HOR. *Od.* II, XI.

Hâtons-nous de jouir.

BERTIN. *El.* III, V.

Page 76, vers 12.

L'Euripe, canal entre l'Eubée et le continent.
Malée, promontoire de Laconie.

Page 77, vers 6.

Tantôt, aux tendres rejetons de la vigne il marie les hauts peupliers, tantôt avec la serpe il émonde les rameaux inutiles et en greffe de plus féconds...

HOR. *Epod.* II.

TIB. I, II.

Je ne dédaigne pas de tracer des sillons
J'aime à voir mes troupeaux errer dans les vallons.

LEB *El.* L III, I, et *Ep.* L. II, VIII.

Je ne rougirais pas de dételer moi-même
Des bœufs fumans sous l'aiguillon,
De reprendre le soir un pénible sillon
Et de suivre à pas lents le soc de Triptolème.

BERTIN *Am.* L. I. *El.* XII.

XX

Page 79, vers 10.

Liris, rivière du Latium.

XXI

Page 79, vers 20.

Argus à qui avait été confiée par Junon la garde d'Io fut endormi par Mercure qui lui coupa la tête.

Page 80, vers 8.

Il faut oser. Vénus elle-même favorise l'audace.

TIB. I, II, 26.

Ose, Vénus sourit aux cœurs audacieux.

LEB. *El.* III, II.

Page 80, vers 20.

Aréthuse, aimée du dieu de l'Alphée, fut changée en fontaine dont les eaux, à travers la mer, vinrent jaillir dans l'île d'Ortygie.

XXV

Page 82.

Phèdre parle aussi de ces femmes hardies, qui

Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

XXVI

Page 83.

SHAKESPEARE. *Measure for measure.* Acte III, I.

XXIX

Page 86, vers 5.

Cf. *Saint-Preux,* dans *la Nouvelle-Héloïse.*

XXXV

Page 90, vers 10.

Sur l'inconstance et la fragilité de la femme, Aristote et François Ier, Molière et A. de Vigny, etc., etc.

XXXVI

Page 92, vers 3.

Heureux celui qui meurt au milieu des mutuels combats amoureux! Que les dieux m'accordent ce genre de trépas... et que l'on dise en pleurant sur ma tombe : « C'est la digne fin de sa vie. »

Ov. *Am.* II, x.

Je veux mourir ès amoureux combats.

Rons. *Am.* I, xlvi.

Hélas! qu'ainsi ne puis-je obtenir du destin
A cette douce vie une si douce fin.

Chén. *Les Cyclopes littéraires*, III.

DEUXIÈME LIVRE

I

Page 93, vers 13.

Lycoris, pseudonyme d'une maîtresse passagère.

Page 94, vers 5.

Catile, c'est *Tibur*, aujourd'hui Tivoli.
Falerne, ville de Campanie renommée pour ses vins.

Page 94, vers 6.

Blandusie, source du pays sabin, voisine de la campagne d'Horace.

Page 94, vers 7.

Anio, affluent du Tibre.

Page 94, vers 8.

Tivoli, célèbre par la maison de campagne d'Horace.

Page 94, vers 9.

J'ai vu Bacchus au milieu de rochers écartés apprenant des chansons aux nymphes qui l'écoutaient, et aux satyres qui ont des pieds de chèvre, et dressaient leurs oreilles, vous pouvez m'en croire, peuples futurs.

HOR. *Od.* II, XIX.

Page 94, vers 17.

THÉOCRITE souhaite d'être une *abeille* (*Id.* III, 12), un alexandrin anonyme d'être *le vent* ou *une rose* (*An.* III, 162). ANACRÉON *l'eau* (*Od.* XX), pour baigner le corps de son amie; OVIDE (*Am.* II, XV, 9), et la *Chloé* de LONGUS (I, XIV) d'être *l'anneau* de sa maîtresse ou celui de Daphnis.

II

Page 95, vers 19.

Déjà la mort aurait fini mes maux; mais l'espérance crédule réchauffe la vie...

TIB. II, VI, 19.

Page 96, vers 7.

Maintenant pour moi le jour est amer et la nuit plus encore. Chaque instant est trempé d'un triste fiel.

TIB. II, IV, 12.

Le jour m'est odieux, la nuit m'est importune.
RONSARD. *Am.* II, XXIV.

Page 97, vers 3.

Pour les heureux la vie entière est courte, pour les malheureux une nuit dure indéfiniment.
LUCIEN. *Anal.* II, XXIX.

Ce jour est plus long que toute l'année.
VIRG. *Egl.* VIII, 43.

Page 97, vers 4.

Les amants vieillissent en un jour.
THÉOCRITE. *Id* XII, 2.

Quand le feu du désir nous brûle,
Hélas! on vieillit dans un jour!
PARNY. *Poésies.* III, X.

Page 97, vers 11.

Là, les chœurs et les chants sont pleins d'ardeur : là une foule de jeunes gens se mêle à de jeunes vierges dans des jeux et l'amour avec soin confond les combattants.

TIB. I, III.

ÉLÉGIES ITALIENNES ET ORIENTALES

I

Page 100, vers 7.

Est-ce *Sannazar* que Chénier désigne? Naples a été aussi la patrie de Stace, de V. Paterculus, de Marin, de Bernin, de Vico, etc.

Page 101, vers 12.

Caton d'Utique s'était prononcé pour Pompée : après Pharsale il rassemble quelques troupes, mais la défaite de Thapse ruina ses espérances ; il s'enferma dans Utique et s'y tua.

II

Page 101.

Chénier reprend l'idée de l'*élégie VI* ; son voyage en Italie est de 1784.

III

Page 103.

Voilà la contre-partie de l'élégie précédente, faite à dessein.

LEB. *Avantages de la vieillesse. Od.* V, XXII.

VI

Page 107, vers 15 et 16.

O soucis humains, ô vide des choses.

PERSE. *Sat.* I.

Page 108, vers 4.

Si la fortune par hasard se montre ou si la jeune fille du voisin sourit, ton cœur bondit-il comme à l'ordinaire ?

PERSE. *Sat.* III, 109.

Maintenant, un rire gracieux trahit la présence d'une jeune fille, cachée dans un coin.

HOR. *Od.* I, IX.

Page 108, vers 9.

Le Lycée, temple d'Apollon; le Portique, lieu de réunion des philosophes. Zénon y fonda son école.

VII

Page 108, vers 17.

La même expression au début de *l'Art d'Aimer*. I.

VIII

Page 109, vers 17 et 18.

Salut, terre de Saturne, riche en fruits et en héros.

VIRG *Géorg.* III, 173.

IX

Page 110, vers 2.

Je suis forcé de faire un grand chemin pour aller à la savante Athènes afin que la longueur de la route me délivre de ce dangereux amour. Car sans cesse ma douleur croît à la vue de cette jeune fille. Mon amour se donne lui-même des aliments. J'ai tout essayé pour la fuir : tout sert au Dieu à m'opprimer davantage.

PROP. III, XXI.

Page 110, vers 13.

Sestos, en Thrace, vis-à-vis d'Abyde.

Page 110, vers 15.

Osmanlins, nom des Ottomans, Osman étant le fondateur de l'empire.

Ces élégies orientales ont été faites d'imagination en 1784. Après avoir parcouru la Suisse et l'Italie, Chénier, fatigué, hâta son retour et ne vit ni la Grèce, ni l'Asie-Mineure.

Page 111, vers 2.

L'Hebre, fleuve de Thrace, *le Pangée* et *le Rhodope,* monts macédoniens, *l'Hæmus,* mont de Thrace, *le Riphée,* tour à tour Balkan, Carpathes, etc.

Page 111, vers 4

Galata, faubourg de Constantinople.

XI

Page 111, vers 8

Rustan, l'Hercule persan. L'Yémen, région de l'Arabie.

XII

Page 112, vers 9.

Est-ce Carthage?

Page 112, vers 17.

Les Jardins suspendus de Babylone.

TROISIÈME LIVRE

Page 113, vers 1.

Tes larmes ont coulé sur ta plume timide,
Et je baise en pleurant les traces de tes pleurs.

LEB. *Od.* III, XVI.

Page 113, vers 18.

Sans toi mon génie n'a plus de force.

PROP. II, XXX, 40.

Page 114, vers 20.

Heureux qui peut pleurer devant sa maîtresse.

PROP. I, XII, 15.

Page 115, vers 19.

Que les aspérités des glaces ne fendent pas tes pieds délicats.

VIRG. *Eg.* Cf. *Chénier. El. I.*

Malheureux! que les buissons n'égratignent pas tes jambes qui ne méritent pas d'être blessées.

OV. *Mét.* I, 508.

Page 115, vers 25.

Camille, Madame de Bonneuil était née à Bourbon. Il y a sûrement deux Camille différentes, comme on le voit d'après les pièces de ce livre

Page 115, vers 28.

THAIS. — *Ma Phedria,*
Et toi as-tu quelque autre désir?

PHEDRIA. — *Quel désir?... que tu m'aimes nuit et jour,*

que tu me regrettes, que tu rêves de moi, que tu m'attendes, que tu songes à moi, que tu m'espères...

TÉRENCE. *Eun.* I, II, 110.

II

Page 116, vers 7.

Pourquoi sans cesse me faire un crime de mes loisirs...

PROPERCE. I, XII.

Page 117, vers 9.

Idalie, ville de l'île de Chypre, consacrée à Vénus.

Page 118, vers 6.

... Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, un rien est matière à toute une histoire.

PROP. *Elég.* II, 1.

Page 118, vers 23.

Donnez-moi la lyre d'Homère, sans la corde guerrière.

ANACRÉON, XLVII.

Page 118, vers 26.

Corcyre, nom antique de Corfou.

III

Page 119, vers 10.

Mânes de Callimaque, ombre de Philétas, daignez, je vous en prie, me permettre l'entrée de votre bois sacré. J'ose le premier, prêtre d'une fontaine pure, transporter dans les chœurs grecs les chants italiens.

PROP. III, 1.

Page 120, vers 4.

La plaintive Élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.

BOILEAU. *Art Poét.* II.

Page 120, vers 12.

Délie, maîtresse de Tibulle.

Page 120, vers 13.

Lebrun avait écrit des *Élégies.*

Page 120, vers 29.

On rapporte que les rochers du Cithéron mus par un enchantement, d'eux-memes, s'unirent pour former un mur à Thèbes.

PROP. III, II.

Amphion amenait à Thèbes les pierres au son de sa lyre.

... Et la lyre d'Orphée assemblant l'homme épars
Et la voix d'Amphion lui créant des remparts.

LEB. *Ep.* L. I, II.

.. De là sont vus ces bruits regardant l'univers,
... Qu'aux accords d'Amphion, les pierres se mouvaient
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.

BOILEAU. *Art Poét.* IV.

Page 121, vers 14.

Corinne, maîtresse d'Ovide.

Page 121, vers 22.

Properce, III, III, parle d'un petit volume choisi par une jeune femme seule attendant son amant.

Page 121, vers 26.

Que mes vers enflamment les amants, qu'ils enflamment les maîtresses.

PROP. III, IX.

Page 122, vers 7.

Que le jeune homme longtemps étonné dise : « Quel indice a si bien renseigné ce poète sur mon amour ! »

Ov. *Am.* II, I.

Cf Bertin. *El.* xv.

IV

Page 123, vers 2.

Loin de lui, elle le voit, elle l'entend, malgré son absence.

Virg. *En.* iv, 83.

V

Page 123, vers 13.

Que ferai-je donc ? n'irai-je pas ? ..

Térence. *Eunuque.*

Quand elle m'appelle, irai-je à elle ? ou plutôt songerai-je à mettre un terme à mes souffrances ? Elle m'a chassé, elle me rappelle : reviendrai-je ?

Hor. *Sat.* II, iii.

Page 124, vers 23.

Il était là, il coucha là : nous dormîmes dans ce lit ..

Ov. *Rem.* 725.

VI

Page 126, vers 1.

... ne vous laissez pas prendre par des bras jetés autour de votre cou ou tromper par les flatteuses prières d'une menteuse

voix, et si elle jure par ses yeux, Junon Vénus, n'y ajoutez pas foi.

TIB. III, VI.

VII

Page 128, vers 18.

O prodige surprenant! les pleurs sécheront plus tôt, dira-t-on, sur les joues de Niobé, plus tôt la mere de Tithon connaîtra l'épuisement de cette triste rosée.

STACE. *Silv.* V, 133.

Cf. MOSCHUS. *Id.* III, 42.

Memnon, fils de l'Aurore et de Tithon, frappé mortellement par Achille.

Page 129, vers 2.

A mes ennemis, une maîtresse paisible!. . En amour, je veux me plaindre ou entendre la plainte, voir couler mes larmes ou les tiennes.. je déteste le sommeil que ne suspendent pas les soupirs.

PROP. III, VIII, 15.

Page 129, vers 16.

Que l'envieux Lycus et notre voisine, trop jeune pour lui, entendent notre folle clameur.

HOR. *Od.* III, XIX.

VIII

Page 129, vers 19.

Par Bacchus, reste là . Souvent ton présent a fait tomber l'Amour vaincu... Arrière! soucis et maux...

TIB. III, VI.

Page 130, vers 25.

L'*Andalousie* fertile en vignobles (Grenade, Malaga, etc.).

Page 131, vers 5.

Hélas! il est difficile de feindre la joie, il est difficile, l'âme triste, de simuler l'enjouement.

TIB. III, VI.

Page 131, vers 7.

Loin de lui, elle le voit, elle l'entend.

VIRG. *En.* IV, 83. Cf *El.* IV.

Page 131, vers 19.

Souvent j'ai voulu calmer mon ardeur avec du vin, elle croissait et l'ivresse n'était qu'une nouvelle ardeur.

OV. *Hér.* XVI, 229.

Page 132, vers 4.

C'en est fait! De l'ingrate osons briser la chaîne.
Elle a trahi mon cœur! Que mon cœur soit vengé!
Payons sa haine de ma haine!
Rompons avec éclat un amour outragé!

LEB. *Od.* I, VII.

Page 132, vers 13.

J'étais l'objet des rires des convives et peut-être du babillage de quelqu'un.

PROP. III, XXV.

X

Page 134, vers 18.

Allons! haïssons-la puisqu'elle veut ma haine.

Oui, je la hais. Je jure... Eh! serments superflus,
N'ai-je pas dit assez que je ne l'aimais plus?

El. III, XV.

Page 134, vers 23.

... Me trompé-je? ou la porte a-t-elle résonné en tournant sur les gonds, et une poussée lui a-t-elle fait rendre un son sourd? Je me suis trompé, ce qui poussa la porte c'est le vent.

Ov. *Am.* I, VI.

XI

Page 135, vers 15.

J'aurais flatté, gémi, pleuré, prié, pressé.
A me dire coupable elle m'aurait forcé...

XII

Page 136, vers 1.

Ainsi s'allègent les soucis de l'homme, ainsi se guérissent quelques-uns de ses maux, soit qu'il s'adresse à quelque compagnon de route, soit qu'il raconte ses peines aux brises légères qui passent pourtant sans l'entendre.

Callim. I, p. 323. Spanheim.

XIII

Page 139, vers 9.

Méléagre. *An.* I, p. 18. LX.

XIV

Page 139, vers 15 et suivants

Lampe, trois fois devant toi Heraclea a juré de venir, et elle ne vient pas. Mais toi, lampe, si tu es déesse, venge-moi de cette menteuse; quand elle badinera avec son amant auprès d'elle, une fois éteinte, ne donne plus de lumière.

ASCLÉPIADE. *An.* I, p. 216, XXV.

Nuit sainte, et toi, lampe, nous vous avions choisies pour témoins de nos serments. Nous avions juré, lui, de m'aimer, moi, de ne jamais l'abandonner.. Il dit maintenant que ses vains serments sont à vau l'eau, et toi, tu le vois dans d'autres bras.

MÉLÉAGRE. *An.* I, p. 21, LXXI.

Poitrine contre poitrine, sein contre sein, lèvres contre de douces lèvres, je m'arrête pour le reste des détails dont la lampe était témoin.

ARGENTARIUS. *An.* II, p. 267.

Page 142, vers 12.

Les lumières voient tout la nuit, et ne se souviennent de rien le lendemain.

PÉTRONE, *Epithalicum.*

XV

Page 142, vers 17.

Les Élégies d'Apollon, dieu de la poésie, sont inutiles... Allez, Muses, si vous ne servez de rien à un amant... Je cherche près d'une maîtresse un accès facile par mes vers. Allez-vous-en, Muses, s'ils ne peuvent rien.

TIB. II, IV.

Page 143, vers 27.

Les vents, hélas! en tourbillons fougueux
Sur l'Océan ont emporté mes vœux.

BERTIN, *Am.* II, I.

Mon imagination formait ces vœux que maintenant l'Eurus et le Notus poussent en jouant dans l'Arménie odorante...

TIB. I, V.

Page 144, vers 14 et 17.

Tu me jurais que tu ne voudrais jamais vendre ton amour au prix de l'or ou de pierres précieuses . Ces serments m'auraient fait croire à l'eclat des astres dans le ciel .. que dis-je! tu pleurais, et moi, dans ma crédulité naïve, j'allais jusqu'à essuyer tes joues humides .. Je voudrais que la flamme rapide de Vulcain brulât mes vers, et que l'eau du fleuve les détruisît.

TIB. I, IX. Cf. BERTIN. *El.* II, X.

Je la revois bientôt de pleurs toute trempée :
Ma main à les sécher est longtemps occupée.

RAC. *Bérénice.* II, II.

CATULLE

Le même homme à la fois peut aimer et haïr.

CALLIM. *Span.* I, p. 319

... Eh bien! Madame, il faut vous obéir,
Il faut vous oublier ou plutôt vous haïr.

RAC *And* a. I, *sc. dern. Odiet Amo.*

Page 144, vers 28

Quand je te hais, quand je t'abhorre,
Quand je fuis de traîtres appas,
Tu crois que je les aime encore.
Que dis-je? Eh, ne le crois-je pas!

LIB. *Od.* I, XX.

XVI

Page 145, vers 4.

* *Je ne crois pas que jamais l'amour ait causé plus de souffrances à un homme qu'à moi.*

TÉR. *Hécyre.* III, I, I.

Page 145, vers 20.

Je ne crois pas avoir été le seul, mais un entre beaucoup, à posséder ta foi.

PROP. II, XXIV, 42.

Page 146, vers 17.

Trompez les trompeurs... et Phalaris fit brûler Périllus dans son propre taureau... rien n'est plus juste et légitime que de voir les méchants être les artisans de leur perte.

OV. *Art d'Aimer.* I, 645.

Page 147, vers 8.

Cette certitude de ta beauté, ô femme, est illusoire; ce sont mes yeux qui t'ont jadis trop embellie; c'est mon amour qui t'a louée ainsi...

PROP. III, XXIV, I.

Page 148, vers 27.

Tu pleureras les nouvelles amours de l'infidèle et je rirai à mon tour.

HOR. *Ep.* XV.

Cf. BERTIN. *El.* II, VI.

XVII

Page 148, vers 5.

J'ai cent raisons pour aimer.

OV. *Am.* II, IV.

Page 149, vers 16.

Les lèvres des femmes ont de douces paroles, le poison est dans leur cœur.

PÉTRONE. *Fragm.*

Page 150, vers 13.

Plût aux dieux que j'eusse été un des vôtres, ou pasteur, ou vigneron!

VIRG. *Egl.* X.

Page 151, vers 14.

Qu'une chaste compagne prenne soin de sa maison et de ses enfants... et dresse pour son mari des mets non achetés.

HOR. *Ep.* II.

. . *Qu'il trouve de saveur aux mets simples et sains*
Qu'une épouse attentive apprêta de ses mains.

SAINT-LAMBERT. *Les Saisons d'Été.*

Page 151, vers 23.

Les chants dans cette partie de la Suisse se sont religieusement conservés.

Page 152, vers 6.

Engelberg, ville de Suisse (Unterwald), sur l'Aa.
Thun, ville du canton de Berne, sur l'Aar.

XIX

Page 153.

Une troupe de je ne sais quels enfants était venue au-devant de moi... les uns tenaient des torches, d'autres des flèches, quelques-uns même semblaient me préparer des chaînes... L'un d'eux

dit : « Saisissez-le... » A peine avait-il parlé que le nœud était déjà autour de mon cou.

PROP. II, XXIX.

Page 154, vers 6.

Je brûle ; éloigne, farouche enfant, ces torches ; plutôt que de souffrir ainsi, j'aimerais mieux être une pierre sur les monts glacés, ou un rocher exposé à la fureur des vents, battu par les flots de la vaste mer.

TIB. II, IV.

Page 154, vers 12.

O mer ! ô terre ! Moins de feux embrasaient Hercule couvert du sang noir de Nessus...

HOR. *Ep.* XVII.

Don fatal, de Nessus, tu consumas Hercule
De feux encor moins dévorants. .

LEB. *Od.* II, XX.

Page 154, vers 14.

Tel que le cerf atteint par un trait parcourt les bois et les gorges de Dictée, la flèche mortelle est pendue à son flanc.

VIRG. *En.* IV.

Page 154, vers 18.

La terre de Mme de Bonneuil était située près de Sénart.

Page 156, vers 17.

Rose, un sein palpitant est ma tombe divine.

CHEN. *El*

XXII

Page 158, vers 3.

Dirai-je pourquoi les coussins me semblent si durs ; pourquoi

sans dormir j'ai passé une nuit, combien longue! pourquoi mes membres souffrent, lassés et agités?

Ov. *Am* I, II.

Page 159, vers 7.

Un autre! Ah! je ne puis en souffrir la pensée!

Chén. *El.* III, VIII.

Page 159, vers 9.

Et plût aux dieux que j'eusse été la proie d'une douce maîtresse, puisque je devais l'être d'une belle. La physionomie encourage. La physionomie de Corinne est violente.

Ov. *Am.* II, XVII.

XXIV

Page 162, vers 12

Trop longtemps le plaisir égarant mes beaux jours
A consacré ma lyre aux profanes amours.

Chén. *El.* III, XXV.

Page 163, vers 2

La Neustrie.

QUATRIEME LIVRE

Page 164, vers 6.

Il marche dans le chemin ténébreux, d'où personne ne revient, dit-on.

Cat. III.

I

Page 165, vers 6.

Mme Laurent Lecoulteux, dont le mari fut emprisonné jusqu'au 9 thermidor.

II

Page 167, vers 4.

III

Page 167, vers 18.

Cf. *Sur la mort d'un enfant.*

IV

Page 169, vers 18.

Ainsi le dieu du jour voit la tendre Clytie
Pencher vers ses rayons sa tête appesantie,
Redemander aux cieux un infidèle amant,
Adorer le parjure et périr en l'aimant.

Leb. *El.* L. I, viii.

Voyez ici la jalouse Clytie,
Durant la nuit se pencher tristement
Puis relever sa tête appesantie
Pour regarder son infidèle amant.

[illegible]. *Les Fleurs.*

NOTES

V

Page 170, vers 15 et suivants.

Il me semble être l'égal des dieux l'homme qui reste près de toi, qui entend ta douce voix et ton rire aimable...

SAPHO

Il me semble l'égal des dieux, s'il est permis de leur être supérieur, celui qui vit près de toi, te voit et t'entend doucement rire.

CAT. LI.

Cf. BERTIN. *El.* I, III.

Page 171, vers 22.

Tel que le faon blessé fuit, mourt, mais dans son flanc
Traîne le plomb mortel qui fait couler son sang.

CHÉN. *El.* III, XIX.

VI

Page 172, vers 1.

Le ciel de moins de feux se dore,
Le doux Printemps a moins de fleurs,
L'Automne moins de fruits, l'aurore
Étale aux yeux moins de couleurs.

LEB. *Od.* III, VII.

Page 172, vers 12.

Ormuz, île et port d'Asie, jadis centre de riches pêcheries de perles.

VII

Page 173, vers 14.

Sirius, constellation du Chien ou Canicule.

Page 175, vers 12.

Iphigénie, que Diane sauva de la mort et qu'elle remplaça à l'autel par une biche.

Page 175, vers 20.

Mysie, en Asie-Mineure, au nord de la Lydie. *Télèphe,* un de ses rois, fut blessé et guéri par Achille.

VIII

Page 178, vers 3.

Toi, Tityre, à l'ombre, tu apprends aux forêts, qui en résonnent, le nom de la belle Amaryllis.

VIRG. *Eg.* I.

HYMNES

I

Page 183, vers 6.

Ni les tigres furieux, ni les lionceaux farouches n'existent là; les plantes vénéneuses ne trompent pas les malheureux qui les cueillent : le serpent ne décrit pas sur le sol d'immenses courbes, etc.

VIRG. *Géorg.* II.

Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons.

Le Jeune Malade

Page 185, vers 12.

Jean *Trudaine,* directeur des Ponts-et-Chaussées, père des deux amis de Chénier.

Page 186, vers 3.

La Compagnie des Indes avait profité de l'incurie de Louis XV.

Page 186, vers 19

L'impôt de la gabelle.

CHÉNIER dit le bonheur

De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis;
De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis,
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses,
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses!

El. I, x.

II

Page 189, vers 1.

Les États du Dauphiné furent d'abord tenus à Vizille, puis à Romans.

IV

Page 190, vers 9.

Desille, officier des chasseurs du régiment du roi-infanterie, mort à Nancy le 30 août 1790, à 23 ans.

Page 190, vers 12.

Mirabeau fut transporté au Panthéon en avril 1791.

Page 190, vers 15.

Voltaire, le 12 juillet de la même année.

Page 190, vers 21.

Jourdan, *Coupe-tête,* chef des assassins de la glacière d'A-

vignon, chef d'escadron de gendarmerie en 1793, exécuté en 1794.

Page 191, vers 12.

La municipalité dirigée par Pétion. *La Râpée,* quartier de Paris, aujourd'hui Bercy. Pétion et quelques-uns de ses collègues y avaient été dîner dans un cabaret.

Page 192, vers 1.

Eudoxe, Hipparque, Euclide, astronomes de l'antiquité.

Page 192, vers 2.

La chevelure de Bérénice.

Page 192, vers 6.

La constellation Argo.

Page 192, vers 11.

Les Suisses s'étaient promenés à travers Paris dans un char en forme de galère.

ODES

Page 197, vers 16.

La mort de Socrate, tableau de David (1787).

Page 197, vers 17.

Le Retour de Brutus (1789).

Page 197, vers 21.

Bélisaire (1781).

Page 197, vers 22.

Les Horaces (1785).

Page 198, vers 3.

Le Combat de Marathon, peint dans le Pœcile.

Page 198, vers 19.

Les États-Généraux

Page 199, vers 22.

Allez dire à ceux qui vous envoient que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes.

MIRABEAU.

Page 200, vers 12.

La séance du Jeu de Paume.

Page 200, vers 19.

A *Sion*, le tombeau du *Christ*, à *Saïs*, celui d'*Osiris*.

Page 201, vers 7.

Au 20 juin, les représentants jurent de ne pas se séparer avant d'avoir achevé la Constitution.

Page 201, vers 15.

Clovis, vainqueur à Tolbiac (496) des Allemands, se convertit au catholicisme.

Page 201, vers 17

Le 20 juin est le solstice d'été.

Page 202, vers 15.

Les abbés *Grégoire*, *Besse*, *Jallet*, *Lecesve*, *Ballard*. Le

22 juin, 149 autres prêtres se réunirent au Tiers-État, dans l'église Saint-Louis, à Versailles.

Page 203, vers 7.

27 juin, réunion des ordres privilégiés au Tiers.

Page 203, vers 14.

Chénier fait allusion aux intrigues de la cour, au repas des gardes du corps et des officiers du régiment de Flandre à Versailles, aux journées des 4, 5, 6 octobre.

Page 205, vers 8.

Ils se répandaient hors des vaisseaux agiles... comme la neige tombe drue du ciel.

HOM. *Il.* XIX, 356.

Page 205, vers 20.

Burke et ses *Réflexions sur la Révolution.*

Page 206, vers 16.

La déclaration des droits de l'homme et du citoyen précéda la Constitution.

Page 207, vers 21.

Il était plus facile de combattre pour sauver la ville, même à de faibles citoyens; la difficulté, c'est de la conserver, si un dieu ne guide pas soudain les chefs.

PIND. *Pyth.* IV, 484.

Page 210, vers 9.

Figellin, favori et ministre de Néron.

Page 210, vers 16.

Néron.

II

Page 214, vers 4.

La Barre, condamné, à 19 ans, à être brûlé vif pour avoir mutilé un crucifix.

III

Page 214.

XAVIER AUDOIN avait composé un hymne :

Ami du peuple et de la Liberté
Marat plaçait l'humanité
A poursuivre avec énergie
Les artisans du crime et de la tyrannie.
Républicains, Marat vivait
Pour faire triompher la vertu, le civisme
Des trahisons, de l'infâme égoïsme ;
Et pour le peuple il écrivait,
Lorsqu'une femme abominable
Empruntant la voix respectable
Et du besoin et du malheur,
Enfonça froidement le poignard dans son cœur.
Marat n'est plus ! Arme-toi de courage
Toi, son fidèle ami, peintre de Pelletier,
Redonne-le-nous tout entier.
Immortel sur la toile, il trompera la rage
De ces hommes d'État, de ces vils assassins,
Qui, pour assouvir leur vengeance,
Voudraient, sur le tombeau d'un tyran de la France,
Immoler les républicains.

Page 216, vers 3.

Harmodius et Aristogiton avaient médité de délivrer Athènes

de ses tyrans, Hippias et Hipparque. Un monument et des fêtes conservèrent leur souvenir.

IV

Page 219, vers 4.

Les jeux Olympiques, au bord de l'Alphée.

Page 219, vers 6.

Des fêtes célébraient Apollon, vainqueur de Python.

Page 219, vers 13.

La ortune changeante fait à son gré des coupables.

LUCAIN. VIII, 488.

VII

Page 224.

La jeune captive est *Mlle de Coigny*, duchesse de Fleury.

Page 224, vers 6.

Il est doux de voir la lumière.

EUR. *Iphig.* 1218.

Cf. les Adieux d'*Antigone* au jour.

Page 226, vers 10.

Au banquet de la vie infortuné convive...

GILBERT.

IAMBES

I

Page 229, vers 11.

Lycambe, père de Néobulé qu'aimait Archiloque, la refusa au poète qui se vengea de lui dans des pièces d'un rythme nouveau.

II

Page 230.

Allusion à la fête du 14 juillet 1793 où un arc de triomphe, boulevard des Italiens, représentait des bas-reliefs qui rappelaient les massacres du 6 octobre et du 10 août, des trophées surmontés de têtes en carton-pâte imitant celles des gardes du corps massacrés.

III

Page 233, vers 5.

Charlotte Corday était née dans l'Orne.

Page 233, vers 11, 21.

Lacroix, *Bourdon*, *Thuriot*, *Chabot*, conventionnels.

Page 233, vers 26.

Klotz, le député du genre humain.

Page 233, vers 27.

Cabanis, médecin, ami de Mirabeau.

Page 233, vers 28.

Grouvelle, littérateur, ancien secrétaire des commandements du prince de Condé, devenu démocrate.

Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses,* affidé du duc d'Orléans, général en 92.

Page 234, vers 1.

Garat, ministre de la justice, puis de l'intérieur.

VI

Page 238, vers 16.

Je ne suis pas la seule femme dont les enfants sont morts et qui soit veuve. Mille ont eu la même vie que moi, dit Mérope.

PLUT. *Cons. ad. Ap.* XV.

Page 240, vers 3.

On peut traduire *Heftsead* par brigands; au deuxième vers, les initiales semblent indiquer qu'il s'agit de *Saint-Just.*



TABLE



TABLE

EPITRES

SATIRES

ÉLÉGIES

PREMIER LIVRE

DEUXIÈME LIVRE

ÉLÉGIES ITALIENNES ET ORIENTALES

TROISIÈME LIVRE

QUATRIÈME LIVRE

HYMNES

ODES

TABLE

IAMBES



Achevé d'imprimer

le premier mai mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS